SUR LA QUESTION NOIRE

C. L. R. JAMES

POSTFACE DE
MABOULA SOUMAHORO

SUR LA QUESTION NOIRE
AUX ETATS-UNIS
1935-1967

ÉDITEUR

EDITIONS SYLLEPSE

SUR LA QUESTION NOIRE

LA QUESTION NOIRE AUX ETATS-UNIS 1935-1967

C. L. R. JAMES

POSTFACE DE MABOULA SOUMAHORO

PREFACE DE
EMMANUEL DELGADO HOCH,
PATRICK LE TREHONDAT
RICHARD POULIN
ET PATRICK SILBERSTEIN

TRADUCTION
DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS)
PAR EMMANUEL DELGADO HOCH,
PATRICK LE TREHONDAT
ET PATRICK SILBERSTEIN

RADICAL AMERICA

EDITIONS SYLLEPSE (PARIS) ET M EDITEUR (QUEBEC)

Collection Radical America

Ahmed Shawki, *Black and red*

Les éditeurs et les traducteurs remercient Didier Epsztajn, Natacha Filippi, Sylvain Silberstein pour leurs lectures et leur aide.

Ouvrage publié avec le concours du conseil régional d'Île-de-France.

ÉDITIONS SYLLEPSE 2012
69, RUE DES RIGOLES, 75020 PARIS
EDITION@SYLLEPSE.NET
WWW.SYLLEPSE.NET
ISBN : 978-2-84950-360-7

M. ÉDITEUR
1858, CHEMIN NORWAY
VILLE DE MONT-ROYAL (QUÉBEC)
CANADA, H4P 1Y5
M.EDITEUR@EDITIONSM.INFO
WWW.EDITIONSM.INFO/

© TRADUCTION FRANÇAISE ÉDITIONS SYLLEPSE 2012

CLR James Internet Archives : www.marxists.org, DR.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
FAUT-IL INTERVENIR EN ABYSSINIE?	31
LE DROIT À L'AUTODÉTERMINATION ET LE NÈGRE AMÉRICAIN	39
LE SOCIALIST WORKERS PARTY ET LE TRAVAIL NÈGRE	45
LES ÉMEUTES RACIALES DE CHICAGO DE 1919	51
LA RÉVOLUTION ET LE NÈGRE	55
POURQUOI LES NÈGRES DOIVENT-ILS S'OPPOSER À LA GUERRE?	71
L'ÉCONOMIE POLITIQUE DU LYNCHAGE	105
MARCUS GARVEY	109
LE POGROME RACIAL ET LES NÈGRES	113
UNE HISTOIRE DU NÈGRE AUX ÉTATS-UNIS	129
LES NÈGRES DANS LA GUERRE CIVILE	165
LA RÉPONSE RÉVOLUTIONNAIRE AU PROBLÈME NÈGRE	179
«LE DIXIÈME TALENTUEUX»: LES DIRIGEANTS NÈGRES ET LES DROITS CIVIQUES	207
BLACK POWER	215
POSTFACE	233
BIBLIOGRAPHIE	241
INDEX DES NOMS	245
INDEX DES ORGANISATIONS	249

Avertissement

« *Black, Negroes, spades, niggers, colored, Afro-Americans* » : à l'instar de tous les mots qui impliquent l'appellation, la définition d'un groupe sujet à des relations de domination anciennes et fortement enracinées, ceux utilisés pour désigner les Noirs, ceux utilisés par les Noirs eux-mêmes pour se désigner sont tributaires de tensions et de phénomènes de réappropriation. Jusque dans les années 1960, le terme *Negro(e)* est le plus fréquent et considéré comme le moins péjoratif, à l'inverse de *Nigger*. Le terme sera ainsi utilisé tant par l'administration blanche que par les Noirs et leurs mouvements (Marcus Garvey baptisera ainsi son organisation l'*Universal Negro Improvement Association*). Au cours des années 1960, sous l'influence du mouvement pour les droits civiques, le terme est de moins en moins utilisé et, surtout, utilisé dans un sens différent, en étant souvent opposé à *Black* dans le langage du mouvement noir. *Black*, le terme le plus ancien, utilisé très tôt par les colons et les esclavagistes pour parler des Africains, sera peu utilisé par les Afro-Américains eux-mêmes jusqu'aux années 1950-1960. Dans les discours de Martin Luther King, par exemple, *Negro(e)* demeure largement employé mais son usage renvoie désormais davantage aux situations d'oppression, par opposition à *Black* désormais chargé de connotations plus positives : le *Black man* est celui qui a reconquis sa dignité et lutte pour sa liberté. Une opposition que l'on retrouve également chez Malcolm X chez qui le *Negro* est le « Nègre » soumis, l'« oncle Tom », par opposition là encore au *Black*. Dans son discours « Message to the grassroots », il opère ainsi une distinction entre « *black revolution* », un processus d'affirmation autonome qui assume le conflit, et « *negro revolution* » (« la seule révolution fondée sur l'amour de votre ennemi est la révolution nègre »). Cette opposition est plus explicite encore chez Stokely Carmichael, dans un discours de 1966, précisément sur le *Black Power* : « Si nous avions dit "*negro power*" personne n'aurait eu peur. Tout le monde nous aurait soutenus. Si nous disions pouvoir aux gens de couleur ("*colored people*") tout le monde y serait favorable, mais c'est bien le mot "*black*" qui dérange les gens de ce pays, et ça c'est leur problème, pas le mien. » Quant au terme *Nigger*, il est celui qui a marqué le plus l'infériorisation des Noirs. Outre ses usages racistes blancs plus anciens, il sera employé par les Afro-Américains dans les années 1970 pour établir des distinctions au sein de la communauté noire : le *Nigger* est le Noir intégré et/ou individualiste. Les *Black Panthers* utilisaient le terme dans le même sens et parfois aussi pour parler du nationalisme culturel, comme une pose, une caricature de Noir. Plus tard, à partir des années 1990, c'est le hip-hop qui se réappropriera le terme en introduisant sa variante, *Nigga*. Et ce, pour signifier que les Noirs demeurent des *Niggers*, des Nègres. Le rappeur Tupac Shakur introduira une nuance entre *Nigger* et *Nigga* : « *Nigger* : un Noir avec une chaîne d'esclave autour du cou / *Nigga* : un Noir avec une chaîne en or autour du cou ». Nous avons choisi dans cet ouvrage de traduire *Negro* par « Nègre » lorsqu'il s'agissait de citations antérieures aux années 1960, et par « Noir » ensuite, sauf lorsque le terme est utilisé en opposition à *Black*, et non comme son simple synonyme. Le terme *Nigger* a, quant à lui, été traduit par « Nègre » ou « Négro » selon le contexte et la date. Ainsi, s'il s'agit d'un écrit ou d'un discours datant des années 1930, il nous est apparu plus judicieux de traduire « *Nigger* » par « Négro », pour restituer sa valeur d'insulte, d'infériorisation raciale, puisque « Nègre » était alors le terme le plus courant parmi les Noirs.

PRÉFACE

EMMANUEL DELGADO HOCH, PATRICK LE TRÉHONDAT,
RICHARD POULIN, PATRICK SILBERSTEIN[1]

Considéré comme un monument dans l'aire caraïbe et dans le monde anglophone, Cyril Lionel Robert James est méconnu, voire inconnu, des lecteurs et des lectrices francophones. Méconnu en partie parce que son empreinte sur la pensée émancipatrice a été écrasée par un seul ouvrage, cardinal il est vrai, *Les jacobins noirs. Toussaint Louverture et la révolution de Saint-Domingue.* Publié en 1938 à Londres, le livre paraît en français en 1949 chez Gallimard dans une traduction réalisée par Pierre Naville[2].

Quand on lui demandait qui il était, C. L. R. James, répondait: «Je suis un Noir Anglais!» ou encore: «Je suis un Noir Européen!», une réponse qui invite à la réflexion. Nous allons donc essayer

1. Nous sommes particulièrement redevables envers Scott McLemee, «Introduction. The enigma of arrival», *C. L. R. James, On the Negro Question,* Jackson, University Press of Mississippi, 1996; Martin Glaberman, «Introduction», *C. L. R. James. Special Issue, Radical America,* vol. 4, n° 4, mai 1970; Paul Buhle (dir.) *C. L. R. James. His Life and Work,* Londres, Allison & Busby, 1986; Anna Grimshaw, *C. L. R. James. A Revolutionnary Vision for the 20th Century,* New York, Smirna Press, 1991; Cedric J. Robinson, *Black Marxism. The Making of the Black Radical Tradition,* Durham, The University of North Carolina Press, 2000; R. E. R. Bunce et Paul Field, «Obi B. Egbuna, C. L. R. James and the birth of Black Power in Britain, 1967-1972», *Twentieth Century British History,* vol. 22, n° 3, 2011. Deux d'entre nous sont aussi redevables envers Maurice Najman pour leur avoir, il y a bien longtemps, mis entre les mains un livre que lui avait dédicacé C. L. R. James à l'occasion du carnaval jamaïcain de Brixton (Londres).

2. Dans son avant-propos, Pierre Naville révèle qu'il a traduit *Les jacobins noirs* pendant l'Occupation. Il pensait que le livre serait utile une fois la France libérée pour que celle-ci accomplisse son premier devoir, «rendre la liberté à son empire colonial». On sait ce qu'il en est advenu. Cela éclaire d'une singulière lumière les arguments que développe James dans son article «Pourquoi les Nègres doivent s'opposer à la guerre», rédigé en 1939 (voir p. 71-104). *Les jacobins noirs* seront réédités en 1983 par les Éditions caribéennes et en 2008 par les éditions Amsterdam. Interdit en Afrique du Sud jusqu'à l'abolition de l'apartheid, le livre sera introduit clandestinement dans le pays.

dans le court espace de cet avant-propos d'éclairer ce propos en traçant quelques grandes lignes de son parcours. Ce faisant, nous l'espérons, nous donnerons un éclairage sur les raisons qui nous ont conduits à publier en français, plusieurs décennies après leur rédaction, les textes que cet intellectuel marxiste, «noir», «anglais» et originaire de la Caraïbe, a consacrés à la question noire aux États-Unis entre 1935 et 1967.

Qui était donc ce Noir Européen né aux Caraïbes un demi-siècle après l'abolition de l'esclavage et issu d'une diaspora africaine qui deviendra elle-même diaspora dans les pays occidentaux? Qui était donc ce Noir Anglais issu de la classe moyenne intellectuelle noire qui a circulé entre le centre et les marges des empires coloniaux?

James naît en 1901 à Trinidad dans la Caraïbe sous domination britannique dans une famille appartenant à «cette génération très particulière de Noirs qui a suivi l'abolition de l'esclavage[3]». Son père est instituteur et sa mère une grande lectrice de littérature anglaise. Il se souvient du cadeau qu'elle lui fait alors qu'il n'est âgé que de six ou sept ans: un recueil du théâtre de Shakespeare. Il raconte aussi que pour elle, comme pour toute la classe moyenne noire de l'île, le calypso[4] et le carnaval qui, adolescent le fascinaient, étaient le plus court chemin vers l'enfer[5]. Il est scolarisé au Queen's Royal College, la prestigieuse institution scolaire d'une «colonie dirigée autocratiquement par des Anglais[6]».

Évoquant la société coloniale de son enfance, il raconte que ses grands-parents se rendaient chaque semaine à l'église revêtus de leurs habits du dimanche parce que, pour eux, si la «respectabilité n'était pas un idéal», c'était une «armure». Stupéfaits, écrit-il en 1932, les fonctionnaires coloniaux arrivant d'Angleterre

3. Anna Grimshaw, *C. L. R. James. A Revolutionnary Vision for the 20th Century, op. cit.*

4. Genre musical caribéen né à Trinidad mêlant «sensualité» et critique sociale. Par exemple, après la grève de générale de 1919, Patrick Jones chantera: «Le pouvoir de classe règne sur cette terre / Nous sommes dirigés d'une main de fer / L'Angleterre fanfaronne sur la démocratie, l'amour fraternel et la concorde / Mais les colons britanniques sèment la misère perpétuelle». Cité par Richard Small, «The training for an intellectual. The making of a marxist», dans Paul Buhle (dir.), *C. L. R. James. His Life and Work, op. cit.*, p. 54.

5. C. L. R. James, *Beyond a Boundary*, New York, Pantheon, 1984; Richard Small, *op. cit.*

6. C. L. R. James, *ibid.*

«découvrent» des Noirs habillés comme eux et parlant la même langue qu'eux, parfois même mieux qu'eux. Il note dans son autobiographie qu'«il n'était pas nécessaire de mettre la question raciale en avant, car elle était là, même si dans notre petit paradis, nous ne la ressentions pas[7]».

Cedric Robinson note que le nationalisme noir s'est développé dans la Caraïbe tout d'abord au sein de la petite bourgeoisie intellectuelle, placée au milieu de la société entre la majorité de la population (les descendants des esclaves) et la bourgeoisie blanche[8]. Cette intelligentsia marginalisée est à la fois exclue de la société blanche et arrachée à ses propres racines culturelles. James a décrit leurs parcours de la manière suivante:

> «Le premier pas vers la liberté consistait à partir à l'étranger. *Avant de pouvoir commencer à se concevoir en gens libres et indépendants, ils devaient se débarrasser l'esprit du stigmate selon lequel tout ce qui était africain était inférieur et avili.* La route menant à l'identité nationale antillaise passait par l'Afrique[9].»

Avec la guerre de 1914, les tensions sociales et raciales s'exacerbent. Les jeunes Blancs des classes aisées refusent de servir dans les mêmes régiments que les Noirs, sauf comme officiers, tandis que les prix flambent et plongent les masses noires dans la misère. Le réveil des colonisés fait trembler l'Empire tout entier, et «Trinidad devient une partie du mouvement noir de l'après-guerre qui, en quelque vingt ans, mettra l'Empire en pièces[10]». Dès 1917, les grèves se multiplient. La *Trinidad Workingmen's Association,* qui combine revendications sociales et lutte contre les discriminations raciales, est au centre de l'agitation. Le retour des soldats, victimes des pratiques discriminatoires de l'armée britannique, ajoute aux tensions qui règnent dans les îles. En novembre 1919, les dockers bloquent l'activité de l'île à l'appel d'un officier, le capitaine Cipriani, de retour du front européen[11].

---

7. *Ibid.*
8. Cedric Robinson, *Black Marxism. op. cit.*, p. 247.
9. Margaret Busby et Darcus Howe (dir.), *C. L. R. James's 80th Birthday Lectures,* Londres, Race Today, 1984, p. 347.
10. Cedric Robinson, *Black Marxism. op. cit.*, p. 254.
11. Craignant que «l'esprit de la révolte des régiments noirs des Indes occidentales

Créole, André Cipriani devient le champion des «va-nu-pieds». Élu maire en 1921, il présidera la *Trinidad Workingmen's Association* en 1923 et devient le sujet d'un livre que James publiera en Angleterre en 1932[12].

James n'a pourtant encore que deux véritables passions : le cricket et la littérature. Toutefois, comme le note Cedric J. Robinson : «Si ses choix politiques étaient faits, ils lui seraient de plus en plus difficiles à vivre alors que les forces mondiales déferleront sur lui et que la tradition radicale noire prendra une forme révolutionnaire[13].»

Il s'imprègne de Shakespeare et des classiques grecs et latins, joue (beaucoup) au cricket, lit énormément (notamment W. E. B. Du Bois), écrit, publie des nouvelles[14], travaille à ce qui sera son premier roman, *Minty Alley,* et interviewe Marcus Garvey[15] lors

britanniques qui avait eu lieu en Italie en décembre 1918 soit parvenu jusqu'à Trinidad», l'administration coloniale fit appel à des troupes blanches stationnées à la Jamaïque pour mater la grève (Richard Small, *op. cit.*, p. 55).

12. C. L. R. James, *The Life of Captain Cipriani. An Account of British Government in the West Indies,* Nelson Lancashire, Coulton, 1932.

13. Cedric Robinson, *Black Marxism*, *op. cit.*, p. 255.

14. La «Divina Pastora» et «Triumph» paraissent respectivement en 1927 et 1929 dans la *British Saturday Review of Literature.* À Trinidad même, il participe à la création de deux revues littéraires, *Trinidad* et *The Beacon.*

15. NdT : Marcus Mosiah Garvey (1887-1940), né à la Jamaïque, imprimeur de métier, était contremaître dans une des plus importantes imprimeries de Kingston lorsque les travailleurs votèrent la grève en 1909. La grève fut défaite et Garvey licencié pour le rôle qu'il y avait joué. Il quitta alors la Jamaïque et fut journaliste en Amérique centrale puis à Londres. C'est au cours de cette période que ses idées politiques se précisèrent. Sous l'influence du nationaliste égyptien Dusé Mohammed Ali, il découvrit la situation de l'Afrique coloniale qu'il commença à lier à celle des Noirs à l'échelle internationale. En 1914, il fonde l'*Universal Negro Improvement Association and African Communities League* (UNIA, Association universelle pour le progrès du Nègre et Ligue des communautés africaines) et s'installe aux États-Unis en 1916. En 1919, l'organisation comptait deux millions de membres. L'UNIA mit en place un grand nombre d'organisations : une société de commerce, la société de la Croix-Noire africaine, un mouvement de commerçants et des groupes d'autodéfense. Cette organisation de masse noire, la plus importante dans l'histoire des États-Unis avait comme objectifs : «Établir une confraternité universelle unissant ceux de notre race ; promouvoir l'esprit de fierté et d'amour ; ramener ceux qui se sont égarés sur le droit chemin ; prendre en charge et assister les nécessiteux ; aider à civiliser les tribus arriérées d'Afrique ; aider au développement de nations et de communautés nègres indépendantes ; établir une nation centrale pour ceux de notre race, où il leur sera possible de se développer ; mettre en place des commissariats

de son passage à Trinidad après son expulsion des États-Unis. Il participe en 1919 à la création du Maverick Club, une association sociale et culturelle dont les «Blancs ne pouvaient pas être membres». Il adhère aussi au mouvement du capitaine Cipriani. Enfin, pour écrire la biographie de ce dernier, il se plonge dans l'histoire coloniale des Indes occidentales (*West Indies*) et se forge une conviction élémentaire: les peuples des Caraïbes doivent être libres de se gouverner par eux-mêmes.

Il quitte son pays en 1932 pour gagner l'Angleterre et «devenir romancier». Il a trente et un ans. Il s'installe dans la vieille région industrielle du Lancashire[16], se mêle aux activités de la gauche et gagne sa vie en tenant la rubrique «Cricket» du *Manchester Guardian.* Il se fait aussi le biographe de son ami Leary Constantine, vedette noire du cricket, qui exerce une forte influence sur lui. En 1960, il publiera un ouvrage autobiographique au titre évocateur, *Beyond a Boundary,* «au-delà d'une limite[17]», qui fera date sur le cricket, ce sport «*very British*», *terra* absolument *incognita* de ceux qui n'ont pas eu la chance d'être sujets de sa Gracieuse Majesté[18]. Diffusée dans toutes les couches sociales de la société insulaire, la pratique du cricket est traversée par les lignes de classes et de race. En 1960, James écrit:

> «Je n'ai pas le moindre doute que l'affrontement entre les races, les castes et les classes [...] a stimulé le cricket aux Indes occidentales.

---

et des agences dans les principaux pays et villes du monde pour la représentation de tous les Nègres; promouvoir des pratiques spirituelles conformes à la conscience parmi les tribus natives d'Afrique; créer des universités, des lycées, des académies et des écoles pour l'éducation raciale et la culture du peuple; élever partout les conditions d'existence des Nègres.» Sur le mouvement de Marcus Garvey, voir Ahmed, *Shawki, Black and Red. Les mouvements noirs et la gauche aux États-Unis, 1850-2010,* Ville Mont-Royal/Paris, M éditeur/Syllepse, 2012.

16. Il s'installe à Nelson, surnommé «La petite Moscou» en raison de la radicalité de sa population ouvrière. Son arrivée coïncide avec le déclenchement d'une grève des ouvriers et ouvrières du textile. (Anna Grimshaw, «Notes on the life and work of C. L. R. James», dans Paul Buhle, *op. cit.*, p. 11.)

17. *Boundary* signifie aussi «frontière» et désigne aussi les limites du terrain de cricket. Il se trouve aussi qu'à son arrivée à Londres, C. L. R. James a habité Boundary Road.

18. Exporté dans les colonies par l'Empire, le cricket est instrumentalisé par les colonisés qui l'utilisent pour «affronter» leurs oppresseurs.

> Je suis également convaincu que dans ces années de passions politiques et sociales, ceux à qui on a refusé les débouchés habituels ont trouvé leur expression dans le cricket [...]. La tradition britannique dans laquelle je suis profondément immergé veut qu'en pénétrant sur le stade, on abandonne les compromis honteux de la vie quotidienne. Cependant, pour nous, cela voudrait dire qu'il nous faudrait nous dépouiller de notre peau. Dès que j'ai eu à choisir le club dans lequel je voulais jouer, la contradiction entre l'idéal et le réel m'a fasciné et déchiré. Il ne pouvait pas en être autrement pour les insulaires. Les rivalités de classe et de race étaient trop vives. [...] Le terrain de cricket était de ce fait une scène sur laquelle des personnalités sélectionnées jouaient des rôles chargés de signification sociale[19].»

L'intellectuel noir et anglais et caribéen qui débarque au centre de l'Empire est, ainsi que le résume Joshua Jelly-Shapiro, tout à la fois un pur produit de l'Empire et son ennemi acharné. Il apporte dans sa valise son essai sur l'autodétermination dès Indes occidentales et un roman, *Minty Alley,* qui sera, en 1936, le premier roman écrit par un Noir caribéen à être publié en Angleterre[20].

Installé à Londres, membre de l'*Independent Labour Party* (ILP)[21], il dévore Marx, Lénine, Trotsky et Staline. Son opinion faite, il adhère au *Marxist Group* trotskiste qui pratique l'entrisme au sein de l'ILP

19. C. L. R. James, *Beyond a Boundary, op. cit.* En 1968, l'affaire D'Oliveira viendra illustrer son analyse. Le club anglais de ce joueur originaire d'Afrique du Sud refusa de le sélectionner pour aller disputer un match dans son pays natal, cédant ainsi aux exigences du gouvernement. Classé comme «*coloured*», selon les catégories raciales en vigueur, D'Oliveira s'était installé en Grande-Bretagne afin de pouvoir pratiquer ce sport au plus haut niveau, ce que lui interdisait l'apartheid. James, qui participa à la campagne de soutien au joueur, qualifia la décision du club, en fait celle du gouvernement britannique, de «démonstration politique qui revient à un soutien au régime sud-africain»

20. Joshua Jelly-Shapiro, «C. L. R. James in America. Or, the ballad of Nello and Connie», *Transition,* n° 104, 2011.

21. Parti socialiste fondé en 1893. Selon la forme organisée du mouvement ouvrier britannique, l'ILP sera membre du Parti travailliste de 1906 (date de création du *Labour Party*) jusqu'en 1932. Il s'oppose à la guerre de 1914. Il refuse de rejoindre l'Internationale communiste et forme le «Bureau de Londres» notamment avec le Parti socialiste ouvrier et paysan (France), le Parti socialiste ouvrier d'Allemagne et le Parti ouvrier d'unification marxiste espagnol.

et collabore à diverses revues de gauche comme *The New Leader* et *Controversy*[22].

En 1980, dans une interview, James affirme être devenu marxiste sous l'influence de deux livres[23], l'*Histoire de la révolution russe* de Léon Trotsky[24], parue la même année que son arrivée à Londres, et *Le déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler[25]. Il est impossible de cacher un certain étonnement face à cette juxtaposition de deux ouvrages tellement différents : le premier est un classique de l'historiographie marxiste, tandis que le second est un texte typique de la pensée conservatrice allemande du début du 20e siècle. Évidemment, ce qui explique la fascination de James pour Spengler n'était pas les idées politiques qu'il pouvait trouver dans cette oeuvre, mais plutôt sa critique radicale de la modernité en tant que forme de civilisation. Il voulait rattacher sa dénonciation du racisme et du colonialisme à un refus de la civilisation occidentale dans son ensemble.

Pour un jeune intellectuel comme James, éduqué dans le milieu culturel pragmatiste et positiviste de l'Empire britannique, la découverte du *Kulturpessimismus* (le «pessimisme culturel» de la révolution conservatrice allemande), même dans sa version réactionnaire, pouvait apporter des idées nouvelles. Il s'approprie cette critique de la modernité en la réinterprétant à la lumière du marxisme.

En 1937, il publie un ouvrage consacré à la dégénérescence stalinienne de la Révolution russe et de l'Internationale communiste : *World Revolution 1917-1936 : The Rise and Fall of the Communist International*[26]. Remarqué par Léon Trotsky et George Orwell, lui aussi membre de l'ILP et qui est alors au combat en Espagne, le livre est vilipendé par la presse stalinienne, boycotté par les librairies

22. Avant de partir aux États-Unis, il quitte l'ILP, et participe à la constitution de la *Revolutionnary Socialist League* qu'il représente à la conférence de fondation de la 4e Internationale.

23. Alan MacKenzie, «Radical Pan-Africanism in the 1930s. A Discussion with C. L. R. James», *Radical History Review*, n° 24, 1980.

24. Léon Trotsky, Histoire de la révolution russe, 2 volumes, Paris, Seuil, 1967.

25. Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident*, 2 volumes, Paris, Gallimard, 2000.

26. C. L. R. James, *World Revolution 1917-1936. The Rise and Fall of the Communist International*, New York, Pionner Publishers, 1937 ; réédition : Amherst, Humanity Books, 1993.

du Parti communiste de Grande-Bretagne et interdit à l'exportation vers l'Inde par le *Colonial Office.*

Il séjourne aussi à Paris au cours de l'hiver 1932-1933 et en 1934-1935 pour travailler à son histoire de la révolution de Saint-Domingue. Celle-ci prend d'abord la forme d'une pièce de théâtre consacrée à Toussaint Louverture[27], qui est montée à Londres en 1936 avec Paul Robeson dans le rôle-titre. En 1938, il traduit en anglais le *Staline* de Boris Souvarine[28].

Dans sa préface à l'édition française de 1983 des *Jacobins noirs,* James raconte que c'est en arrivant en Grande-Bretagne qu'il a «pris contact avec le marxisme» et que son rapport à la «civilisation occidentale» s'est construit à partir de deux sources fondamentales: la révolution «anti-française» de Saint-Domingue et le marxisme. Dans le numéro spécial que lui consacre la revue *Radical America* en 1970, Martin Glaberman synthétise en quelques lignes la «personnalité» de C. L. R. James: «Théoriquement et historiquement, il était immergé tout à la fois dans le monde industriel et dans le monde sous-développé. [...] Originaire d'un pays colonial qui avait encore à faire sa propre histoire, James avait échappé au profond pessimisme des intellectuels européens qui avaient subi défaite sur défaite, défaites qui avaient débouché sur les camps de travail et les camps de la mort[29].»

En 1935, alors que l'Italie fasciste envahit l'Abyssinie, il renoue avec George Padmore[30], son ami d'enfance qui vient de rompre

27. *Toussaint Louverture,* Durham, Duke University Press, 2013; une version revisée intitulée *The Black Jacobins* a été montée à Ibadan au Nigéria en 1967 et publiée dans *A Time and Season. Eight Carribean Plays,* compilation de Erroll Hill, Port of Spain, University of the West Indies, 1976.

28. Boris Souvarine, *Staline, aperçu historique du bolchevisme,* Paris, Plon, 1935; rééditions Champ libre 1978, 1985 et Ivrea 1992.

29. Martin Glaberman, «Introduction», *C. L. R. James. Special Issue, Radical America, op. cit.*

30. George Padmore (1903-1959): Né à Trinidad, émigré aux États-Unis, il adhère au Parti communiste des États-Unis en 1927 et milite dans l'*American Negro Labor Congress.* Installé à Moscou, il dirige le Bureau nègre de l'Internationale syndicale rouge. En 1930-1931, il participe à Hambourg et à Vienne à la création de l'*International Trade Union Committee of Negro Workers* dont il dirige le mensuel, *The Negro Worker.* Expulsé d'Allemagne vers l'Angleterre en 1933, il sera exclu pour avoir critiqué la mise en sommeil du «travail nègre» par l'Internationale communiste à l'occasion du tournant soviétique

avec l'Internationale communiste et qui sera considéré comme le «père du panafricanisme». Il est doublement concerné par cette guerre, en tant que Noir et en tant que socialiste internationaliste et milite alors avec l'«organisation noire[31]» de George Padmore. Il devient le responsable éditorial du périodique de l'*International African Service Bureau,* qui regroupe dans les années 1930 et 1940 à Londres les radicaux noirs originaires des colonies britanniques d'Afrique et des Caraïbes[32]. James ferraille alors contre passivité complice de la Société des Nations, contre la duplicité de l'URSS de Staline qui livre du pétrole à l'Italie mussolinienne[33], contre les démocraties occidentales qui se préparent à dépecer l'Éthiopie pour mieux la «sauver». Il se rend à l'ambassade d'Éthiopie pour s'engager dans l'armée et aller combattre en Abyssinie. Il lance un appel:

> «Travailleurs de Grande-Bretagne, paysans et travailleurs d'Afrique, il faut que vous vous rapprochiez pour ce combat et pour les combats à venir. Tenez-vous à distance des impérialistes, de leurs Sociétés, de leurs alliances et de leurs sanctions. Ne soyez pas la mouche pour leur araignée. [...] Mobilisons-nous pour une organisation indépendante et pour une action indépendante. Nous devons briser nos propres chaînes. Qui peut être assez fou pour attendre de son geôlier qu'il les brise?[34]»

---

vers les démocraties occidentales et coloniales. Il sera plus tard le conseiller du président ghanéen Kwame Nkrumah que lui avait présenté son ami C. L. R. James Padmore est l'auteur de *Panafricanisme ou communisme?,* Paris, Présence africaine, 1960.

31. C. L. R. James, *Les jacobins noirs. Toussaint Louverture et la révolution de Saint-Domingue,* Paris, Éditions caribéennes, 1983, p. XII.

32. Cette organisation avait pour but d'attiser l'anticolonialisme de la diaspora noire en Grande-Bretagne, mais aussi de lutter contre l'idée, partagée par la gauche blanche de ce pays, que «l'Afrique est le fardeau du révolutionnaire blanc», les Africains étant incapables d'une action autonome. Cet organisme prit la suite de l'*International Friends of Abyssinia,* créé en 1935 par James au moment de l'invasion italienne de l'Éthiopie.

33. Il n'est sans doute pas inutile de rappeler ici que le Parti communiste de Grande-Bretagne qualifiait de «contre-révolutionnaires» ceux qui critiquaient ces livraisons.

34. «Faut-il intervenir en Abyssinie?», voir p. 31-38. Bien que ce texte ne soit pas au cœur du thème de ce recueil consacré à la «question noire aux États-Unis», il nous a semblé utile de le publier. L'invasion d'un pays africain indépendant par une puissance européenne, qui précède la guerre d'Espagne et qui constitue un des prologues de la Seconde Guerre mondiale, a eu en effet d'importantes répercussions sur les populations noires, d'Afrique et d'Amérique. Aux États-Unis, la réaction des Afro-Américains

En 1936, alors que le pays a été conquis par les troupes italiennes, il publie *Abyssinia and the Imperialists*[35]. James travaille alors comme rédacteur à l'*International African Opinion* qui avait notamment pour mission de relayer le programme de l'organisation pour l'indépendance de l'Afrique et des Caraïbes. Cette participation, qui dure jusqu'en 1938, constitue la marque de sa première période panafricaniste qui prend fin avec son départ pour les États-Unis. Il rédige en 1938 une brève histoire des révoltes noires dans laquelle il établit l'histoire des luttes noires, de leur logique et de leur temporalité propre[36]. James y évoque la rébellion d'esclaves à Stono en 1739, en Caroline du Sud, au cours de laquelle des esclavagistes furent tués, une garnison occupée, des propriétés brûlées, ainsi que les grèves sud-africaines, les rébellions congolaises ou encore les grandes grèves de 1934-1939 dans les Caraïbes.

Les deux ouvrages qu'il publie en 1937 et 1938, *World Revolution* et *Les jacobins noirs,* témoignent de sa recherche d'une orientation nouvelle liant marxisme et identité noire. Selon Cedric J. Robinson, la leçon d'Éthiopie avait provoqué une inflexion dans la pensée de James qui a alors franchi un pas décisif l'amenant au-delà des orientations classiques de la gauche antistalinienne sur la «question noire». «La puissance de la tradition radicale noire fusionna avec les besoins des masses noires en mouvement pour former un nouveau corpus théorique et idéologique dans [ses] écrits[37].»

Dans la préface qu'il rédige pour l'édition de 1980, des *Jacobins noirs,* James résume en ces termes la genèse de son ouvrage, qui

à l'invasion italienne fut comparable à celle de la gauche européenne à la nouvelle du *pronunciamiento* du général Franco. Des milliers d'hommes se portèrent volontaires pour aller combattre en Éthiopie (voir Robin D. G. Kelley, «Les Afro-Américains dans la guerre civile espagnole», dans Stéfanie Prezioso, Jean Batou et Ami-Jacques Rapin, *Tant pis si la lutte est cruelle. Volontaires internationaux contre Franco,* Paris, Syllepse, 2008). Cela n'a évidemment pas échappé à James qui affirme à cette occasion une idée que l'on retrouve à chaque époque du mouvement révolutionnaire afro-américain: «Je suis un Nègre [et donc] particulièrement intéressé par la révolution africaine.»

35. Dans Anna Grimshaw (dir.), *The C. L. R. James Reader,* Oxford, Blackwell, 1992.

36. C. L. R. James, *A History of Negro Revolt,* Londres, Fact, 1938; réédition: Londres, Research Associates School Times Publications, 1991.

37. Cedric Robinson, *Black Marxism, op. cit.,* p. 272.

lui demanda une année de travail aux archives de la Bibliothèque nationale à Paris :

> « Je décidai d'écrire un livre dans lequel les Africains – ou leurs descendants dans le Nouveau Monde –, au lieu d'être constamment l'objet de l'exploitation et de la férocité d'autres peuples, se mettraient à agir sur une grande échelle, et façonneraient leur destin[38]. »

Ce livre est une flamboyante contribution au corpus évoqué par Cedric J. Robinson. C'est aussi une démonstration de l'autonomie-interdépendance des processus révolutionnaires des révolutions française et haïtienne. « Les masses de Saint-Domingue commencent » et « Les masses parisiennes concluent », tels sont les titres des chapitres 4 et 5. Anna Grimshaw précise que James donne un double sens à l'articulation entre « centres » et « périphéries » : « C'est une question qu'[il] a abordée de plusieurs manières au cours de son activité ; parfois, il traitait des relations entre le prolétariat des nations impérialistes et les peuples indigènes ; parfois, il traitait des liens entre les luttes des divers groupes composant la population d'un même pays[39]. »

James explique que les ouvriers parisiens et les esclaves de Saint-Domingue étaient soumis aux mêmes « lois historiques » et que c'est l'organisation même de la production sucrière qui a donné aux esclaves révoltés la capacité de mener une guerre révolutionnaire victorieuse contre le régime colonial :

> « [Les esclaves] vivaient et travaillaient par groupes de plusieurs centaines dans les grandes manufactures sucrières [...], et se rapprochaient par là du prolétariat moderne, beaucoup plus que toutes les autres catégories d'ouvriers de cette époque[40]. »

Commentant la thèse de James, Cedric J. Robinson note que le capitalisme a produit deux fois sa propre négation : l'accumulation capitaliste a donné naissance au prolétariat et l'accumulation

38. C. L. R. James, *Les jacobins noirs*, *op. cit.*, p. XI.
39. Anna Grimshaw, *C. L. R. James. A Revolutionnary Vision for the 20th Century*, *op. cit.*
40. C. L. R. James, *Les jacobins noirs*, *op. cit.*, p. 75.

primitive a produit les bases sociales de l'activité révolutionnaire des colonisés[41].

Les Jacobins noirs – ainsi qu'un autre ouvrage publié aux États-Unis deux ans auparavant, *Black Recontruction* de W. E. B. Du Bois[42] –, marque un tournant dans l'historiographie, en abandonnant l'approche eurocentriste jusqu'alors dominante (y compris dans la culture marxiste). Grâce à ces études pionnières, non seulement l'esclavage était-il reconnu comme une des sources fondamentales de la révolution industrielle et de l'accumulation capitaliste dans le monde occidental, mais la question noire était finalement posée dans sa dimension subjective, culturelle et nationale.

Les bateaux qui transportaient les esclaves de l'Afrique au Nouveau Monde contenaient sans doute de la force de travail, mais celle-ci était faite d'êtres humains porteurs de cultures, de valeurs et de visions du monde qui donnaient un contenu concret à leurs luttes de libération.

À partir de 1939, James s'implique dans la vie militante américaine dans les rangs du *Socialist Workers Party* (SWP)[43] et tente de faire partager sa vision stratégique à ses amis trotskistes. En décembre, dans un article qui paraît dans *New International,* il résume la démarche qui est celle des *Jacobins noirs* et, tout en évoquant le rôle des Noirs d'Amérique et d'Afrique dans les révolutions et les révoltes, il lance une sorte de défi à toute la gauche :

> « Cette histoire révolutionnaire ne peut constituer une surprise que pour ceux qui, quelle que soit l'Internationale à laquelle ils appartiennent, la Seconde, la Troisième ou la Quatrième, n'ont pas encore rejeté de leur système de pensée les mensonges permanents du capitalisme anglo-saxon[44]. »

Invité par le SWP pour une tournée de conférences et de débats sur la situation politique en Europe alors que la guerre approche

41. Cedric Robinson, *Black Marxism. op. cit.*, p. 275.
42. W. E. B. Du Bois, *Black Recontruction in America, 1860-1880,* New York, Russell & Russell, 1935 ; réédition : New York/Londres/Toronto/Syndney, The Free Press, 1998.
43. Le SWP a été fondé en 1938 par James P. Cannon, Max Shachtman et par les ex-membres de la *Communist League of America* (trotskiste), après leur exclusion du *Socialist Party of America.*
44. Voir « La révolution et le Nègre », p. 55-70.

(elle est jugée inévitable par les trotskistes) et parce qu'on attend beaucoup de l'auteur des *Jacobins noirs,* James arrive aux États-Unis à la fin de 1938. Il restera quinze ans aux États-Unis. Après une série d'apparitions publiques[45], il semble avoir «disparu de la surface de la terre[46]». Il est en réalité plus actif que jamais. Il a seulement quitté la scène publique pour celle, imperceptible, de l'activité révolutionnaire. Le «Noir Anglais» fait aussi l'expérience dans sa chair de la condition de «*nigger*» au pays de Jim Crow[47], alors que, étranger sans permis de séjour, il milite dans un pays qui pratique la ségrégation, expulse les «agitateurs étrangers» et qui va bientôt entrer en guerre. Cyril Lionel Robert James s'appelle désormais J. R. Johnson, W. F. Carlton, A. A. B., J. Meyer, G. F. Eckstein, etc. Il publie d'innombrables articles, textes, projets de résolution, commentaires et s'implique dans tous les méandres des organisations se réclamant du trotskisme. Non content de plonger dans la vie d'un révolutionnaire professionnel, comme l'écrit Scott McLemee, il s'immerge aussi avec délectation dans la société américaine, dont il apprécie «les détails de la vie quotidienne, la diversité sociale et la culture populaire[48]».

Il se fait à partir de 1939 le théoricien et l'agitateur du «travail nègre» dans le mouvement trotskiste américain[49]. On peut penser, à le lire, qu'il entrevoit le «non encore advenu», le mouvement pour les droits civiques et celui du *Black Power.*

45. Il discute notamment à Chicago avec Bertrand Russell.

46. Scott McLemee, «The enigma of arrival», *op. cit.*, p. XIV.

47. Surnom donné à toute une série d'arrêtés et de règlements promulgués entre 1876 et 1964, particulièrement dans les comtés et dans les États du Sud. Ces dispositions distinguaient les citoyens selon leur catégorisation raciale et, tout en admettant formellement leur égalité, organisaient la ségrégation dans tous les lieux et services publics, suivant le principe du «*separate but equal*» («séparés, mais égaux»). Le terme qualifie par extension toute organisation ou mesure ségrégationniste.

48. Scott McLemee, «The enigma of arrival», *op. cit.*, p. XV.

49. Il est notable que dans les pays d'immigration, comme la France, certains courants du mouvement ouvrier mettaient sur pied des «groupes de langue». La MOI (Main-d'œuvre immigrée) du Parti communiste français en est la forme la plus connue. Cependant, James allait plus loin, il prônait la nécessité de l'indépendance absolue des organisations noires.

En avril 1939, il entame un dialogue avec Léon Trotsky à Mexico, précisément sur la «question nègre[50]». Le mouvement créé par le révolutionnaire en exil est alors, selon les mots de Martin Glaberman, englué dans le «bourbier» d'une conception aussi généreuse que stratégiquement inefficiente[51]. Martin Glaberman ajoute que le positionnement «classique» revenait à subordonner la lutte des Afro-Américains au mouvement ouvrier traditionnel[52].

Les deux hommes s'accordent sur autre une orientation politique: en aucun cas, la «question noire» n'est réductible à la «question de classe» et de ce fait il faut une organisation autonome pour les Afro-Américains. Cette nécessité repose sur la place particulière qu'ils occupent dans le système capitaliste américain: surexploités, ségrégués, opprimés, lynchés. Plus tard, dans un texte paru en 1943, James insiste sur la dialectique entre l'*intégration* croissante des Afro-Américains dans la production capitaliste et leur *exclusion* de l'exercice de la démocratie en tant que groupe ségrégué:

> «Ainsi, tout en étant de plus en plus intégré à la production – une intégration qui devient de plus en plus un processus social –, le Nègre est devenu plus conscient que jamais de son exclusion des privilèges démocratiques en tant que groupe racial séparé de la communauté. Ce phénomène dual est la clé de l'analyse marxiste de la question nègre aux États-Unis[53].»

Cinq années plus tard, dans une résolution qu'il soumet au congrès du SWP, il nous livre le cœur de son approche de la «question nègre», laquelle tranche nettement avec celle de l'essentiel de la

50. Ces échanges ayant été publiés dans Léon Trotsky, *Question juive, question noire* (Paris, Syllepse, 2011), ils ne figurent donc pas dans l'édition française de ce volume, mais sont publiés en annexe dans la version québécoise.

51. Martin Glaberman, «Introduction», *op. cit.*

52. L'indispensable unité de la classe ouvrière ne peut se résumer à l'incantation pour une unité abstraite qui «oublierait» de surcroît les situations de domination particulière auxquelles sont assujettis certains groupes sociaux. Consciemment ou non, c'est l'acceptation au nom de l'égalité formelle de l'assimilation et de la subordination des dominés. Pour James, les groupes dominés qui sont organisés de façon autonome peuvent ainsi s'adresser sur un pied d'égalité aux organisations du mouvement ouvrier pour demander la prise en charge commune de la bataille démocratique et des batailles générales qui en sont ainsi renforcées.

53. Voir «Une histoire du Nègre aux États-Unis», p. 129-164.

gauche révolutionnaire de son temps: 1) la lutte *indépendante* des Afro-Américains a sa propre légitimité; 2) un mouvement noir indépendant aura une force incommensurable pour transformer la vie sociale et politique des États-Unis, même s'il se développe «sous la bannière des droits démocratiques» et qu'il n'est pas «dirigé par le mouvement ouvrier[54]»; 3) la simple existence de ce mouvement exerce une influence positive sur le mouvement ouvrier; 4) de ce fait, la combinaison des deux est un élément essentiel de la lutte pour le socialisme; 5) il faut donc s'opposer à toute tentative de subordonner la lutte indépendante des Afro-Américains pour les droits démocratiques à tout autre objectif[55]. On peut synthétiser cette problématique ainsi: la minorité doit dans un «mouvement dialectique» se séparer des organisations majoritaires pour former ses *propres* organisations et ainsi pouvoir s'unir avec elles et participer au mouvement général.

Ce faisant, James trace le cadre d'un bloc social et politique qui trouverait sa force dans la jonction entre les luttes des Afro-Américains pour leurs droits et celles du mouvement ouvrier dont eux-mêmes constituent une part importante et particulièrement active. Plus de soixante années nous séparent de cet écrit qui, sous des formes renouvelées et actualisées, nous semble garder toute sa valeur. Dans les pays multinationaux, dans ceux où des fractions de la population se revendiquent d'identités multiples et dans ceux façonnés par la domination raciale – y compris ceux qui sont dans cette situation et qui se refusent à le voir –, l'alliance des forces sociales sera d'autant plus facile à construire et puissante que les groupes dominés seront en capacité de s'organiser en tant que tels sur leurs propres bases pour construire une alliance, un bloc social et politique. Cette attention à l'intrication de la domination raciale dans les rapports sociaux, cet attachement à l'auto-organisation et à l'autonomie stratégique des opprimés et des dominés sont de toute évidence riches d'enseignements pour nos propres combats.

En 1940, James rompt avec le SWP pour cause de divergences sur la «nature de l'Union soviétique». Il milite désormais dans le

54. Voir «La réponse révolutionnaire au problème nègre», p. 179-206.
55. *Ibid.*

Workers Party qui rejette la caractérisation trotskiste «officielle» de l'URSS comme un État ouvrier bureaucratiquement dégénéré, préférant l'analyser comme un capitalisme d'État[56]. Il retournera avec sa tendance[57] au SWP en 1948 avant de le quitter à nouveau quelques années plus tard. En publiant en 1948 ses *Notes on Dialectics*[58], il marque une nouvelle distance, voire une rupture, avec la conception léniniste du parti d'avant-garde que sa perception du mouvement noir comme mouvement autonome avait inaugurée plusieurs années auparavant.

Dans les années 1940-1941, il entame une correspondance avec Constance Webb[59] et fréquente Richard Wright, Ralph Ellison et Chester Himes tout en s'installant quelque temps dans le Missouri pour écrire sur la grève des métayers noirs[60]. Il écrit sur l'art et l'esthétique[61], sur Hamlet et forme, en 1951, avec Raya Dunayevskaya et Martin Glaberman, une nouvelle organisation, le *Correspondence Publishing Committee.*

Cependant, en 1952, les feux du maccarthysme et le FBI le rattrapent. Déclaré indésirable, il est arrêté et emprisonné à Ellis Island, là où débarquent les immigrants. James quitte le pays en

56. Ce n'est évidemment pas le lieu ici de reprendre cette discussion. Richard Poulin («C. L. R. James, croquis d'un nationaliste marxiste noir», *Canadian Ethnic Studies/Études ethniques au Canada,* vol. 24, n° 2, 1992) note que James tombe lui aussi dans le piège de la réduction de l'ensemble des rapports sociaux capitalistes à la seule organisation du travail. Cependant, le travail de James le conduit à découvrir l'«ouvrier-masse», à dépasser l'approche abstraite d'une classe ouvrière définie par sa place dans le processus de production et par sa mission historique, en la considérant comme un sujet social concret, en observant l'existence de clivages raciaux et culturels, toujours négligés.

57. Il s'agit de la tendance connue sous le nom de Johnson-Forest, Forest étant le pseudonyme de Raya Dunayevskaya.

58. C. L. R. James, *Notes on Dialectics. Hegel, Marx and Lenin,* New York, compte d'auteur, 1948; réédition, Londres, Pluto Press, 2005.

59. Constance Webb (1919-2005) : actrice et modèle (elle pose notamment pour Salvador Dalí), elle adhère à l'âge de 15 ans au *Socialist Party of America* puis milite au SWP. Elle a publié ses mémoires, *Not Without Love,* et *Richard Wright : A Biography.* Sa correspondance avec C. L. R. James a été publiée dans *Special Delivery, The Letters of C.L. R. James to Constance Webb, 1939-1948,* Anna Grimshaw (dir.), Oxford, Blackwell, 1996.

60. Scott Mc LeMee (*op. cit.,* p. XXIII) raconte qu'il est alors confronté à la violence des affrontements sociaux et qu'il s'est «habitué à la présence des armes» dans les réunions.

61. C. L. R. James, «Popular art and the cultural tradition», dans Anna Grimshaw (dir.), *The C. L. R. James Reader, op. cit.*

1953 avant d'en être expulsé non sans avoir donné une série de conférences à l'Université de Columbia et avoir publié un essai décapant sur *Moby Dick*[62].

Le Noir Européen né dans la Caraïbe et vivant aux États-Unis, l'internationaliste anglais de Trinidad, parcourt désormais le monde. Le monde vient aussi à lui. Il rencontre Martin Luther King en 1957 et les deux hommes discutent du boycott des bus de Montgomery. En 1958, il publie, en collaboration avec Cornélius Castoriadis et Grace Lee, *Facing Realities*[63], un recueil de textes consacrés à la révolution hongroise de 1956.

Au cours des années 1960, préoccupé par l'avenir des sociétés post-coloniales, il se rend notamment à Cuba, en Tanzanie, en Ouganda, au Nigeria. Il est invité au Ghana par Kwame Nkrumah, qu'il avait rencontré en 1943, pour participer aux cérémonies de l'indépendance. Un premier temps enthousiasmé par la révolution ghanéenne, James rompra avec Kwame Nkrumah, qui, devenu président, installe un régime autoritaire avant d'être renversé en 1966. James écrira en 1977 que si Nkrumah avait «atteint un objectif formidable : la destruction d'un régime décadent, [...] il avait échoué à construire une nouvelle société[64]».

De retour à Trinidad, vingt-six ans après son départ, il travaille à *The Nation,* le journal du *People's National Movement,* le parti d'Eric Williams. Il devient le secrétaire du *West Indies Federal Party,* qui milite pour la création d'une fédération des nouveaux petits États indépendants de la Caraïbe. Il démissionne de la rédaction de *The Nation* et rompt avec Eric Williams, devenu premier ministre, quand celui-ci se refuse à demander la fermeture de la base militaire

62. À la veille d'être expulsé des États-Unis, James propose une lecture bien différente de l'interprétation classique du roman de Melville qui oppose le Bien, démocratique et américain, au Mal, totalitaire, que personnifie le capitaine Achab. Pour James, le *Pequod* qui pourchasse la baleine est un navire-usine dont le «capitaine d'industrie» mène les travailleurs à leur perte (C. L. R. James, *Mariners, Renegades and Castaways. The Story of Herman Melville and the World We Live In,* New York, compte d'auteur, 1953 ; réédition : Hanover/Londres, University Press of New England, 2001).

63. Grace C. Lee, Pierre Chaulieu et J. R. Johnson, *Facing Reality,* Detroit, Correspondance, 1958 ; réédition : Detroit, Bewick, 1973.

64. C. L. R. James, *Nkrumah and the Ghana Revolution,* Chicago, Lawrence Hill, 1977 ; réédition : Londres, Allison & Busby, 1982.

américaine de l'île. James multiplie les réunions pour expliquer son point de vue sur l'avenir des Indes occidentales et publie un livre sur le sujet, *Modern Politics*[65], qui est interdit par le gouvernement de Trinidad. De retour à Trinidad en 1965 comme correspondant du *Times* pour couvrir le tournoi de cricket, il est arrêté et emprisonné sur ordre du gouvernement qui faisait face à d'importants troubles sociaux et politiques. Grâce à la protestation populaire, James est relâché au bout de quelques jours. L'année suivante, il s'implique à nouveau dans la vie politique de l'île en créant le *Workers' and Farmers' Party* (Parti des travailleurs et des paysans) qui dispose d'un journal, *We, the People* («Nous le peuple»)[66]. Williams sera, quelques années plus tard, mis en difficulté par la «*Black Power Revolution*» et la grève des travailleurs du pétrole.

Autorisé à rentrer aux États-Unis, il s'y installe à nouveau, enseigne dans plusieurs universités et publie des essais, notamment sur Pablo Picasso et Jackson Pollock[67].

En 1979, il signale l'importance de l'apparition sur la scène littéraire des femmes écrivains noires : Toni Morrison, Ntozake Shange et Alice Walker. Elles sont, dit-il, non seulement le produit des années 1960, mais aussi celui d'«une longue tradition nationale profondément enracinée». James ajoute :

> «L'artiste universel est universel parce qu'il est national avant tout[68].»

Ce qui fait dire à Eugen Ethelbert Miller qu'à l'époque où surgissent ces auteures noires américaines, James exprime la même idée que celle que formulait Richard Wright en 1938 : «Les écrivains noirs doivent accepter les implications nationalistes de leur création, non pas pour les encourager, mais pour les transformer et les transcender. Ils doivent accepter le concept de nationalisme parce que, pour le transcender, ils doivent le posséder et le comprendre.»

---

65. C. L. R. James, *Modern Politics*, Port of Spain, PNM, 1960 ; réédition : Detroit, Bewick, 1973.

66. Anna Grimshaw, «Notes on the Life and Work of C. L. R. James», *op. cit.*, p. 20.

67. C. L. R. James, «Picasso and Jackson Pollock», dans Anna Grimshaw (dir.), *The C. L. R. James Reader, op. cit.*

68. Cité par Eugene Ethelbert Miller, «Black Women Writers», dans Paul Buhle (dir.), C. L. R. James, *His Life and Work, op. cit.*, p. 221.

C'est à la fin des années 1960 que James concentre à nouveau ses forces sur le panafricanisme. Ses séjours dans les Caraïbes et en Afrique avaient recentré ses conceptions politiques sur le terrain des luttes noires internationales. En 1968, il revient aux États-Unis qui sont alors bien différents de ce qu'il avait connu. Les luttes noires sont alors à leur apogée et les courants panafricains en leur sein ont pris de l'importance, notamment avec la conscience croissante du lien entre les luttes de libération nationale en Afrique et les luttes des Afro-Américains.

Des tentatives de coopération entre mouvements afro-américains et mouvements africains et caribéens émergent, des «comités de soutien à la libération africaine» se multiplient, aboutissant notamment à la puissante manifestation du jour de la libération africaine à Washington en 1972. Lors de ce second séjour, James participe aux activités du Centre pour l'éducation noire, créé en 1969, et qui avait pour objectif «l'indépendance et la souveraineté totales et l'unification des peuples africains sur le continent africain et dans les Caraïbes». Par ailleurs, le Centre est également tourné vers la communauté noire de la ville, publiant un journal, animant une radio et organisant des sessions d'éducation et de soutien scolaire. James y donne des conférences hebdomadaires, qui débouchent sur des ateliers de lecture où on étudie Garvey, Padmore, Fanon, Du Bois, Wright, Marx, etc.

James considère la période de luttes panafricaines qui court de 1939 à 1969 comme un phénomène politique parmi les plus importants du 20e siècle. Il rapporte aussi les problèmes des indépendances africaines aux continuités coloniales de ces États. Il écrit ainsi dans *A History of Pan-African Revolt,* une réédition augmentée de son histoire des révoltes noires réalisée à la demande de militants noirs britanniques:

> «Les États dont héritèrent les dirigeants nationalistes africains n'étaient en rien africains. Avec la désintégration du pouvoir politique des États impérialistes en Afrique et l'émergence du militantisme des masses africaines, un certain modèle politique prit forme. Les dirigeants politiques nationalistes [...] s'assurèrent le soutien des fonctionnaires africains qui avaient administré l'État impérialiste, et l'État fraîchement indépendant était à peu de chose près

> le même que le vieil État impérialiste, à cette différence qu'il était désormais administré et contrôlé par les nationalistes noirs[69].»

Il s'agissait là à ses yeux de la conséquence politique d'une habitude profondément ancrée dans la pensée occidentale, celle de «voir les créations, découvertes, conquêtes africaines à l'aune de la norme que serait la civilisation occidentale, de penser que les Africains passent leur temps à imiter, à tenter d'atteindre ou pire de franchir les stades primitifs du monde occidental[70]».

Attentif aux problèmes rencontrés par le mouvement pour les droits civiques et aux questions soulevées par le *Black Power,* il entame en 1967 un dialogue avec Stokely Carmichael, le jeune dirigeant du *Student Non-Violent Coordinating Committee* (SNCC)[71] et théoricien du *Black Power*:

> «Venons-en au Pouvoir noir. C'est à la fois un mot d'ordre politique et pas tout à fait un mot d'ordre politique. C'est bien plutôt un drapeau. Cela apparaît clairement lorsque l'on se remémore les propositions qui, par le passé, sont parvenues à capturer l'imagination politique et orienter l'activité des masses partout dans le monde[72].»

En 1967-1968, à Londres, James assiste et participe au développement du *Black Power* britannique. Le cycle de conférences «*Dialectics of Liberation*», qui rassemble de nombreux acteurs des luttes noires et radicales américaines, impulse le développement d'un mouvement noir britannique, séparé en deux tendances. L'une, séparatiste et «léniniste», était menée par Obi B. Egbuna et l'organisation *United Coloured People's Association.* En 1970, un second courant se détache,

---

69. C. L. R. James, *A History of Pan-African Revolt,* Washington, Drum and Spear, 1969; réédition: Oakland, PM Press, 2012.
70. *Ibid.*
71. Le *Student Nonviolent Coordinating Committee* (SNCC, Comité non-violent de coordination des étudiants) était l'une des organisations les plus actives du mouvement noir dans les années 1960. Créé par des étudiants proches de la *Southern Christian Leadership Conference* de Martin Luther King, elle évoluera vers des positions proches du *Black Power,* franchissant le pas de la non-mixité raciale en 1965. Le SNCC jouera un rôle important dans les *freedom rides,* les campagnes contre la ségrégation et pour l'inscription des Afro-Américains sur les listes électorales dans le Sud. Après les émeutes de Watts en 1965, le mouvement prendra clairement ses distances avec le pacifisme des organisations traditionnelles de lutte pour les droits civiques. Il disparaîtra au début des années 1970.
72. Voir «Black Power», p. 215-232.

formé autour du *British Black Panther Movement* créé en 1968 et de Althea Jones-Lecointe, qui privilégie l'activisme communautaire et rejette l'avant-gardisme d'Egbuna et de ses partisans. James développe des liens avec ces mouvements, notamment au travers de son petit-neveu, Darcus Howe, et participe aux campagnes contre les violences policières dans le quartier de Nothing Hill. Farrukh Dhondy raconte que James, appelé à prendre la parole, déclara :

> «"Je vais vous dire ce qu'il faut écrire dans votre journal. N'utilisez pas toute cette rhétorique léniniste, vous n'en avez pas besoin". Et il montrait du doigt des personnes dans le public et disait "Qu'est-ce que vous faites?". On lui répondait "Je suis chauffeur de bus". "Alors, écrivez sur ce que c'est de conduire un bus, écrivez sur ce qui se passe dans les entrepôts, écrivez sur ce que vous voulez, et sur ce que vous ne voulez pas".»

À propos de *Freedom News,* le journal des *Panthers* britanniques, James affirme que le rôle des petits groupes d'activistes n'est pas de formuler un programme pour les opprimés, mais de soutenir le mouvement en mettant en évidence, par la propagande et l'agitation, le potentiel révolutionnaire de l'activité autonome des opprimés[73].

Linton Kwesi Johnson, *dub poet* et militant noir, a déclaré que *Les jacobins noirs,* qu'il étudiât «chapitre par chapitre» avait été «le début de [son] éducation politique», ce qui nous en dit long sur la trace que James a laissée dans le mouvement noir d'outre-Manche, où les Caribéens sont nombreux.

Avant de conclure et d'abandonner les lecteurs et les lectrices parmi les pages de ce recueil, nous nous permettrons un aparté amoureux qui synthétise à la perfection la personnalité de James et les questions qu'il a soulevées tout au long de sa vie.

---

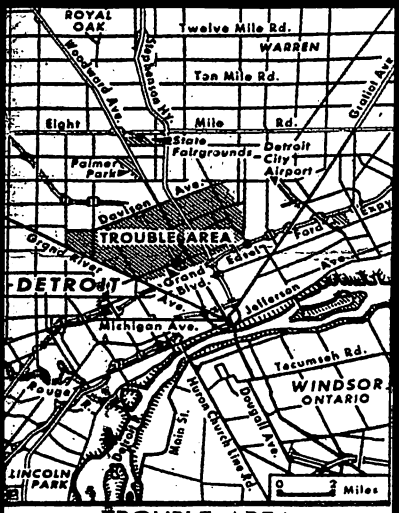
73. James avait mis ce principe en pratique en 1941 en rédigeant une brochure sur une grève des métayers et des ouvriers agricoles noirs dans le Missouri. Il décrit ainsi sa méthode d'écriture : «Je m'assis donc avec mon stylo et mon cahier et dis "Bon, que va-t-on dire?" Ils me dirent alors (je me faisais appeler Williams en ce temps-là), "C'est vous qui savez frère Williams". Je leur répondis : "Je ne sais rien. C'est votre grève". Et je m'approchais de chacun d'eux, cinq ou six d'entre eux ; chacun dit ce qu'il avait à dire et je rassemblais les différents morceaux.» (Rapporté par Ken Worcester, C. L. R. James. *A Political Biography,* Albany, State University of New York Press, 1996.).

En 1946, à Constance Webb qui ne savait pas comment lui exprimer les affres dans lesquelles elle se débattait alors qu'ils avaient une liaison et qu'ils s'apprêtaient à se marier, il dit la chose suivante :

> « Écoute, ma douce. Crois-tu vraiment que je ne sache pas ce que tu ressens ? Ce n'est pas vraiment une surprise pour moi. Tous les Blancs d'Amérique et d'ailleurs ont des préjugés. Tous ! Tu n'es pas un cas à part. Je savais ce qui te perturbait, mais il fallait que tu le découvres par toi-même. Maintenant, ma précieuse, écoute-moi bien. La seule façon de vaincre de tels sentiments, c'est de les reconnaître comme des préjugés et ainsi, à chaque fois qu'ils se manifestent par le moindre signe, de les combattre[74]. »

C. L. R. James finit sa vie dans son petit appartement de Brixton, le quartier caribéen de Londres où il reçoit les visites de jeunes militants noirs provenant des quatre coins du monde. Il meurt en 1989. Il est inhumé là où il avait entamé son périple, à Trinidad, dans la Caraïbe, le pays de George Padmore, d'Aimé Césaire, de Franz Fanon et de Stokely Carmichael, le pays des descendants d'esclaves qui se sont jetés dans la tourmente de l'histoire au milieu des révolutions et qui ont joué un rôle immense sur la scène mondiale de l'émancipation.

74. Cité par Jelly-Shapiro, « C. L. R. James in America. Or, the ballad of Nello and Connie », *op. cit.*



TROUBLE AREA

The shaded area in the above map of Detroit indicates the region where the rioting was most intense Sunday and this morning. There have been many reports of firebombing and looting in other sections of the city.

FAUT-IL INTERVENIR EN ABYSSINIE[1] ?

1935

La «brave petite Belgique» était déjà un problème, mais l'«indépendance de l'Éthiopie» est bien pire. C'est la plus grande escroquerie jamais rencontrée dans l'histoire de l'impérialisme. Ayant mobilisé l'opinion mondiale et nombre de ses propres travailleurs à son profit, le gouvernement britannique a passé un nœud coulant autour de l'Éthiopie, plus serré encore que ce que l'impérialisme italien avait jamais envisagé. Les propositions du «comité des cinq» sont l'illustration du mensonge éhonté qui prétend que toutes les indépendances seront défendues. Le document est court et concis.

Les services d'État éthiopiens ont été divisés en quatre ministères : police et gendarmerie, développement économique, finances et autres services publics. Comme toujours, le banditisme impérialiste revêt le masque de la loi pour placer les moyens de répression en tête de liste.

LES « SPÉCIALISTES » ÉTRANGERS

Les spécialistes étrangers entendent organiser un corps de police et de gendarmerie qui sera responsable du «strict contrôle du port

---

1. Article publié à Londres le 4 octobre 1935 dans *New Leader,* hebdomadaire de l'*Independent Labour Party.* L'article était sous-titré «Le plan de la SDN pour priver l'Abyssinie de son indépendance».

NdT : Le 3 octobre 1935, l'Italie fasciste attaque l'Abyssinie (Éthiopie), qu'elle occupera jusqu'en 1941. Alors que l'Italie se retire de la Société des Nations (SDN), l'empereur d'Abyssinie, Hailé Selassié, demande l'aide de l'organisation internationale. Dans les mois qui avaient précédé l'invasion italienne, la SDN, dominée par l'Angleterre et la France, avait mandaté un groupe de travail, le comité des cinq, qui avait préconisé l'envoi d'«experts» européens et des mesures d'«aide» qui réduisaient en fait le pays à un simple protectorat tout en prenant en compte les «intérêts italiens». Ce document, rejeté par Mussolini, restera lettre morte. C'est ce rapport du groupe de travail qui est ici discuté et critiqué par C. L. R. James.

d'armes des individus n'appartenant pas à l'armée régulière, aux forces de gendarmerie ou de police»: en d'autres termes, il s'agit de désarmer le peuple.

Ce groupe de spécialistes sera responsable «de la sécurité publique dans les zones où résident des Européens» et «assurera la sécurité dans les zones agricoles où les Européens sont nombreux et où les administrations locales ne sont pas suffisamment développées pour leur garantir une protection adéquate». Ainsi, les populations locales désarmées apprendront le respect que les Noirs doivent aux Blancs dans l'Afrique impérialiste.

Mussolini allait faire de même. Mais, assez stupidement, il a demandé la dispersion de l'armée. Les spécialistes étrangers, eux, ne démantèleront pas l'armée. L'armée sera autorisée à conserver ses armes. L'Égypte, qui est également indépendante, dispose d'une armée réduite à seulement 10 000 hommes qui sont si mal équipés qu'elle ne sert à rien d'autre qu'à montrer que l'Égypte est indépendante!

L'armée régulière éthiopienne n'a jamais été importante. La force du pays a toujours résidé dans le fait que la population tout entière était l'armée.

Une fois que la gendarmerie a fait son travail, l'impérialisme peut tranquillement continuer son œuvre civilisatrice. Dans la deuxième section, «développement économique», on peut lire que les étrangers «participeront au régime foncier, aux réglementations minières, aux opérations commerciales et industrielles»; il en est de même pour les travaux publics, le télégraphe, etc., et pour tout ce dont l'impérialisme a besoin pour ses affaires. On retrouvera la même vieille exploitation que l'on connaît aujourd'hui partout en Afrique.

Les impérialistes ont d'abord donné le nom de «colonies» aux zones exploitées; puis elles furent qualifiées de «protectorats» et enfin de «mandats». Désormais, on appelle cela «secourir une nation sœur».

Le nom importe peu à l'indigène privé de ses armes, regroupé dans des camps, travaillant dans les mines pour quelques *shillings* par semaine sans protection syndicale, avec une police et une gendarmerie spéciales pour lui apprendre comment les choses doivent

fonctionner. Il en est arrivé à préférer son esclavage féodal et à voir le passé comme un âge d'or.

La troisième section, «finances», révèle que les conseillers de la Société des Nations seront également responsables «de la fixation et de la perception des impôts, des taxes et des droits». Voilà un motif de réjouissance! Ils seront aussi responsables des emprunts (dont la *City* se gavera) et du «contrôle des hypothèques prises pour garantir les prêts». Cela veut dire que, comme en Chine et ailleurs, là où l'impérialisme «aide» les dirigeants locaux, les droits de douane et les droits assimilés seront perçus par les impérialistes et versés aux investisseurs en Europe. Si la Grande-Bretagne peut manquer à ses engagements, l'Éthiopie, comme l'Inde, devra quant à elle payer en faisant suer les indigènes jusqu'au sang.

Après le service de la dette viendra le paiement des salaires, il faudra de l'argent pour la gendarmerie, les télégraphes, les routes, les chemins de fer, etc. Le solde ira ensuite à l'éducation, etc. – comme nous pouvons le voir en Inde où, après plus de deux siècles de domination britannique, le taux d'analphabétisme dépasse 90%.

La quatrième section concerne la justice. Les cours mixtes qui traitent des affaires entre étrangers et Européens seront «réorganisées». Il y aura également une réorganisation de la «justice indigène». Nous recommandons à ce sujet la lecture du rapport publié l'an passé sur la justice indigène en Afrique de l'Est britannique.

Qui apportera toute cette aide à la nation sœur d'Éthiopie si longtemps perdue et qu'on a heureusement enfin retrouvée? D'abord, la police et la gendarmerie. Là où les colons européens vivent en grand nombre ainsi qu'aux frontières, la gendarmerie «participera à l'administration générale à un niveau qui dépendra de la capacité des autorités locales et de la nature des problèmes à résoudre». *Carte blanche*[2].

Cependant, même ailleurs, les impérialistes ne laisseront rien au gouvernement éthiopien. Chacune de ces quatre sections aura à sa tête un «conseiller principal» envoyé par la Société [des Nations]. Ces quatre conseillers seront eux-mêmes dirigés par un délégué de la Société des Nations accrédité auprès de l'Empereur. Si cet

2. NdT : En français dans le texte.

Empereur de la Société n'était pas désigné, alors les quatre conseillers éliraient eux-mêmes un chef.

En plus de contrôler la police et la gendarmerie, les finances, le commerce et la justice, ces messieurs devront également «pouvoir compter sur la coopération effective des autorités éthiopiennes» y compris là où ils n'ont pas pouvoirs particuliers. Encore mieux, il y aura une organisation centrale qui coordonnera le travail des services d'aide et qui s'assurera pour ceux-ci «du soutien nécessaire du gouvernement éthiopien». L'Empereur de la Société et ses conseillers agiront donc à leur guise dans le pays et auront le soutien total du gouvernement éthiopien.

Le délégué et les conseillers principaux seront, bien entendu, désignés par le Conseil de la Société «avec l'accord de l'empereur». Celui-ci peut donc choisir entre l'impérialisme britannique n° 1 ou n° 2 et l'impérialisme français n° 3 ou n° 4, ou la Suède n° 1 ou la Belgique n° 2. Combien de choix aura-t-il?

LE CHOIX DE HOBSON

Mais il y a plus encore. L'empereur ne pourra pas nommer librement un seul de ses conseillers. Les conseillers de la Société lui soumettront une liste de noms où il pourra faire son choix; et s'il désigne quelqu'un, le conseiller de la Société devra donner son accord «selon la nature et l'importance de la fonction».

Enfin, quel contrôle, ne serait-ce que symbolique, le peuple éthiopien, ou même l'empereur, auront-ils sur tout cela? Aucun! Les conseillers feront des «rapports qui seront communiqués à l'empereur en même temps qu'au conseil de la Société». Ils ne seront donc pas du tout ennuyés par le gouvernement éthiopien qui pourra, cependant, «soumettre au conseil toutes les observations qu'il souhaiterait formuler à propos de ces rapports».

Au terme de cinq années, ce plan sera revu. Mais, pendant ce temps-là, l'impérialisme aura planté ses crocs et ses griffes si profondément dans le pays que rien, si ce n'est une révolution menée par les masses éthiopiennes, ne pourra les en chasser.

Les impérialistes convoitent l'Éthiopie depuis longtemps et finalement ils l'ont eue. Cependant, tout ce que l'Italie a obtenu, c'est la promesse que ses intérêts supérieurs seront reconnus. Mais ce

n'est pas assez. Musso le Singe a plongé ses mains dans le feu, mais c'est le lion britannique qui en a tiré les marrons. Il n'est donc pas étonnant que, dans le *Sunday's Observer,* Garvin[3] vocifère que ce n'est pas juste, que Mussolini devrait en tirer quelque chose, assez en tout cas pour montrer aux Italiens que le fascisme ce n'est pas du bluff et qu'il peut parfois revenir au pays avec un butin. Si la guerre est évitée de cette façon, alors Eden[4] et Laval[5] regagneront leurs pénates avec honneur en se glorifiant de la paix sauvegardée et suffisamment d'Éthiopie dans leurs bagages pour assurer la paix des foyers.

Ceci étant dit, existe-t-il un travailleur britannique ou un Noir en Afrique, qui après avoir déchiffré ce document infamant, serait prêt à exiger de la Société qu'elle prenne des sanctions et à suivre les impérialistes pour défendre l'«indépendance de l'Éthiopie»?

Après avoir obtenu de l'empereur tout ce qu'ils voulaient, les impérialistes se sont souvenus des obligations contenues dans leur traité et ils commencent à permettre aux armes de pénétrer dans le pays. Une cargaison est arrivée de Belgique ainsi que de l'armement antiaérien de Suisse. Les Français se préparent à protéger la ligne de chemin de fer qui relie Djibouti à Addis-Abeba. Tout cela pour assurer à leur petite sœur l'Éthiopie qu'elle recevra des armes et des fournitures pendant la guerre.

Le travailleur britannique et le Noir désireux d'aider l'Éthiopie se tiendront à distance de toute cette fange qui peut bientôt se transformer en sang.

---

3. NdT: James Louis Garvin, journaliste conservateur britannique qui montrait de la sympathie pour les objectifs de la politique étrangère de l'Italie fasciste dans le but de rapprocher celle-ci de l'Empire britannique.

4. NdT: Député conservateur depuis 1923, Anthony Eden est sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères de 1931 à 1933. Nommé au Conseil privé du roi en juin 1934, il représente la Grande-Bretagne auprès de la SDN en 1934 dans le gouvernement de Stanley Baldwin.

5. NdT: Ministre des affaires étrangères de la 3e République, Pierre Laval rencontre Benito Mussolini à Rome, en janvier 1935, pour discuter de l'Éthiopie. Mussolini croit alors avoir le feu vert pour la colonisation du royaume africain.

USER DE NOTRE PROPRE POUVOIR

Travailleurs d'Europe, paysans et travailleurs d'Afrique et d'Inde, ainsi que vous qui êtes sous le joug de l'impérialisme partout dans le monde, vous qui êtes impatients d'aider le peuple éthiopien: organisez-vous de façon indépendante et mettez en place vos propres sanctions en usant de votre propre pouvoir. La lutte du peuple éthiopien ne fait que commencer.

Ne combattons pas seulement l'impérialisme italien, combattons aussi les autres voleurs et oppresseurs, les impérialismes français et britannique. Ne les laissez pas vous entraîner. Entrer dans l'orbite de la politique impérialiste, c'est se laisser souiller par la puanteur, c'est se noyer dans le marécage du mensonge et de l'hypocrisie.

Travailleurs de Grande-Bretagne, paysans et travailleurs d'Afrique, il faut que vous vous rapprochiez pour ce combat et pour les combats à venir. Tenez-vous à distance des impérialistes, de leurs Sociétés, de leurs alliances et de leurs sanctions. Ne jouez pas la mouche pour leur araignée.

Maintenant, comme toujours, mobilisons-nous pour une organisation indépendante et pour une action indépendante. Nous devons briser nos propres chaînes. Qui peut être assez fou pour attendre de son geôlier qu'il les brise?

LETTRE

« SE BATTRE POUR L'EMPEREUR D'ÉTHIOPIE[6] »

Monsieur,

Puis-je me permettre de vous éclairer sur ma position concernant le combat pour l'Abyssinie?

Au début de l'année dernière, par l'intermédiaire de votre ambassade, j'ai proposé de m'engager sous les ordres de l'empereur, pour servir dans l'armée ou à un autre poste.

Mes raisons étaient très simples. Les socialistes internationaux de Grande-Bretagne combattent l'impérialisme britannique parce que c'est évidemment plus facile que, par exemple, de combattre

6. Publié dans le numéro du 5 juin 1936 de *New Leader.*

l'impérialisme allemand. Mais le capitalisme italien est aussi notre ennemi, il n'est qu'un peu plus distant.

Mon espoir était d'être enrôlé dans l'armée. Cela m'aurait donné la possibilité d'entrer en contact non seulement avec les masses abyssiniennes et africaines, mais en combattant à leurs côtés j'aurais eu une plus grande opportunité de mettre en avant le projet socialiste international. Je crois également que j'aurais pu être utile au développement d'une propagande antifasciste parmi les troupes italiennes.

Enfin, j'aurais pu acquérir une expérience militaire inestimable sur le champ de bataille africain où l'une des plus féroces batailles entre le capitalisme et ses opposants approche. Aussi longtemps que l'Empereur aurait combattu l'impérialisme, j'aurais fait de mon mieux. Cependant, au moment où un arrangement aurait placé le pays sous le contrôle de l'impérialisme européen, une nouvelle situation aurait été créée et je me serais alors identifié à ces bandes, ces centaines de milliers d'individus, qui continuent à combattre, et qui, pendant des années continueront le combat contre la domination impérialiste de quelque nature qu'elle soit.

Je n'avais pas l'intention de passer le reste de ma vie en Abyssinie, mais, les choses étant ce qu'elles sont et étant donné que je suis un Nègre, de surcroît particulièrement intéressé par la révolution africaine, j'avais pensé – et je pense encore – que passer deux ou trois ans là-bas, valait la peine.

Malheureusement, le D[r] Martin, le ministre, m'a déclaré qu'il pensait que mon travail avec les *International Friends of Ethiopia* serait plus utile pour la lutte contre l'Italie. Cependant, quand cette organisation a décidé de soutenir les sanctions de la Société et d'entraîner les travailleurs britanniques dans ce que les marxistes savent être, depuis le début, une guerre impérialiste, j'ai rompu avec cette association.

Sincèrement vôtre.

C. L. R. JAMES, LONDRES

LE DROIT À L'AUTODÉTERMINATION ET LE NÈGRE AMÉRICAIN[1]

1939

En 1930, les Nègres représentaient aux États-Unis près de 12 millions d'habitants, soit 10% de la population américaine. Deux tiers d'entre eux vivaient encore dans le Sud, malgré l'émigration vers le Nord au cours de la guerre et dans la période qui suivit[2]. Dans les villes du Nord et de l'Est, les Nègres ne constituent qu'une petite minorité de la population, généralement moins de 10%. Dans les villes du Sud, les pourcentages sont plus importants ; à Birmingham, dans l'Alabama, une importante ville du Sud, les Nègres constituent au moins la moitié de la population blanche. Dans le reste des États du Sud, les Blancs sont numériquement supérieurs aux Nègres. C'est dans le seul État du Mississippi que les Nègres constituent la majorité de la population, et cela à 2% près, bien qu'il y ait également d'importants comtés qui sont habités par une majorité de Nègres.

---

1. Résolution du *Socialist Workers Party,* New York, 11 juillet 1939.
2. NdT : Le recensement de 1930 indique qu'il y a 12 millions de Noirs aux États-Unis pour une population totale de 122 millions d'habitants. 75% d'entre eux vivent dans le Sud, 21% dans le Nord, 1,3% dans l'Ouest et 57% dans des zones rurales. Au cours de la Première Guerre mondiale, 1 million d'entre eux avait pris le chemin des usines du Nord (par exemple, de 1910 à 1920, la population noire de Chicago passe de 44000 à 110000 personnes). C'est au cours de la Seconde Guerre mondiale que s'opère une nouvelle migration massive vers la «Terre promise», du Sud vers le Nord et l'Ouest. À la fin de la guerre, ils seront 25% à être installés dans les centres urbains du Nord et du Nord-Ouest. C'est au cours de la guerre, écrit Raya Dunayevskaya, que la question noire, de «question du Sud» est devenue «un problème concernant l'ensemble du pays». Au milieu des années 1960, quand s'amorce le mouvement pour les droits civiques, seuls 50% des Afro-Américains vivent encore dans le Sud ; 5 millions d'entre eux auront migré vers les grandes villes du Nord et de l'Ouest entre 1940 et 1970.

Privé depuis des siècles de tout contact avec le continent africain et des traditions de son origine, le Nègre est aujourd'hui un citoyen américain. Ce ne sont ni sa langue, ni sa religion, ni sa culture générale qui le différencient de ses camarades de travail dans les usines et dans les champs, mais l'intensité de l'exploitation qu'il subit et les discriminations brutales qui accompagnent celle-ci. Ces discriminations sont imposées par le capitalisme au nom des prétendues caractéristiques raciales des Nègres. En réalité, elles servent à permettre l'augmentation des profits par l'abaissement du coût du travail et l'affaiblissement des travailleurs et des paysans par les rivalités raciales que le capitalisme entretient.

Le statut de minorité des Nègres dans les segmentations politiques de l'Amérique capitaliste, y compris dans le Sud, et l'absence d'une langue nationale nègre, d'une littérature et d'une histoire politique distinctes – comme c'est le cas dans la Pologne d'avant-guerre, en Catalogne ou encore aujourd'hui en Ukraine – ont trop facilement permis leur réduction à une couche de travailleurs et de paysans américains plus opprimée que les autres. Ceci a pour effet de négliger le passé politique des Nègres et de faire montre d'un manque d'imagination historique pour envisager leur évolution politique ultérieure.

Les Nègres américains ont été parmi les premiers colons d'Amérique et, pendant trois siècles, leur histoire a été celle d'une exploitation économique continue, d'une discrimination sociale et d'une expropriation politique permanentes par toutes les classes de Blancs. Jusqu'en 1935, le mouvement ouvrier organisé, représenté par l'*American Federation of Labor* (AFL)[3], discriminait les Nègres aussi durement que la classe capitaliste. Aujourd'hui, les Blancs pauvres du Sud sont les plus sauvages lyncheurs et les plus farouches soutiens de la théorie de la suprématie blanche.

3. NdT : *L'American Federation of Labor* (AFL) était une fédération de syndicats de métier. Elle s'estintègrée progressivement au système politique américain et a soutienu les lois limitant l'immigration qu'elle considérait comme ayant un effet négatif sur les salaires. Les Afro-Américains et les Chinois en étaient exclus et par là-même de l'emploi dans les secteurs « syndiquées », comme les chemins de fer ou le bâtiment. L'AFL a appellé ainsi au boycott des cigares fabriqués par des ouvriers chinois en demandant aux consommateurs d'acheter des cigares « fabriqués par des ouvriers blancs syndiqués »

Le *Congress of Industrial Organizations* (CIO)[4] qui est né de la crise économique mondiale – et qui compte dans ses rangs des centaines de milliers de Nègres – et la *Southern Tenant Farmers Union*[5] – qui organise les paysans blancs et nègres – ont montré que la fracture entre travailleurs blancs et noirs tend à se réduire sous la pression économique. Cependant, même une révolution socialiste ne pourrait balayer prestement les souvenirs, la méfiance et la suspicion accumulés au cours des siècles passés. Aujourd'hui, dans cette période de déclin du capitalisme, en Amérique les préjugés raciaux reposent plus que jamais sur des privilèges économiques dont bénéficie incontestablement un groupe de travailleurs aux dépens immédiats d'un autre.

Aujourd'hui, les Nègres sont évincés des emplois que les Blancs dédaignaient avant la dépression. Trois siècles de propriété et de privilèges leur ont permis d'user de leur richesse et de leur pouvoir pour apprendre aux Nègres, riches et pauvres, qu'ils sont – et qu'ils resteront – exclus de tous les secteurs de la société américaine. À cause de son arriération politique, le mouvement ouvrier américain a été une victime facile de cette propagande qui a été renforcée par de tangibles, bien que peu importants, avantages économiques qui leur ont été accordés.

Par conséquent, il n'est donc pas invraisemblable que la grande masse des Nègres ait tiré des leçons – plus profondes qu'elles ne le paraissent – et que de ce fait leur premier éveil politique à la nécessité de l'activité révolutionnaire passe par la revendication

4. NdT : Le *Committee of Industrial Organizations* a été créé en 1935 par John Lewis dans le cadre de l'*American Federation of Labor* (AFL) pour regrouper les syndicats d'industrie, par opposition aux syndicats de métier de l'AFL. Il est devenu indépendant en 1938 et a pris le nom de *Congress of Industrial Organizations*. Formée pendant le *New Deal*, cette centrale syndicale se distinguait de l'AFL, en ce sens que le CIO acceptait dans ses syndicats affiliés des ouvriers noirs, ainsi que des immigrés et des femmes, contrairement à l'AFL qui privilégiait les ouvriers « qualifiés », donc dans leur grande majorité, des hommes blancs non issus d'une immigration récente. En 1955, l'AFL et le CIO ont fusionné pour former la grande centrale syndicale qui existe encore aujourd'hui.

5. NdT : La *Southern Tenant Farmers Union* a été fondée en 1934 dans l'Arkansas et organisait les métayers pauvres, blancs et afro-américains, du Sud des États-Unis. Dans les années 1930, celle-ci était un des rares syndicats ouverts à toutes les races et comptait environ 75 000 membres.

du droit à l'autodétermination, c'est-à-dire la formation d'un État nègre dans le Sud. Ils seraient ainsi, selon eux, libérés de l'exploitation, de la discrimination et de l'arrogance, inséparables, dans leur expérience propre, de toute association avec les Blancs qui sont supérieurs en nombre. Leur aspiration à éliminer la soumission politique humiliante et la dégradation sociale subie depuis des siècles peut trouver une expression dans la revendication irrésistible de la création d'un État nègre.

L'histoire politique passée des Nègres fournit des indications non négligeables sur le sens que pourrait prendre leur évolution politique. Le mouvement de Garvey, un des plus puissants mouvements politiques de masse jamais vus aux États-Unis, dissimulait derrière le slogan fantaisiste et réactionnaire de «retour en Afrique» l'aspiration (révolutionnaire dans son essence) à un État nègre. Les Nègres ne désirent pas plus retourner en Afrique de leur propre chef, que les Juifs allemands ne voulaient, avant Hitler, aller en Palestine.

Dominées par l'héritage de l'esclavage, particulièrement dans le Sud, et par la force numérique irrésistible et le pouvoir d'État des Blancs, les masses nègres n'osent pas lancer le mot d'ordre d'un État noir en Amérique. Mais dans une situation de crise révolutionnaire, alors qu'ils commenceront à secouer le joug de la coercition et de la domination idéologique de la société bourgeoise américaine, leur premier pas pourrait bien être la revendication du contrôle, tant matériel que symbolique, de leur propre destinée. La question de savoir si les Nègres en Amérique constituent une minorité nationale pour laquelle s'applique le mot d'ordre d'autodétermination sera résolue par la pratique. L'adoption de ce mot d'ordre par les masses nègres sera la meilleure et seule preuve nécessaire. Il est inconcevable que la propagande d'un parti révolutionnaire américain puisse instiller cette idée dans leurs esprits si elles ne le désirent pas consciemment ou inconsciemment. Certes, des dirigeants réactionnaires peuvent s'emparer de cette aspiration. Mais seule la défense la plus énergique du droit à l'autodétermination des masses nègres peut conduire ce mouvement sur la voie révolutionnaire. Si les masses noires s'emparaient de ce mot d'ordre, le *Socialist Workers Party*, en accord avec la doctrine léniniste sur la question de l'autodétermination et suivant les

circonstances impérieuses d'une situation particulière, se féliciterait de cet éveil et s'engagerait autant que possible dans le soutien à cette revendication.

Les frontières d'un tel État devront faire l'objet d'arrangements amicaux entre les différents secteurs de la révolution victorieuse du capitalisme américain afin de créer les meilleures conditions possibles pour la construction d'un *commonwealth* socialiste[6].

La 4e Internationale a comme objectif l'abolition des anciennes frontières nationales et non la création de nouvelles frontières. Il n'en reste pas moins que les circonstances historiques et l'état de développement des différentes parties de la société s'avéreront décisifs pour déterminer la voie à suivre, à une époque donnée et dans un moment historique particulier. La revendication d'un État nègre en Amérique et son accomplissement révolutionnaire avec les encouragements et le soutien des Blancs généreraient une telle énergie créative dans toutes les couches de travailleurs et de paysans nègres d'Amérique qu'elles constitueraient un énorme pas en avant vers l'intégration définitive des Nègres américains dans les États-Unis socialistes d'Amérique du Nord.

Le *Socialist Workers Party* est également persuadé qu'après plusieurs années d'existence indépendante, la victoire du nouveau régime dans les deux États conduira inévitablement à l'unité; les Nègres seront alors des partenaires actifs et impatients, leur méfiance et leurs doutes justifiés étant aplanis par la manifestation concrète du désir de collaboration des Blancs et par les différences entre l'État capitaliste et l'État socialiste.

Une telle réalisation en Amérique aurait des répercussions immédiates et puissantes, non seulement chez les millions de Nègres américains mais également chez les nationalités opprimées, notamment celles de couleur, et constituerait un formidable pas en avant vers la dissolution des antagonismes nationaux et raciaux avec lesquels le capitalisme, particulièrement dans les périodes de crise, empoisonne et corrompt la société humaine.

6. NdT: Dans la tradition britannique, le *commonwealth* réunit des pays unis par des intérêts communs, mais indépendants.

Le *Socialist Workers Party,* tout en proclamant sa volonté de soutenir le droit à l'autodétermination plein et entier, ne défendra pas lui-même, à cette étape, le mot d'ordre d'État nègre de la manière dont le fait le Parti communiste des États-Unis. La défense du droit à l'autodétermination ne veut pas dire qu'on mette en avant le mot d'ordre d'autodétermination. L'autodétermination veut dire que les Nègres doivent déterminer eux-mêmes leur propre avenir. En outre, dans la situation actuelle, un parti essentiellement composé de Blancs, qui défend avec force un tel mot d'ordre, prend le risque de laisser penser aux Nègres que cette perspective est une forme de ségrégation. Mais le *Socialist Workers Party*, qui suivra avec attention le développement politique des masses nègres, mettra en avant leur droit à décider elles-mêmes ainsi que l'obligation pour tous les révolutionnaires de les soutenir, quelle que soit la décision qu'ils pourraient prendre, y compris s'ils affirmaient la nécessité d'un État nègre.

Le *Socialist Workers Party* reconnaît que les Nègres ne se sont pas encore exprimés sur cette importante question. L'opposition à un État nègre provient principalement de la classe des intellectuels noirs qui, bien que réduite et faible, parle haut et fort, souhaite davantage obtenir une place pour elle-même dans la société capitaliste américaine et reste fanatiquement aveugle à son déclin rapide. Cependant, les membres nègres de la 4e Internationale ont le droit absolu de participer à la formation de l'idéologie de leur propre race, avec les mots d'ordre et la propagande correspondant au développement politique et à l'éveil politique des grandes masses nègres. Tout en étant conscients que le but ultime est le socialisme, ils doivent reconnaître le caractère progressiste et révolutionnaire de toute revendication pour un État nègre se développant parmi les masses nègres, et si nécessaire, ils la défendront vigoureusement.

LE SOCIALIST WORKERS PARTY ET LE TRAVAIL NÈGRE[1]

1939

Depuis des siècles, les Nègres américains sont la fraction la plus opprimée et la plus discriminée de la société américaine. Ils constituent potentiellement l'élément le plus révolutionnaire de la population. Leur expérience historique les désigne pour être, sous une direction politique adéquate, l'avant-garde de la révolution prolétarienne. La négligence du travail en direction des Nègres et de la question nègre par le parti est par conséquent un signe des plus inquiétants. Le *Socialist Workers Party* (SWP) doit reconnaître que son positionnement sur la question nègre est crucial pour son développement ultérieur. Jusqu'à présent, le parti a toujours eu pour base principale des travailleurs privilégiés et des groupes d'intellectuels isolés. La perspective de la révolution permanente restera une fiction et le parti sera condamné à dégénérer si nous ne trouvons pas le chemin pour atteindre la grande masse des défavorisés, dont les Nègres constituent une très importante fraction.

Le SWP propose donc la constitution d'un département nègre national qui inaugurera et coordonnera un plan de travail parmi les Nègres; il appelle aussi ses membres à coopérer avec ardeur à la tâche difficile d'engager ce travail de la façon la plus appropriée. Pour la période à venir, nos tâches les plus évidentes sont: a) l'éducation du parti; b) rallier à la 4e Internationale les Nègres politiquement les plus avancés; c) enfin, à travers le travail du parti parmi les Nègres, ainsi que dans des champs d'action plus larges, convaincre les masses nègres que le SWP est le seul parti travaillant véritablement à l'émancipation complète du lourd fardeau qu'elles portent depuis si longtemps. Gagner les masses nègres à notre mouvement sur une base révolutionnaire n'est cependant pas une tâche facile.

1. Résolution du *Socialist Workers Party*, New York, 11 juillet 1939.

Souffrant de toutes les difficultés que connaissent les travailleurs sous le capitalisme, auxquelles s'ajoutent les problèmes qui leur sont propres, les Nègres sont naturellement hésitants à franchir le pas d'une alliance avec un petit parti si durement persécuté. Mais le travail nègre est également compliqué du fait d'autres causes, plus profondes. Pour des raisons qui peuvent facilement se comprendre, les Nègres sont profondément méfiants vis-à-vis de tous les Blancs et les évènements récents ont encore accru cette suspicion.

Par le passé, les masses nègres ont fait la désastreuse expérience du Parti démocrate et du Parti républicain. Les bienfaits que les Nègres sont censés avoir retirés du *New Deal* et du Parti démocrate peuvent être facilement considérés comme une escroquerie, quand on sait que c'est le Parti démocrate de Franklin Roosevelt qui, par la force et la tromperie, les empêche d'exercer leur droit de vote dans une grande partie du Sud.

De 1928 à 1935, le Parti communiste des États-Unis a gagné de nombreux adhérents nègres et a éveillé de la sympathie parmi les travailleurs et les intellectuels nègres les plus avancés politiquement. Cependant, la création bureaucratique de «dirigeants» nègres, leur soumission aux contorsions et aux tournants de la ligne du Parti communiste et leur dépendance servile à l'égard des manipulations et des intrigues de la direction du Parti communiste n'ont pas été considérées par les Nègres comme l'application des méthodes et des pratiques de la bureaucratie du Kremlin en Amérique, mais purement et simplement comme un nouvel exemple de l'instrumentalisation des Nègres par les Blancs pour des objectifs politiques sans aucun rapport avec leur propre combat. En 1935, avec le dernier en date de ses tournants, le Parti communiste est ouvertement devenu un parti de la démocratie bourgeoise américaine[2]. Se

2. NdT : À propos des «zigzags de la politique nègre» du Parti communiste, C. L. R. James décrit trois phases : a) aucune préoccupation jusqu'à 1928 ; b) le tournant vers les masses nègres, qui correspond par ailleurs au cours international dit de la «troisième période» (1929-1935) ; c) le tournant du Front populaire et son alignement sur les démocraties bourgeoises (1935-1939) : «En 1928, le tournant fut directement dirigé par la 3e Internationale. [...] À cette époque, la ligne du Parti communiste était celle du social-fascisme. La révolution était possible chaque jour à tous les coins de rue. Les communistes formaient leurs propres syndicats rouges et Roosevelt et les partisans du *New Deal*

développer, mais aussi simplement exister dans ce milieu demandait que l'on s'imprègne et que l'on fasse l'expérience de la discrimination raciale inhérente à cette société. Très sensibles à de telles pratiques, les Nègres ont très vite reconnu le nouveau visage du Parti communiste derrière le masque de démagogie sous lequel celui-ci cherche à dissimuler la situation délicate dans laquelle il se trouve. Ont suivi des démissions massives (80 % des adhérents noirs de l'État de New York) et une profonde hostilité à l'encontre du Parti communiste, laquelle a atteint son paroxysme avec les témoignages portés contre lui devant le Comité des activités anti-américaines par d'anciens militants communistes nègres bien connus. La 3e Internationale a une fois de plus asséné un coup mortel à la classe ouvrière américaine en sapant la confiance qui avait été lentement forgée entre les secteurs politiquement avancés des travailleurs blancs et des travailleurs noirs.

En outre, l'éveil de la conscience politique des Nègres prend, bien entendu, la forme de l'aspiration à une action indépendante qui ne soit pas sous le contrôle des Blancs. Les Nègres ressentent depuis longtemps, et aujourd'hui plus que jamais, le besoin de créer leur propre organisation avec leurs propres dirigeants, et donc d'affirmer,

étaient les pires ennemis de la classe travailleuse et les précurseurs du fascisme. Ils avaient la bave aux lèvres quand ils évoquaient la NACCP [...]. [Aujourd'hui] leur ligne de Front populaire – qui renonce à la révolution – fait de Roosevelt et du *New Deal* le seul salut possible pour les travailleurs américains [...]. En outre, il avait commis en 1929 quelques bévues qu'il lui fallait assumer. Il s'était opposé à la migration des Nègres vers le Nord au prétexte que les nouveaux venus allaient peser négativement sur la situation économique des travailleurs blancs du Nord et que cela aiguiserait les antagonismes raciaux. [...] Le Parti communiste avait ouvertement pris position contre l'égalité sociale des Nègres lors d'un congrès à New York. Ce monument de stupidité avait été largement diffusé dans la presse capitaliste et largement cité dans la presse nègre. [...] Malgré ces handicaps, [...] entre 1929 et 1936, [il] a eu une approche révolutionnaire de la question nègre. Malgré les déformations de la ligne révolutionnaire, la démagogie, la corruption et les manipulations bureaucratiques des dirigeants nègres [...], le parti a gagné des milliers d'adhérents et s'est attiré la sympathie, même critique, de larges secteurs de la communauté nègre. Quand la ligne a changé [...] pour celle d'aujourd'hui, liée ouvertement à l'impérialisme américain et à la machine de guerre de Roosevelt, le résultat a été immédiat et clair : sur les deux mille Nègres qu'il comptait dans l'État de New York, il en a perdu plus de 80 % et il en a été de même partout dans le pays » (*The Socialist Appeal*, 15 août 1939 ; publié dans McLemee 1996).

non seulement en théorie, mais dans l'action, leur exigence d'une égalité complète avec les autres citoyens américains. Une telle aspiration est légitime et doit être soutenue avec vigueur, même si elle prend la forme d'un chauvinisme assez agressif. Dans l'Amérique d'aujourd'hui, le chauvinisme noir est simplement l'excès naturel d'une aspiration à l'égalité ; celui-ci est essentiellement progressiste alors que le chauvinisme blanc, expression de la domination raciale, est essentiellement réactionnaire. Dans quelque circonstance que ce soit, gagner la confiance des masses nègres américaines aurait été une tâche particulièrement difficile, peut-être même impossible, pour un parti révolutionnaire composé principalement de Blancs, mais pas dans la situation de crise que nous connaissons actuellement et qui est marquée par des luttes révolutionnaires. De telles possibilités, bien qu'elles aient déjà existé, ont été sapées par le Parti communiste. Aujourd'hui, les Nègres politisés se détournent de ce parti, et les organisations nègres qui se battent pour les droits des Nègres poussent comme des champignons, partout dans le Nord et dans l'Est, et particulièrement à Harlem. Les tendances nationalistes chez les Nègres se sont renforcées et, outre l'empoisonnement des relations raciales provoqué par le capitalisme, le SWP doit désormais affronter l'héritage laissé par le Parti communiste et le cours pernicieux qu'il poursuit actuellement.

Le SWP propose par conséquent que ses membres nègres, aidés et soutenus par le parti, prennent l'initiative et collaborent avec d'autres militants nègres en vue de la formation d'une organisation de masse consacrée à la lutte pour les droits des Nègres. Cette organisation ne sera *pas*, ni ouvertement, ni secrètement, une organisation satellite de la 4e Internationale. Elle sera une organisation dans laquelle les Nègres seront invités à participer massivement sur la base d'un programme de classe correspondant aux luttes quotidiennes de la masse des ouvriers et paysans nègres. Son programme sera élaboré par l'organisation nègre à laquelle les membres nègres de la 4e Internationale participeront sans avoir plus ni moins de droit que les autres membres. Mais le SWP est confiant car en raison de la situation des Nègres dans la société américaine, de la logique de la lutte des classes dans la période actuelle, de la compréhension supérieure et l'éthique des membres de la 4e Internationale, ses

membres exerceront inévitablement une forte influence dans une telle organisation.

Le soutien apporté à une telle organisation par le SWP ne limite en aucune façon l'action de ce dernier en vue de gagner des adhérents nègres et ne remet nullement en cause la lutte indispensable pour l'unité entre les travailleurs blancs et les travailleurs noirs.

Cette voie n'est cependant pas un boulevard. Pareille organisation, telle que nous l'avons proposée, est le plus sûr moyen d'entraîner massivement les Nègres dans l'action politique; tout en étant basé programmatiquement sur leurs propres intérêts, cet engagement politique devra inévitablement s'unir aux luttes plus larges du mouvement ouvrier américain pris dans son ensemble. De ce fait, tout en reconnaissant les limites et les écueils de toute organisation de masse sans programme politique clairement défini et tout en conservant son entière liberté d'action et de critique, le SWP accueille avec joie et soutient toutes les tentatives que feront les Nègres eux-mêmes pour former une telle organisation de combat contre nos oppresseurs communs. Le SWP recommande à ses membres nègres de militer activement en faveur de la formation d'une telle organisation et à tous ses militants de suivre attentivement toute manifestation du militantisme nègre.

LES ÉMEUTES RACIALES DE CHICAGO DE 1919[1]

1939

Cet été, cela fera vingt ans que se sont déroulées les fameuses émeutes raciales de Chicago[2]. Elles sont un bon exemple de la nécessité de se défier de tout ce que peut dire la bourgeoisie américaine sur les Nègres.

Que s'est-il précisément passé à Chicago il y a vingt ans? Des milliers de Nègres vous renverront sans le moindre soupçon au récit qu'en a fait le député Ellender au cours des débats sur la loi contre le lynchage. Pendant des années, de nombreux révolutionnaires (y compris J. R. Johnson) l'ont repris à leur compte dans ses grandes lignes, et il est vraisemblable qu'ils sont encore nombreux à continuer de le faire, se soumettant ainsi à la bourgeoisie américaine. M. Ellender cite très largement le magazine *World Works* de décembre 1922 dont la version est la suivante:

> «L'exode des Nègres du Sud[3] a entraîné des problèmes de cohabitation entre Blancs et Noirs et, bien entendu, ce sont les Nègres qui causèrent des ennuis. Ils étaient "analphabètes", leurs manières étaient "grossières", leurs vêtements étaient "saugrenus et malodorants". Quand ils s'asseyaient à côté des Blancs dans les tramways, les Nègres ne savaient pas comment se conduire. Ils "s'affalaient sur les sièges". Ils restaient assis alors que des femmes blanches étaient

1. Publié dans *Socialist Appeal,* 29 août 1939, sous le pseudonyme de J. R. Johnson. L'expression anglaise de «*race riot*», émeute raciale, est indifféremment utilisée aux États-Unis pour désigner les émeutes noires ou latinos et les émeutes blanches racistes.

2. NdT: Selon certains sources, le futur maire démocrate de Chicago, Richard Daley, qui organisera en 1968 la répression contre les manifestants opposés à la guerre du Vietnam à l'occasion de la convention démocrate (cf. Caroline Rolland-Diamond, *Chicago: le moment 68,* Paris, Syllepse, 2011), aurait participé aux émeutes racistes contre les Afro-Américains.

3. NdT: Entre 1916 et 1919, la population afro-américaine de Chicago passa de 44 000 à 109 000 personnes.

> debout. Ils s'installèrent dans des quartiers que les immigrants blancs considéraient depuis des années comme les leurs; dans les écoles, leurs nombreux enfants commencèrent à se mélanger avec les enfants blancs. Mais, ce qui fut la "cause du plus grand malaise" fut la présence croissante des Nègres, hommes et femmes, dans les lieux de loisirs. Dans les jardins, ces Nègres impudents s'asseyaient en grand nombre sur les bancs publics et jouaient au basket et au base-ball sur les terrains publics. Ils se montraient dans les salles de bal municipales, partageaient les plages publiques avec les Blancs et, suprême offense "ils assistaient en grand nombre aux fanfares, aggravant le malaise"».

Telle était l'atmosphère où le moindre incident pouvait déclencher une effrayante émeute raciale. Et c'est ce qui est arrivé.

Ici, la réaction naturelle du Nègre, ou de toute personne blanche qui s'indigne de l'arrogance des Blancs, est de dire la chose suivante. Si les Nègres allaient dans les jardins, s'ils jouaient au baseball et écoutaient les concerts, ils avaient tout à fait le droit de le faire et on ne saurait leur imputer la responsabilité des émeutes raciales. Un démocrate déplorerait ce triste fait et réunirait une commission «interraciale». Un révolutionnaire qui serait pris au dépourvu dirait que c'est là un nouvel exemple de l'emprise des idées réactionnaires de la bourgeoisie sur les travailleurs blancs. Pareille appréciation montrerait que ce révolutionnaire est lui-même dominé par les idées bourgeoises sur la question nègre. Loin d'être la manifestation des difficultés de cohabitation entre résidents blancs et immigrants noirs, les émeutes de Chicago constituent un des exemples les plus importants de la solidarité raciale de l'histoire de la classe travailleuse américaine.

Il y avait en 1919 quelque douze mille Nègres travaillant dans les abattoirs et les parcs à bestiaux de Chicago. Fondé en 1917, le *Stockyards Labor Council* tentait d'organiser la branche industrielle de la viande. Les patrons capitalistes réagirent en multipliant les sites de production. Ils espéraient dresser les Nègres contre les syndicats et défaire ces derniers en jouant les Blancs contre les Nègres. Surmontant la barrière raciale, le *Stockyards Labor Council* tenta d'organiser les Nègres, car sans eux, les Blancs ne pouvaient l'emporter. Les sections s'organisaient sur une base interraciale. Un Nègre avait été élu vice-président de l'organisation. En juin 1919,

elle commença à organiser des meetings dans la rue rassemblant Blancs et Nègres. Tout cela constituait une grande menace aux yeux des patrons de l'industrie de la viande et ils envoyèrent la police montée pour disperser ces meetings. Pour faire face à cela, le *Stockyards Labor Council* appela à une grève de protestation dont il sortit vainqueur. Afin de célébrer cette victoire, l'organisation convoqua pour le 6 juillet une grande manifestation de travailleurs blancs et nègres dans le quartier nègre.

La police capitaliste intervint en proclamant avec impudence que cette manifestation allait provoquer un conflit racial et elle l'interdit! Au lieu de s'opposer à cette interdiction, le *Stockyards Labor Council* scinda la manifestation: les Blancs et les Nègres manifestèrent séparément. Cependant, les deux groupes se rejoignirent sur le Beutner Playground au coin de La Salle et de la 23e rue et il y eut une grande manifestation de près de trente mille Nègres et Blancs (en dépit du fait que de nombreux Nègres étaient partis pour aller écouter les fanfares). Le front de classe des Nègres et des Blancs tenait bon et les capitalistes devaient le briser. Ainsi, le 27 juillet, ils envoyèrent des Blancs grimés en Nègres mettre le feu à un pâté de maisons occupées par des travailleurs blancs des abattoirs. La police répondit à cette attaque en envoyant d'importants effectifs de police et de milice, etc. dans les abattoirs «pour empêcher un conflit racial», tandis que des agents provocateurs étaient lâchés parmi les travailleurs blancs pour les inciter à la violence. Le *Stockyards Labor Council* convoqua un meeting de masse au cours duquel trente mille travailleurs blancs votèrent à l'unanimité la solidarité avec les Nègres et exigèrent le retrait des forces de police et de tous les hommes en armes des abattoirs. Les quatre mille Nègres appuyèrent le vote.

Au même moment, l'émeute éclata. La police et ses alliés lâchés dans le district nègre dirigèrent l'émeute. En tentant de rétablir l'«ordre», ils ne tuèrent aucun homme blanc alors que la moitié des Nègres qui trouvèrent la mort furent victimes de la police.

Malgré cette épouvantable provocation, les trente-cinq mille Nègres et Blancs du syndicat demeurèrent intraitables et persistèrent à refuser de reprendre le travail avant le départ de la police et de la milice. Ensemble, les syndicalistes blancs et noirs prirent en

charge les blessés. Les Blancs soutinrent financièrement les Nègres qui venaient au siège du syndicat chercher de l'aide au lieu d'aller faire la queue chez les patrons. Parmi ces trente-cinq mille travailleurs, il n'y eut pas le moindre acte de violence.

Les travailleurs blancs et noirs forcèrent la police à se retirer des dépôts. Le jour de la reprise du travail, il n'y eut aucun signe de ressentiment racial. Dans un des lieux de travail, les Nègres et les Slaves[4] «se retrouvèrent comme de vieux amis». Beaucoup des hommes «s'étreignaient par les épaules». Un Nègre et un Polonais montèrent dans un camion et parcoururent toute l'usine pour montrer à tous les travailleurs qu'il y avait toujours une bonne ambiance. Le rapport officiel déclare:

> «Rien n'indique dans les rapports entre le Nègre, le Polonais ou le Slave qu'il y a eu une émeute raciale à Chicago, et rien n'indique que, du premier au dernier jour de l'émeute, il y ait eu la moindre trace dans les abattoirs ou dans toute cette industrie des sentiments ayant conduit aux émeutes raciales.»

C'était il y a vingt ans. L'histoire a été racontée dix ans après les événements par la presse stalinienne et par des rapports officiels. Mais la presse bourgeoise et les journalistes bourgeois continuent à conter leurs mensonges sur les émeutes raciales de Chicago et avec leur baratin sur l'inadaptation, ils obscurcissent astucieusement l'un des épisodes les plus significatifs de l'histoire de la classe travailleuse américaine. Ces mensonges pénètrent même dans le mouvement révolutionnaire et cela continuera ainsi tant que celui-ci se contentera de dire «Non» au capitalisme au lieu de rejeter résolument tout le discours que tiennent les capitalistes sur les Nègres.

4. NdT: Il s'agit essentiellement ici de la minorité polonaise très fortement représentée à Chicago.

LA RÉVOLUTION ET LE NÈGRE[1]

1939

L'histoire révolutionnaire des Nègres est riche, stimulante et méconnue. Les Nègres se sont révoltés contre les chasseurs d'esclaves en Afrique, contre les trafiquants d'esclaves sur les navires négriers pendant la traversée de l'Atlantique, sur les plantations.

Le Nègre docile est un mythe. Sur les navires négriers, les esclaves sautaient par-dessus bord, faisaient la grève de la faim et attaquaient les équipages. Certains récits rapportent des épisodes de grande audace révolutionnaire, où des esclaves affrontaient les équipages et prenaient le commandement du navire jusqu'au port. En Guyane britannique, au 18e siècle, les Nègres se révoltèrent et s'emparèrent du contrôle de la colonie hollandaise qu'ils conservèrent pendant des années. Retirés à l'intérieur des terres, ils contraignirent les Blancs à signer un traité de paix et sont restés libres jusqu'à nos jours. Toutes les colonies des Caraïbes, notamment la Jamaïque, Saint-Domingue et Cuba, les îles les plus grandes, ont connu des implantations de marrons, des Nègres intrépides qui fuyaient dans les forêts et qui s'organisaient pour défendre leur liberté. À la Jamaïque, après avoir vainement tenté de les vaincre, le gouvernement britannique dut reconnaître leur existence en signant un traité de paix, lequel fut scrupuleusement observé par les deux parties pendant des années avant d'être violé par une traîtrise britannique. En Amérique, les Nègres ont organisé près de cent cinquante révoltes contre l'esclavage. Le seul lieu où les Nègres ne se sont pas révoltés, c'est dans les pages écrites par les historiens capitalistes. Cette histoire révolutionnaire ne peut constituer une surprise que pour ceux qui, quelle que soit l'Internationale à laquelle ils appartiennent, la Seconde, la Troisième ou la Quatrième, n'ont pas encore rejeté de leur système

1. Publié sous le pseudonyme de J.R. Johnson dans *New International*, vol. 5, décembre 1939.

Tout commença par la révolution en France. L'aile droite girondine du club des Jacobins renversa les monarchistes du club des Feuillants et parvint au pouvoir en mars 1792. Ensuite, il y a eu la révolution dans les colonies[4]. La révolte des Mulâtres de Saint-Domingue de 1790 sera suivie quelques mois plus tard par celle des esclaves (août 1791). Le 4 avril 1792, les girondins devaient accorder des droits politiques et sociaux aux Mulâtres. La grande bourgeoisie se résolut, en défense des intérêts des aristocrates coloniaux et après avoir vainement tenté de gagner le soutien des Mulâtres à l'indépendance, à offrir la colonie à la Grande-Bretagne plutôt que d'accepter une ingérence dans leur système. Propriétaires d'esclaves, nobles et bourgeois français, aristocrates coloniaux et Mulâtres s'accordaient sur la nécessité d'écraser la révolte des esclaves et sur l'idée que les esclaves devaient rester esclaves.

Cependant, les esclaves refusèrent d'écouter les menaces et aucune promesse ne leur fut faite. Dirigés du début à la fin par des hommes qui avaient eux-mêmes été esclaves et qui ne savaient ni lire ni écrire, ils se jetèrent dans une des plus grandes batailles révolutionnaires de l'histoire. Avant la révolution, ils semblaient être des sous-hommes. Nombreux étaient les esclaves qui ne se levaient de là où ils étaient assis qu'après le passage du fouet. La révolution les transforma en héros.

L'île de Saint-Domingue était divisée en deux colonies : l'une française et l'autre espagnole. Le gouvernement colonial des Bourbons espagnols soutint la révolte des esclaves contre la République française et de nombreuses bandes rebelles s'engagèrent aux côtés des Espagnols. Les colons français invitèrent Pitt[5] à se saisir de la colonie et, en 1793, lorsque la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, les Anglais envahirent l'île.

L'expédition anglaise, accueillie favorablement par tous les colons blancs, s'empara des villes les unes après les autres, dans le sud et dans l'ouest de la partie française de Saint-Domingue. Les Espagnols, avec l'appui du célèbre Toussaint Louverture, un ancien esclave qui

4. NdT : Voir à ce sujet C. L. R. James, *Les jacobins noirs*. L'ouvrage paraît en France en 1938 chez Gallimard.

5. NdT : Premier ministre britannique à l'époque de la Révolution française et des guerres napoléoniennes.

était à la tête d'une armée de 4000 soldats noirs, envahirent la colonie à partir de l'est de l'île. Les Britanniques et les Espagnols s'emparaient de tout ce qu'ils pouvaient avant que le moment du partage n'arrive. «En ce domaine, écrivait alors le ministre britannique Dundas au gouverneur de la Jamaïque, plus nous prenons, plus fortes seront nos prétentions.» Le 4 juin, Port-au-Prince, la capitale de Saint-Domingue, tombait. Pendant ce temps, un autre corps expéditionnaire britannique s'était emparé de la Martinique, de la Guadeloupe et des autres îles françaises. À moins d'un miracle, le commerce colonial de la France, le plus riche du monde, allait tomber aux mains de l'ennemi et se retourner contre la Révolution. Mais, à ce stade, les masses françaises reprirent l'initiative.

C'est le 10 août 1792 que commença en France la révolution triomphante. Les masses parisiennes, ainsi que ceux qui les soutenaient partout en France, indifférentes à la question coloniale en 1789, saisies d'une fièvre révolutionnaire, s'acharnaient désormais contre tous les abus de l'Ancien Régime et aucun des anciens tyrans n'était autant haï que les «aristocrates de la peau». La générosité révolutionnaire, le ressentiment contre la trahison des colonies au profit des ennemis de la révolution et l'impuissance devant la marine britannique, tout cela donna une impulsion à la Convention. Le 14 février 1794, sans débat, l'abolition de l'esclavage des Nègres fut décrétée et la révolte noire fut ainsi consacrée.

D'une manière ou d'une autre, la nouvelle se fraya un chemin jusqu'aux Antilles françaises. Un Mulâtre, Victor Hugues, une des grandes personnalités produites par la révolution, brisa le blocus britannique et apporta la nouvelle officielle de l'affranchissement des Mulâtres et des Noirs des Antilles. Il se produisit alors un miracle. Les Noirs et les Mulâtres arborèrent les couleurs révolutionnaires, et entonnant des chants révolutionnaires, se retournèrent contre les Britanniques et les Espagnols, leurs alliés d'hier. Avec guère plus que le soutien moral de la France révolutionnaire, ils expulsèrent les Britanniques et les Espagnols des régions qu'ils avaient conquises et portèrent la guerre en territoire ennemi. Après avoir tenté pendant cinq ans de reconquérir les colonies françaises, les Britanniques en seront finalement chassés en 1798.

L'ampleur et l'importance des défaites infligées par Victor Hugues dans les petites îles et par Toussaint Louverture et Rigaud à Saint-Domingue sont peu connues. Fortescue, l'historien conservateur de l'armée britannique, estime le total des pertes britanniques à 100 000 hommes. Alors que pendant toute la campagne d'Espagne, Wellington ne perdit pour différentes raisons – tués au combat, maladies et désertions – que 40 000 hommes, le conflit dans les Indes occidentales fit couler le sang et l'or anglais à flot. Ce fut la raison de la faiblesse de l'Angleterre en Europe au cours des années critiques 1793-1798. Donnons la parole à Fortescue :

> «Le secret de l'impuissance de l'Angleterre pendant les six premières années de la guerre se résume en deux mots fatals : Saint-Domingue.»

Les historiens britanniques incriminent surtout la fièvre, comme si Saint-Domingue était le seul endroit au monde où l'impérialisme européen avait affronté la fièvre.

Quelles que soient la négligence ou les déformations des historiens les plus récents, les révolutionnaires français savaient pour leur part ce que la question nègre signifiait pour la révolution. La Constituante, la Législative et la Convention furent régulièrement secouées par les désordres occasionnés par les débats autour de la question des colonies ; ce qui eut de graves répercussions, tant sur les conflits internes que sur la défense révolutionnaire de la République. Selon Jaurès, «à coup sûr, sans les compromissions de Barnave et de tout son parti dans les affaires des colonies, l'attitude générale de l'Assemblée après la fuite du roi à Varennes, aurait été autre». Hormis les masses parisiennes, aucune composante de l'Empire français n'a joué, proportionnellement à son importance numérique, un rôle aussi important dans la Révolution française que celui du demi-million de Noirs et de Mulâtres des lointaines Antilles.

LA RÉVOLUTION NOIRE ET L'HISTOIRE MONDIALE

La révolution noire à Saint-Domingue frappa au cœur l'un des flux économiques les plus puissants du 18e siècle. Avec la défaite des Britanniques, les prolétaires noirs vinrent à bout du Tiers État mulâtre dans une guerre civile sanglante. Immédiatement après,

Bonaparte, un représentant des composantes les plus réactionnaires de la nouvelle bourgeoisie française, tenta de restaurer l'esclavage à Saint-Domingue. Les Noirs infligèrent une défaite à un corps expéditionnaire fort de quelque 50 000 hommes et, avec le soutien des Mulâtres, poussèrent la révolution jusqu'à ses conclusions logiques. Ils changèrent le nom de Saint-Domingue en Haïti et proclamèrent l'indépendance de l'île. Cette révolution noire eut un profond impact sur la lutte pour la fin du commerce des esclaves.

Nous en trouvons la preuve la plus évidente en suivant le développement de l'abolition dans l'Empire britannique. Le premier grand coup porté à la domination *tory* (et, en France au féodalisme) fut la Déclaration d'indépendance [américaine] de 1776. En écrivant que tous les hommes sont créés égaux, Jefferson signa l'arrêt de mort de la société féodale où les hommes étaient légalement divisés en classes inégales. Crispus Attucks, un Nègre, fut le premier homme tué par les Britanniques au cours de la guerre qui suivit. Ce ne fut ni un phénomène isolé ni un hasard. Les Nègres pensaient qu'avec cette guerre pour la liberté, ils pouvaient gagner la leur. On estime que parmi les 30 000 hommes de l'armée de Washington, 4 000 étaient des Nègres. La bourgeoisie américaine n'en voulait pas, mais ils s'y imposèrent. Les Nègres de Saint-Domingue aussi combattirent dans cette guerre.

Lorsque la monarchie française apporta son aide à la Révolution américaine, les Nègres des colonies françaises s'engagèrent dans le corps expéditionnaire français. Sur les 1 900 soldats français qui reprirent Savannah, 900 étaient des volontaires originaires de la colonie française de Saint-Domingue. Dix années plus tard, certains de ces hommes – Rigaud, André, Lambert, Beauvais et d'autres (certains mentionnent également Christophe) – avec l'expérience politique et militaire acquise, seront parmi les principaux dirigeants de la révolution de Saint-Domingue. Bien avant que Karl Marx ne proclame «Prolétaires de tous pays, unissez-vous», la révolution était internationale.

La perte des colonies américaines esclavagistes priva la bourgeoisie britannique d'une grande quantité de coton. Adam Smith et Arthur Young, hérauts de la révolution industrielle et de l'esclavage salarié, prêchaient déjà contre le gaspillage que représentait

l'esclavage. Sourde jusqu'en 1783, la bourgeoisie britannique était désormais tout ouïe et lorgnait sur les Antilles. Ses propres colonies étaient en faillite. Elle perdait le commerce des esclaves au profit de ses rivaux français. La moitié des esclaves qu'elle avait capturés était partie pour Saint-Domingue, l'Inde du 18e siècle. Pourquoi devait-elle continuer à agir ainsi? Dans les trois années qui suivirent, la première association abolitionniste fut créée et Pitt commença à réclamer l'abolition de l'esclavage – «sans aucun doute pour l'amour de l'humanité, précise Gaston Martin, mais aussi, on doit bien le comprendre, pour ruiner le commerce français». Avec la guerre de 1793, caressant l'espoir de prendre Saint-Domingue, Pitt mit en sourdine la question de l'abolition. Mais la révolution noire mis en échec les plans de la France et de la Grande-Bretagne.

Le traité de Vienne de 1814 ayant accordé à la France le droit de reprendre Saint-Domingue, les Haïtiens jurèrent qu'ils préféreraient détruire l'île. Ayant perdu tout espoir de reprendre Saint-Domingue, les Britanniques abolirent le commerce des esclaves en 1807. L'Amérique en fit de même en 1808.

Si les grands secteurs financiers de la nouvelle bourgeoisie britannique avaient surtout des intérêts en Inde (d'où les diatribes de Burke [...]), leurs intérêts aux Antilles, bien que moins puissants qu'en France, étaient la clé de voûte de l'oligarchie féodale. La perte de l'Amérique fut le début de leur déclin. La révolution noire vint les priver de Saint-Domingue, dont la possession aurait formidablement renforcé leur position. La bourgeoisie réformiste anglaise les accusa de tous les maux, eux le maillon le plus faible de la chaîne oligarchique. En 1831, une importante révolte d'esclaves à la Jamaïque acheva de convaincre ceux qui avaient des doutes. La Grande-Bretagne anticipa ce que le tsar allait faire quelque trente années plus tard: «Mieux vaut une émancipation par le haut que par le bas.» Un des premiers actes des réformateurs anglais victorieux fut l'abolition de l'esclavage dans les colonies britanniques. Mais pour la révolution noire à Saint-Domingue, abolition et émancipation allaient devoir attendre encore trente ans.

L'abolition ne toucha pas la France jusqu'à la révolution de 1848. Introduite en France par Bonaparte, la production de sucre de betterave, ayant connu une forte et rapide croissance, mit en difficulté

la production de sucre de canne par la Martinique et la Guadeloupe esclavagistes. Une des premières décisions du gouvernement révolutionnaire de 1848 fut l'abolition de l'esclavage. Mais, comme en 1794, le décret ne fut guère plus que l'enregistrement d'un fait accompli. Les esclaves étaient si menaçants que dans de nombreuses colonies, afin d'éviter une révolution, les gouvernements locaux proclamèrent l'abolition sans attendre l'autorisation de la France.

LES NÈGRES ET LA GUERRE CIVILE

1848, l'année qui suivit la crise économique de 1847, marqua l'ouverture d'un nouveau cycle de révolutions dans le monde occidental. Les révolutions européennes, le chartisme en Angleterre, furent battus. En Amérique, l'irrépressible conflit entre le capitalisme du Nord et le système esclavagiste du Sud fut, pour la dernière fois, ajourné par le compromis de 1850[6]. La situation politique qui allait suivre la crise économique de 1857 rendit impossible tout nouveau compromis.

Dans les pays coloniaux et semi-coloniaux, ce fut une décennie de luttes révolutionnaires. 1857 fut l'année de la première guerre d'indépendance indienne, la mal nommée «Mutinerie indienne[7]». En 1858, éclatait au Mexique une guerre civile qui allait se conclure par la victoire de Juárez trois ans plus tard. Il y eut également la révolution Taiping en Chine qui fut la première tentative de briser le joug de la dynastie mandchoue.

Si le Nord et le Sud de l'Amérique se dirigeaient à reculons vers un affrontement inéluctable, les révolutionnaires noirs participèrent à l'accélération de cette déflagration. Pendant les vingt années qui précédèrent la Guerre civile, ils quittèrent le Sud par milliers. Avec

6. NdT: Le compromis de 1850 est un ensemble de cinq décisions qui vint régler le contentieux opposant le Nord et le Sud esclavagiste quant au statut des territoires acquis durant la guerre du Mexique. Le Sud obtint par ailleurs le renforcement du *Fugitive Slave Act* ainsi que le maintien de l'esclavage dans la capitale fédérale.

7. NdT: Ce soulèvement populaire, principalement dans le nord et le centre de l'Inde, est également connu sous les noms de «Grande Rébellion», «Rébellion indienne de 1857» ou encore de «Révolte des cipayes» (la mutinerie des cipayes de l'armée de la Compagnie anglaise des Indes orientales, le 10 mai 1857, à Meerut, ayant été le déclencheur du soulèvement).

hardiesse et efficacité, l'organisation révolutionnaire connue sous le nom de *Underground Railway*[8] arrachait des mains des propriétaires d'esclaves leurs biens humains. Les esclaves fugitifs étaient la question du moment. Le *Fugitive Slave Act* de 1850 constitua une dernière tentative désespérée du gouvernement fédéral destinée à mettre fin à cette abolition illégale. Dix États du Nord répliquèrent en promulguant des lois sur les libertés individuelles qui annulaient les lourdes amendes prévues par la loi de 1850.

De tous les Nègres et les Blancs qui dirigèrent l'*Underground Railway,* Harriet Tubman est certainement la plus célèbre. Ancienne esclave nègre évadée, elle participa à dix-neuf expéditions dans le Sud pour aider ses frères et leurs femmes ainsi que trois cents autres esclaves à s'évader. Elle commit ses forfaits en territoire ennemi alors que sa tête était mise à prix pour 40 000 dollars. Quant à Josiah Henson, le véritable Oncle Tom[9], il facilita la fuite de plus de deux cents Nègres. Rien n'irrita plus les propriétaires d'esclaves que cette ponction effectuée pendant vingt ans sur leur système économique déjà en faillite.

Il n'est pas utile de détailler ici les causes de la plus grande guerre civile de l'histoire. Tout écolier noir sait que la dernière chose à laquelle pensait Lincoln était l'émancipation des Nègres[10]. Mais ce qui est important c'est que, tant pour des raisons internes qu'externes, Lincoln dut les engager dans la lutte révolutionnaire. Il devait déclarer que sans l'émancipation, le Nord n'aurait pas pu remporter la victoire ; il avait probablement raison. Des milliers de

8. NdT : Réseau de routes et de refuges organisé clandestinement par les abolitionnistes pour permettre aux esclaves en fuite de gagner les États libres du Nord et le Canada. Certains auteurs estiment à 100 000 le nombre d'esclaves ayant emprunté ce « chemin de fer clandestin ».

9. NdT : Josiah Henson, ancien esclave, militant et auteur abolitionniste, publia son autobiographie en 1849. Elle était originellement intitulée *The Life of Josiah Henson, Formerly a Slave, Now an Inhabitant of Canada, as Narrated by Himself* et inspira à Harriet Tubman le personnage de George Harris, l'esclave en fuite dans *Uncle Tom's Cabin* (*La Case de l'oncle Tom*).

10. NdT : Pour une analyse de l'évolution d'Abraham Lincoln dans le cours de la Guerre civile, voir Karl Marx et Abraham Lincoln, *Une révolution inachevée. Sécession, guerre civile, esclavage et émancipation aux États-Unis*, Ville Mont-Royal/Paris, M. éditeur/Syllepse, 2012.

Nègres combattirent dans le camp du Sud en espérant ainsi gagner leur liberté. Le décret d'abolition brisa la cohésion sociale du Sud. Il ne s'agissait pas tant de ce que le Nord y gagnait que, comme Lincoln le souligna, de ce que le Sud y perdait. Dans le camp nordiste, 220 000 Nègres combattirent avec une telle bravoure qu'il aurait été impossible à des troupes blanches d'en faire autant. Ils combattirent non seulement avec une bravoure révolutionnaire mais avec une discipline et un sang-froid exemplaires. Les meilleurs d'entre eux étaient emplis de fierté révolutionnaire. Ils combattaient pour l'égalité. Une compagnie déposa ses armes devant la tente de ses officiers pour protester contre les discriminations.

Lincoln était également poussé à l'abolition par la classe ouvrière britannique. Palmerston était partisan d'une intervention aux côtés du Sud, mais Gladstone s'y opposait au sein du gouvernement. Influencée par Marx, la classe ouvrière britannique s'opposa si vigoureusement à la guerre qu'il fut impossible d'organiser la moindre réunion favorable à la guerre où que ce soit en Angleterre. Reprenant les propos si souvent tenus par Lincoln, les *tories* ridiculisèrent l'idée que la guerre était une guerre pour l'abolition de l'esclavage. Cependant, les travailleurs britanniques persistèrent à voir dans cette guerre une guerre pour l'abolition, et Lincoln, pour qui la non-intervention britannique était une question de vie et de mort, décréta l'abolition avec une soudaineté qui montrait sa réticence fondamentale à franchir cette étape révolutionnaire.

L'abolition fut décrétée en 1863. Deux années auparavant, le mouvement des paysans russes, salué joyeusement par Marx, poussait un tsar effrayé à la semi-émancipation des serfs. Le Nord remporta la victoire en 1865. Deux ans plus tard, les travailleurs britanniques obtenaient le *Second Reform Act* qui donnait le droit de vote aux travailleurs urbains. Le cycle révolutionnaire se conclut avec la défaite de la Commune de Paris en 1871. Si la Commune avait triomphé, l'histoire de la Reconstruction aurait été très différente[11].

11. NdT : La Reconstruction désigne la période de refonte des institutions et de la société s'étendant de la fin de la Guerre civile à 1877 dans le pays tout entier, et en particulier dans les États du Sud. Ce fut une période d'effervescence sociale et de lutte pour la restructuration des rapports de domination raciale. (Voir Ahmed Shawki, *Black and Red..., op. cit.*)

LE NÈGRE ET LA RÉVOLUTION MONDIALE

Entre 1871 et 1905, la révolution prolétarienne couvait. En Afrique, les Nègres combattirent vainement pour défendre leur indépendance contre les invasions impérialistes. Mais la révolution russe de 1905 annonça une nouvelle époque inaugurée par la révolution d'octobre 1917. Alors qu'un demi-million de Nègres avaient combattu pour la Révolution française en 1789, désormais la révolution socialiste en Europe pouvait compter en Afrique sur plus de 120 millions de Nègres comme alliés potentiels. Lincoln avait cherché à s'assurer le soutien d'une population esclave isolée; aujourd'hui, en Amérique, ce sont des millions de Nègres qui sont profondément implantés dans l'industrie, qui ont combattu au coude à coude sur les piquets de grève avec des travailleurs blancs, qui ont aidé à protéger les usines occupées, qui ont pris leur part dans les luttes et les affrontements des syndicats et des partis politiques. Ce n'est qu'à la lumière de l'histoire que nous pouvons pleinement apprécier les énormes potentialités révolutionnaires des masses nègres aujourd'hui.

Les mots de Liberté, Égalité et Fraternité, criés par des millions de Français à plusieurs milliers de kilomètres, ont tiré de leur torpeur un demi-million d'esclaves. Ces derniers ont été une préoccupation pour l'Angleterre pendant six ans et, pour citer Fortescue à nouveau, ont «pratiquement détruit l'armée britannique». Qu'en est-il aujourd'hui des Nègres en Afrique? Ceci n'est qu'un simple aperçu.

- Afrique-Occidentale française: entre 1926 et 1929, 10000 hommes se sont enfuis dans la forêt pour échapper à l'esclavage français.
- Afrique-Équatoriale française: 1924, révoltes; 1924-1925, révoltes, 1000 Nègres tués; 1928 (juin à novembre), soulèvement dans la Haute-Sangha[12]; 1929, un soulèvement dure quatre mois et les Africains mettent sur pied une armée de 10000 hommes.

12. NdT: Entre 1928 et 1932, l'Afrique-Équatoriale française fut le théâtre d'un soulèvement contre l'occupation coloniale française et ses conséquences (travail forcé, etc.). Cette période est connue sous le nom de «révolte baya» de «révoltes de la Haute-Sangha» et plus souvent de «guerre du Kongo-wara». Elle fut le point d'orgue de décennies de

- Afrique de l'Ouest britannique : 1929, révolte de 30 000 femmes au Nigéria, quatre-vingt-trois tuées, quatre-vingt-sept blessées ; 1937, grève générale sur la Côte-de-l'Or[13]. Les agriculteurs sont rejoints par les dockers et chauffeurs de camion.
- Congo belge : 1929, révolte au Ruanda-Urundi, des milliers de tués ; 1930-1931, révolte de Bapendi, huit cents personnes massacrées à Kwango.
- Afrique du Sud : 1929, grèves et émeutes à Durban, le quartier noir est encerclé par les troupes et bombardé par les avions.
- Depuis 1935, il y a des grèves générales, avec des fusillades contre les Nègres, en Rhodésie, à Madagascar, à Zanzibar. Aux Antilles, il y a eu des grèves générales et des actions de masses que ces îles n'avaient pas connues depuis la fin de l'esclavage, une centaine d'années auparavant. Un grand nombre de personnes furent tuées ou blessées.

Ce que nous avons décrit ici n'est qu'une sélection incomplète. En Afrique, les Nègres mis en cage ne cessent de scier leurs barreaux. C'est le prolétariat européen qui détient les clés de la situation. Que les travailleurs de Grande-Bretagne, de France et d'Allemagne s'écrient « Debout, les enfants de la faim » aussi fort que les révolutionnaires français proclamèrent « Liberté, Égalité, Fraternité » et alors quelle force sur Terre pourra freiner les Nègres ? Tous ceux qui connaissent un tant soit peu l'Afrique le savent.

En 1924, M. Norman Leys, médecin de l'administration coloniale au Kenya depuis vingt ans, membre du Parti travailliste et à peu près aussi révolutionnaire que feu Ramsay MacDonald[14], a produit une étude sur le Kenya. Sept années plus tard, il commit un autre livre, *A Last Chance in Kenya*. L'alternative, écrivait-il, c'est la révolution.

Dans *Caliban en Afrique,* Leonard Barnes, autre socialiste en peau de lapin, a écrit la chose suivante :

---

révoltes locales dans plusieurs régions de l'Afrique équatoriale sous domination française, durement réprimées. L'administration coloniale fut surprise par le caractère généralisé de l'insurrection et la détermination des insurgés (les rapports militaires parlent ainsi d'hommes « nouveaux », d'« enragés »).

13. NdT : Colonie britannique devenue le Ghana.

14. NdT : Homme politique britannique, il fut premier ministre travailliste à deux reprises, et dirigea des gouvernements d'union nationale au début des années 1930.

> «Lui [le Blanc d'Afrique du Sud] et l'indigène qu'il maintient en captivité descendent le courant, ballottés qu'ils sont jusqu'à l'issue fatale, liés de manière insensée l'un à l'autre ils sont entraînés par les rapides jusqu'à la grande cataracte, attachés l'un à l'autre jusqu'à l'issue fatale.»

C'est là la révolution, emballée dans du papier d'argent! La révolution hante ce conservateur anglais. Il écrit aussi à propos des Bantous: «Ils se tapissent dans l'ombre, nourrissant une colère menaçante et cherchant désespérément un plan. Il ne faudra pas longtemps pour que celui-ci se fraie un chemin dans leur esprit. Le temps et le destin, qui pèsent plus encore que la charrue de l'Afrikaner, les forcent à avancer. Quelque chose doit arriver. Et ce ne sera pas le fait de la fatalité ou du temps. Une reconstruction sociale complète doit intervenir. Mais comment? Par la raison ou par la violence?»

Il pose comme une alternative ce qui en réalité ne fait qu'un. Le changement aura lieu, par la violence et par la raison combinées.

«NOUS AVONS UNE FAUSSE IDÉE DU NÈGRE»

Tournons-nous à nouveau vers la révolution de Saint-Domingue avec son misérable demi-million d'esclaves. Écrivant en 1789, l'année même de la révolution, un colon disait d'eux qu'ils étaient «injustes, cruels, barbares, à moitié humains, perfides, fourbes, voleurs, ivrognes, orgueilleux, paresseux, sales, impudiques, jaloux jusqu'à la fureur et lâches». Trois années plus tard, Roume, le commissaire de la République française, notait que bien que combattant avec les royalistes espagnols, les révolutionnaires noirs s'étaient organisés en sections de combats et dotés d'organes populaires, et qu'ils respectaient scrupuleusement toutes les formes d'organisation républicaines. Ils avaient instauré des mots d'ordre et des cris de ralliement. Ils avaient désigné les chefs de sections et de divisions qui, au moyen de ces mots d'ordre, pouvaient les rassembler et les renvoyer chez eux d'une province à une autre. Ils firent émerger l'un d'entre eux, Toussaint Louverture, de la profondeur de leurs rangs pour en faire un soldat et un homme d'État, ainsi que des dirigeants de second plan, tous capables de tenir leur

place dans la guerre contre les Français, dans la diplomatie et dans l'administration.

En l'espace de dix ans, ils organisèrent une armée qui combattit Bonaparte à armes égales. «Quelle trempe d'hommes que ces Noirs! Quelle manière de se battre et de mourir!», écrivait un officier français revenant sur la dernière campagne quarante ans plus tard. Sur son lit de mort, Leclerc, le beau-frère de Bonaparte qui avait été le commandant en chef du corps expéditionnaire français écrivait: «Nous avons [...] une idée fausse du Nègre.» Il poursuivait ainsi: «Nous avons en Europe une fausse idée du pays où nous avons fait la guerre et des hommes que nous avons combattus.» Aujourd'hui, nous devons apprendre de tout cela et y réfléchir.

Menacés durant toute leur existence par l'impérialisme, qu'il soit européen ou américain, les Haïtiens n'ont jamais été en mesure de surmonter le douloureux héritage de leur passé. Si la révolution du demi-million protégea la Révolution française, elle stimula également de grandes révolutions par son existence même. Lorsque les révolutionnaires latino-américains virent qu'un demi-million d'esclaves pouvaient se battre et vaincre, ils prirent la mesure de leurs propres aspirations à l'indépendance. Bolivar, battu et malade, se rendit à Haïti. Les Haïtiens le soignèrent, lui donnèrent de l'argent et des armes qu'il chargea sur le navire qui le ramena sur le continent. Battu, il revint en Haïti où il trouva à nouveau accueil et soutien. Et c'est d'Haïti qu'il partit pour son ultime campagne qui déboucha sur l'indépendance des cinq États.

Aujourd'hui, les 150 millions de Nègres, insérés de manière infiniment plus profonde dans l'économie mondiale que leurs ancêtres d'il y a un siècle, pourront largement surpasser l'œuvre de transformation sociale du demi-million de Saint-Domingue. Les soulèvements continuels en Afrique, le refus des guerriers éthiopiens de se soumettre à Mussolini, les Nègres américains qui se sont portés volontaires pour combattre en Espagne dans la brigade Abraham Lincoln, comme Rigaud et Beauvais l'avaient fait autrefois pour combattre en Amérique, aiguisant leurs armes contre un ennemi à l'étranger pour les retourner contre l'ennemi de l'intérieur – ce sont là des éclairs qui annoncent le tonnerre. Le préjugé racial qui

se dresse en travers du chemin s'inclinera devant le formidable impact de la révolution prolétarienne.

Il y a deux ans, à Flint, durant la grève sur le tas[15], sept cents Blancs originaires du Sud, qui baignaient dans les préjugés raciaux depuis leur petite enfance, se retrouvèrent assiégés dans l'immeuble de la General Motors, avec un seul Nègre parmi eux. Quand vint le moment du premier repas, le Nègre, sachant qui étaient ses compagnons, se mit de lui-même à l'écart. Il fut immédiatement proposé qu'il ne devrait pas y avoir de discrimination raciale parmi les grévistes. Sept cents mains se levèrent ensemble. Face à l'ennemi de classe, ces hommes considéraient les préjugés raciaux comme un élément de second ordre qui ne devait pas entraver leur lutte. Le Nègre fut invité à s'asseoir le premier, et après la victoire, lors de la marche triomphale en dehors de l'usine, il fut mis au premier rang. C'est le pronostic de l'avenir. En Afrique, en Amérique, aux Antilles, au plan national et international, les millions de Nègres relèveront la tête, se mettront en marche et écriront quelques-uns de plus importants et des plus brillants chapitres de l'histoire du socialisme révolutionnaire.

15. NdT : La grève sur le tas, ou grève avec occupation, de Flint (*Flint sit-down strike*) de 1936-1937 fut l'un des premiers faits d'armes du syndicat de l'automobile, *United Automobile Workers*, qui décida d'occuper l'usine de General Motors à Flint, le plus puissant employeur du secteur, au lieu de mener des campagnes localisées dans de plus petits lieux de production. Les grévistes résistèrent à plusieurs assauts de la police et des milices patronales et contraignirent General Motors à signer une convention nationale en février 1937.

POURQUOI LES NÈGRES DOIVENT-ILS S'OPPOSER À LA GUERRE ?[1]

1939

En Europe, la guerre fait rage. À l'instar de Woodrow Wilson, Roosevelt dit qu'il essaiera de maintenir l'Amérique en dehors du conflit, mais nous savons qu'il fait tous les préparatifs pour l'y pousser. C'est à cette situation que font face le peuple américain et les grandes masses dans le monde entier. Les Nègres, ici comme ailleurs, savent que de grandes décisions sont en train d'être prises et qu'elles influenceront leur avenir. Que doivent-ils faire ? Qu'est ce que cette guerre signifie pour les Nègres ? Que doivent-ils en penser ?

Nègres, frères et sœurs, camarades et amis, il ne sert tout bonnement à rien de se chuchoter à l'oreille que c'est la guerre des Blancs. La position que vous prendrez aujourd'hui aura une influence sur le sort du monde comme sur le vôtre pour les années à venir. Cela fait deux ans que la propagande de guerre assourdissante de Roosevelt retentit à vos oreilles et à celles de tous les autres travailleurs et fermiers d'Amérique. Maintenant que l'heure approche, vos pasteurs, vos dirigeants [*Elk leaders*[2]], vos patrons noirs – républicains et démocrates –, les professeurs d'université, tous vont hausser la voix, hisser les drapeaux et battre le tambour pour semer la confusion et vous entraîner dans le soutien à la guerre. Mais dans vos cœurs, vous, les masses du peuple noir, sentez que cette guerre n'est pas la vôtre. Vous sentez que, une fois de plus, vous, vos familles, vos

1. Brochure publiée en 1939 sous le pseudonyme de J. R. Johnson par Pioneer Publishers, la maison d'édition du *Socialist Workers Party* et de la *Young People's Socialist League* (4e Internationale).

2. NdT : Cette expression désignant les dirigeants fantoches, soumis, est probablement une allusion ironique au chef sioux Black Elk (1863-1950) qui s'était converti au catholicisme et qui servait de faire-valoir dans les spectacles de Buffalo Bill.

amis de par le monde, en Amérique, en Afrique et aux Antilles, allez être utilisés et qu'ensuite ils se débarrasseront de vous. Vous avez raison, mais seulement à moitié. Cette fois, non seulement serez-vous utilisés, mais en soutenant cette guerre vos chaînes seront mille fois plus lourdes, ces chaînes qui vous enserrent comme un cheval de trait et font de vous les domestiques et les esclaves de la civilisation capitaliste.

POURQUOI NE FONT-ILS PAS APPEL AUX NÈGRES?

En Amérique, en Afrique et aux Antilles, plus de 150 millions de Nègres portent sur leurs dos courbés et ruisselants de sueur un fardeau plus lourd que tout autre peuple dans le monde. Si cette guerre est une grande guerre pour la liberté et pour une vie meilleure, les Nègres devraient être les premiers concernés. Plus que quiconque, ils ont besoin de cette liberté et de cette vie meilleure. Mais notez avec quelle prudence on s'adresse aux Nègres à propos de la guerre. Dans la préparation du grand massacre, dans toute la propagande qui se déverse sur nous, il y a une immense conspiration du silence quant au rôle des Nègres dans tout ceci.

Le Parti républicain, le Parti démocrate, le Parti socialiste, tous évitent soigneusement d'évoquer la question des Nègres et de la guerre. Ils parlent et écrivent sur les Nègres et l'aide sociale, sur les Nègres et le *Work Projects Administration*[3], sur les Nègres et le *New Deal,* sur le vote noir qui est passé du Parti républicain au Parti démocrate. Le Parti républicain a mis en place une commission pour trouver les moyens de reconquérir le vote noir. Le Parti communiste explique pourquoi les Nègres devraient haïr le Japon et Hitler, pourquoi ils devraient voter pour le *New Deal,* pourquoi ils devraient être antifascistes [...]. Mais sur les Nègres et la guerre, sur ce qu'ils devront faire quand le clairon sonnera et que les tambours rouleront, pas le moindre mot ne sort de toutes ces bouches.

Les va-t-en-guerre essaient de faire entrer en contrebande les Nègres dans la guerre comme s'ils étaient une composante à part

3. NdT : Agence fédérale créée en 1935 par l'administration Roosevelt dans le cadre du *New Deal*. Par une politique de grands travaux (bâtiments publics, écoles, infrastructures, biens culturels, etc.) l'agence créera 8 millions d'emplois entre 1935 et 1943 et emploiera trois millions de travailleurs à son apogée en 1938.

entière du peuple américain. Ils n'ont pas osé vous expliquer ouvertement pourquoi vous, en tant que Nègres, devez prendre part à la guerre. Ils n'osent pas ouvrir la discussion. Ils savent que leurs arguments peineront à sortir de leur bouche. Aujourd'hui, et plus encore demain, ils chercheront à vous entraîner dans la guerre sous couvert du slogan général: «Notre démocratie est en danger». Cependant, un parti, le *Socialist Workers Party* ne triche ni avec les Nègres ni avec qui que ce soit sur ce qui est une question de vie ou de mort: la guerre impérialiste. Clairement, simplement, et sans ambiguïté aucune, nous disons que cette guerre, comme la précédente, est une guerre qui est menée grâce à la chair, au sang et à la vie des pauvres pour les poches et le ventre des riches. Les pauvres n'ont rien à gagner et tout à perdre à soutenir Roosevelt dans une guerre qui sera menée au bénéfice exclusif des riches. Et plus que les autres, les Nègres, les plus pauvres et les plus opprimés dans tous les pays où ils vivent, commettraient une grande folie s'ils décidaient de se laisser à nouveau tromper comme ils l'ont été la dernière fois. Nous croyons que la grande majorité des Nègres qui appréhenderont cette question avec le sérieux nécessaire en arriveront inévitablement à la conclusion qu'ils doivent se battre contre la guerre jusqu'au bout.

C'est notre position. Le *Socialist Workers Party* n'a rien à cacher au Nègre. Il lui parle comme il parle partout à tous les autres pauvres: Blancs, Nègres en Afrique, Indiens en Inde:

> «Frères et sœurs, cette guerre n'est pas la nôtre. Nous ne la soutiendrons pas. Nous, les travailleurs, les fermiers pauvres de tous les pays, blanc, noir, marron, nous n'allons pas nous entretuer sur ordre de Chamberlain ou d'Hitler, de Roosevelt ou du Mikado japonais. Nous allons nous battre pour l'unité fraternelle entre les pauvres de tous les pays contre tous les riches. C'est cette guerre que nous allons mener. À bas la guerre impérialiste![4]»

4. NdT: En septembre 1940, le *Socialist Workers Party* adopta une résolution sur la «politique militaire prolétarienne» (*Socialist Appeal*, 5 octobre 1940). Après différentes considérations sur l'affrontement entre les divers impérialismes et sur l'URSS, la résolution repoussait toute attitude «pacifiste» et se prononçait pour une politique qui «prend acte de la guerre et du militarisme et des caractéristiques du capitalisme décadent comme point de départ de son action pratique». Le SWP revendiquait notamment le contrôle

ROOSEVELT EST PRÊT POUR LA GUERRE

Avant que Hitler n'envahisse la Pologne, nombreux étaient ceux qui nourrissaient malgré tout l'espoir que la guerre n'aurait pas lieu. C'est se comporter en autruche que de prétendre que quelque chose n'existe pas car on a enfoui sa tête dans le sable et que l'on ne la voit pas. Aujourd'hui, ils espèrent que l'Amérique n'entrera pas en guerre. Ils font confiance à Roosevelt quand il dit qu'il la maintiendra en dehors de la guerre. Ces gens sont aveugles aux signes de notre époque. Tout ce que fait Roosevelt est destiné à entraîner l'Amérique dans la guerre.

Prenons la question des armements. Au cours des cinq dernières années, tous les grands pays ont doublé, si ce n'est triplé, leur production d'armes. Des fusils et encore plus de fusils, des navires de guerre, des sous-marins et des avions, des soldats, toujours plus de soldats. Alors qu'en 1932, la Grande-Bretagne dépensait 426 millions de dollars en armement, en 1938, elle en a dépensé 1 065 millions. Hitler a fait de l'Allemagne une vaste industrie d'armement. Ces deux pays prêts pour la guerre savent ce qui va se produire. Mais les États-Unis ont fait de même. En 1932, Roosevelt avait demandé au Congrès 667 millions de dollars, tandis qu'en 1938, il en demandait et obtenait 1 065 millions, soit près du double. En 1939, il a reçu 2 milliards. Pourquoi? Le Congrès et lui, comme tous les autres va-t-en-guerre en Europe, savent qu'aucun pays ne peut aujourd'hui attaquer l'Amérique. Mais Roosevelt et les capitalistes américains ne vont pas se tenir à l'écart alors que les autres puissances impérialistes s'affrontent pour le partage de l'Asie, de l'Afrique et du marché latino-américain. Tous doivent y être pour avoir leur part de gâteau. Aussi, si nous faisons la sourde oreille aux appels ronflants de Roosevelt en faveur de la paix et que nous prêtons attention non pas à ce qu'il dit mais à ce qu'il fait, nous pouvons voir, comme pour le reste, qu'il dissimule ses actions pour la guerre derrière une avalanche de mots pour la paix. Souvenez-vous que Wilson nous a joué le même tour en 1917.

---

syndical sur la formation militaire et diverses mesures afin de transformer la «guerre impérialiste en guerre révolutionnaire contre le nazisme».

LES NÈGRES SONT DESTINÉ À ÊTRE DE LA CHAIR À CANON

Roosevelt se prépare à partir en guerre. Le sale boulot sanglant va être fait, et comme toujours quand un sale boulot doit être fait, les Nègres seront appelés à se charger de la part la plus sale. Chaque fois que le sang doit être versé, les dirigeants de ce pays estiment que c'est aux Nègres de verser le leur. C'est un privilège et un honneur dont ils n'ont jamais privé le Nègre. Ils l'ont privé du droit de vote, ils lui ont refilé les pires boulots, ils l'ont parqué dans les pires taudis, ils l'ont jeté à coups de pied hors des restaurants, ils l'ont lynché. Mais quand ils veulent que les gens meurent pour la «démocratie», qu'ils creusent des tranchées en France, construisent des routes et nettoient des latrines, sous les bombes ennemies, alors soyez sûrs qu'ils viendront chercher les Nègres. Les dirigeants de ce pays se montrent alors disposés à reconnaître aux Nègres tous leurs droits.

Mais 1939 n'est pas 1914. Aujourd'hui, des centaines de milliers de Nègres se disent: «Pourquoi devrais-je verser mon sang pour l'Amérique de Roosevelt, pour Cotton Ed Smith[5] et le sénateur Bilbo[6], pour Jim Crow, pour le Sud qui haït les Nègres, pour un bas salaire, pour des sales boulots pour lesquels il faut se battre, pour quelques dollars d'aide sociale, pour les insultes, la discrimination et la brutalité policière? Et aussi pour la pauvreté perpétuelle à laquelle les Nègres sont condamnés y compris dans le Nord libéral?»

Lorsque le simple travailleur nègre pose ces questions, qu'est-ce que le va-t-en-guerre peut lui répondre? Rien. Rien sauf des mensonges et les promesses creuses d'un meilleur traitement à l'avenir.

5. NdT: Ellison Durant Smith (1864-1944) était le sénateur démocrate de Caroline du Sud et le dirigeant de la Chambre patronale des producteurs de coton. Il reçut le surnom de «Cotton Ed» après avoir déclaré: «Le coton est roi et le Blanc suprême.» Il résumait ainsi son programme: «Tout faire pour que le prix du coton soit au plus haut et le Nègre au plus bas.»

6. NdT: Theodore G. Bilbo était un démocrate sudiste, membre du *Ku Klux Klan*, gouverneur puis sénateur du Mississippi. Partisan de la ségrégation, son nom est devenu synonyme de «suprématiste blanc».

Prenons un par un les arguments des va-t-en-guerre. Les républicains comme Landon[7] ou les démocrates comme Roosevelt et Hull[8] disent à tous (et donc, bien entendu, aussi aux Nègres) que la guerre qui a éclaté en Europe est une guerre contre l'agression, pour la «démocratie», pour la préservation des «libertés humaines» et ainsi de suite. Ils disent cela, mais tout en parlant de paix, ils préparent les esprits des travailleurs à la guerre.

Dans le Nord, la vie du Nègre moyen est celle d'un paria. C'est tout juste s'il y bénéficie d'un minimum de «démocratie». Mais allez à Memphis, à Houston, à Dallas, à La Nouvelle-Orléans, à Jacksonville, à Birmingham, à Mobile, allez partout dans le Sud où vivent neuf ou dix millions de Nègres et dites-leur de se battre pour la «démocratie». La «démocratie» du Sud est telle que dans de nombreuses villes, les Nègres ne peuvent pas s'asseoir dans la même pièce que les Blancs pour s'entendre dire qu'ils doivent mourir pour la «démocratie». Il y a dans le Sud des milliers d'hôtels où, si un Nègre ose montrer le bout de son nez à l'entrée, trois portiers lui tomberont dessus et le jetteront dans le caniveau avant que la police ne le tabasse et le jette en prison. Les villes sont nombreuses où s'il s'approche de l'isoloir, il prend le risque d'être molesté voire tué. Dans les villes du Sud, il doit monter dans le bus par la porte arrière, faute de quoi n'importe quel flic peut le cribler de balles[9].

7. NdT : Alfred D. Landon (1887-1987) a été gouverneur républicain du Kansas, candidat à la présidence contre Franklin Roosevelt en 1936.

8. NdT : Cordell Hull (1871-1955), sénateur démocrate du Tennessee et secrétaire d'État dans l'administration Roosevelt, il recevra le prix Nobel de la paix en 1945 pour son rôle dans la création des Nations unies.

9. NdT : Scott McLemee (1996 : XXI) donne un aperçu de ce qu'a ressenti James en traversant le Sud des États-Unis. À son retour du Mexique après son séjour auprès de Trotsky, dédaignant les avertissements de ses camarades, il voulut traverser le Sud de la Louisiane à New York en autocar. Tout juste arrivé à La Nouvelle-Orléans, il hèle un taxi et remarque que le chauffeur blanc reste pantois devant une telle audace et passe son chemin. Un passant afro-américain, témoin de la scène, expliquera à James qu'il avait, avec cette provocation, risqué sa vie : un Noir qui ose héler un taxi à La Nouvelle-Orléans peut s'attirer en retour quelques coups de feu. James raconte s'être senti «quelque peu nerveux» et «effrayé» dans les rues de la Nouvelle-Orléans et fut incapable de parler de cette expérience à ses camarades (blancs) de New York.

LE RÈGNE DU PARTI DE ROOSEVELT DANS LE SUD

C'est le Parti démocrate, le parti de Franklin Roosevelt, qui contrôle les gouvernements des États du Sud. Discutez donc avec ces démocrates des quatorzième et quinzième amendements qui «garantissent» les droits politiques aux Nègres. Si vous insistez, vous pourriez bien prendre quatorze ou quinze balles. C'est bien là le seul type d'amendements que les démocrates du Sud ont accordé aux Nègres depuis longtemps. C'est la raison pour laquelle l'immense majorité des Nègres du Sud diront à Roosevelt et à Hull: «Quelle est donc cette démocratie pour laquelle je dois combattre? Où est-elle? Depuis quand Cotton Ed Smith, le sénateur Bilbo et le Parti démocrate de Franklin Roosevelt sont-ils mes amis? Pourquoi devrais-je mourir pour eux? Je n'ai pas peur de combattre. Les Nègres ont été parmi les plus grands combattants de l'histoire. Mais la démocratie pour laquelle je veux me battre, ce n'est pas Hitler qui m'en prive. Je connais ceux qui, depuis soixante-quinze ans, m'en ont écarté à coups de fusil et de revolver, par la loi ou le lynchage. Vous, Franklin Roosevelt, Cordell Hull et Jack Garner, dites-nous pourquoi nous devons faire cette guerre et verser notre sang pour quelque chose que nous n'avons jamais eu.»

«Nous, Américains, devons combattre l'agression», expliquent Franklin Roosevelt et Cordell Hull qui cherchent à attirer les travailleurs américains, blancs et noirs, dans la guerre. Il ne faut pas s'étonner que tous ces politiciens soient effrayés à l'idée de poser la question de la guerre directement aux Nègres. Tous les mots qu'ils prononcent ont un goût amer. Soit, acceptons que les Nègres doivent combattre contre l'agression. Mais qui sont les agresseurs des Nègres? Hitler? Absurde! Les sudistes du Parti démocrate sont les pires agresseurs des Nègres de toute l'histoire américaine, et le Nord n'est pas bien loin derrière. «Oh!, mais quand nous parlons d'agression, nous parlons de celle d'un pays étranger, l'agression de Mussolini, de Hitler et du Japon», expliquent Roosevelt et Hull. Le Nègre répondra alors immédiatement: «Et pourquoi, si vous haïssez tant l'agression, n'avez-vous pas aidé l'Éthiopie?»

CE QUE CES DÉMOCRATES ONT FAIT À L'ÉTHIOPIE

L'Éthiopie était le dernier espace encore libre de toute l'Afrique. Mussolini avait décidé qu'il voulait s'en emparer. La Société des Nations jura alors de la défendre. Chaque Nègre ayant un tant soit peu de fierté sait ce qui s'est passé et ne peut manquer de s'en souvenir avec une légitime amertume. Non seulement ils n'ont pas protégé l'Éthiopie comme ils avaient juré de le faire, mais ils ont aussi empêché que des armes lui parviennent tandis qu'ils négociaient avec Mussolini. La Grande-Bretagne, la France, l'Amérique, ces grandes «démocraties», ont poignardé l'Éthiopie dans le dos. Et Staline, qui se dit l'ami des Nègres, a vendu du pétrole à l'Italie pendant toute sa campagne militaire. Aujourd'hui, Roosevelt se précipite pour dire à tous les bons Américains (aux Nègres aussi, bien entendu) qu'ils doivent se battre contre l'agression.

Mais qui va aller combattre cette agression? Les travailleurs, comme toujours. Roosevelt, Hull et Landon sont prêts à les envoyer à la guerre. Ce sont les mêmes qui ont activement collaboré avec Mussolini pour détruire le dernier État africain indépendant.

POURQUOI LES NÈGRES DEVRAIENT-ILS CROIRE CES DIRIGEANTS?

Un Nègre pose à nouveau la question: «Pourquoi devrais-je vous faire confiance? Vous avez trahi le dernier État africain. Dois-je partir combattre en Pologne pour régler une querelle entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne? N'ai-je pas d'autres causes pour lesquelles combattre? Je ne suis pas assez idiot pour ignorer que les questions internationales sont importantes. Si les Africains en Afrique combattent pour la liberté comme les Éthiopiens l'ont fait et le font encore, je ferai tout ce que je peux pour les aider. Les Indiens sont un peuple opprimé et lorsqu'ils se battent pour mettre l'Angleterre dehors, je suis avec eux. Les Nègres sont partis en Espagne combattre Franco, et ce fut une bonne chose que ceux qui depuis des siècles sont victimes de l'oppression le fassent. Mais tous les impérialistes sont des oppresseurs. Lorsque la Tchécoslovaquie a été démembrée, c'est l'Allemagne fasciste, la Hongrie et cette même Pologne qui se la sont partagée. Puis l'Allemagne et la Pologne se sont disputé un os. La Grande-Bretagne et la France accoururent car elles savaient que ce n'était que le début d'une

lutte pour le pouvoir mondial. Mais dites-moi, Franklin Roosevelt et Cordell Hull, pourquoi devrais-je, moi, un Nègre, vous suivre dans tout cela?»

LE PLUS GRAND DE TOUS LES MENSONGES

Enfin arrive le dernier argument. «Il n'est pas question de l'Allemagne, de la Pologne et de Dantzig, mais de la civilisation et de la liberté qui sont en danger face à l'agression fasciste. Les peuples de Grande-Bretagne, de France, d'Amérique, de Belgique doivent s'allier pour combattre l'agression.» En fait, de tous les mensonges qui ont été proférés pour entraîner les peuples dans la guerre, celui qui parle d'une guerre pour la civilisation est le plus grand de tous. Il y a aujourd'hui 150 millions de Nègres dans le monde, dont 15 millions qui vivent en Amérique. Ce sont les gens les plus mal payés, les plus humiliés et les plus méprisées dans le pays – et dans le Sud, où vivent les quatre cinquièmes d'entre eux, ils sont traités comme le sont les Juifs en Allemagne. Nous savons comment cette grande «démocratie» terrorise les Nègres dans le Sud et comment elle les discrimine dans le Nord[10].

Lorsque Roosevelt et autres adorateurs de la «démocratie» protestent contre Hitler pour la manière dont il traite les Juifs, Hitler ricane avec mépris et leur répond: «Voyons comment vous traitez les Nègres. J'ai appris comment persécuter les Juifs en étudiant la manière dont vous, Américains, persécutez les Nègres.» Roosevelt n'a rien à répondre à cela. C'est là le mensonge sur lequel repose l'appel aux Nègres à faire la guerre contre Hitler.

10. NdT: Dans un article qu'il publiera le 3 février 1940 dans *Socialist Appeal*, James écrit que ce n'est pas seulement la «démocratie» que défendent les Afro-Américains, mais leur vie. Il raconte qu'en décembre 1939, les Afro-Américains de Floride, subissant les assauts du *Ku Klux Klan* pour les empêcher de s'inscrire sur les listes électorales, n'avaient eu d'autres recours que de les attendre avec des «Winchester chargées». Ailleurs dans le Sud, des responsables de la campagne pour le droit de vote étaient inculpés de «détention d'armes», de «troubles à l'ordre public pour avoir un rendez-vous avec une jeune fille blanche», et d'autres encore lynchés.

LE POUVOIR « DÉMOCRATIQUE » EN AFRIQUE

La guerre pour la «démocratie et la civilisation»? Mensonges. Lorsque nous regardons l'Afrique, l'odieux mensonge selon lequel la Belgique, la France et l'Amérique font la guerre pour la liberté et la civilisation nous apparaît. C'est en Afrique que les Nègres subissent depuis des années et encore aujourd'hui les pires tortures fascistes. Et à qui le doit-on? Ni à Hitler, ni à l'impérialisme allemand. L'Allemagne n'a pas un pouce de terre en Afrique. C'est une des raisons de cette guerre, le partage de l'Afrique. Hitler veut sa part d'Afrique, mais jusqu'ici cela lui a été impossible. Le Japon n'a lui non plus aucune possession en Afrique, et aujourd'hui il est trop occupé à essayer de s'emparer de la moitié de la Chine. Mussolini contrôle un petit nombre d'Africains. Qui donc a pris l'Afrique aux Africains? Qui d'autres que la Grande-Bretagne avec 60 millions d'esclaves, et la France avec 40 millions et la petite Belgique «démocratique», petite en Europe, mais avec un gros morceau de l'Afrique et 12 millions de Nègres sous son contrôle. Ces «démocrates» sont des bandits.

Comment traitent-ils les Africains? Nous savons tous ce que les Nègres subissent en Amérique. Mais il faut aller en Afrique pour voir avec quelle brutalité les «démocraties» traitent les Nègres. En Afrique du Sud, un Nègre ne peut même pas acheter un timbre dans le même bureau de poste qu'un Blanc. Il y a un guichet spécial pour lui. Il vit dans une partie de la ville qui lui est assignée et il ne peut pas en sortir après 21 heures sans un laissez-passer signé par un Blanc. N'importe quel Blanc, n'importe lequel ivrogne, Anglais ou Boer, peut signer un laissez-passer pour Nègre sobre, respectable et travailleur. Mais le Nègre qui est surpris après 21 heures sans laissez-passer en dehors du district nègre sera arrêté et jeté en prison par le premier policier venu. Il n'y a pas dix médecins de couleur dans toute l'Union sud-africaine où vivent plus de 7 millions de Nègres et où l'impérialisme est installé depuis quatre siècles. C'est là la culture et la civilisation qu'ils ont apportées aux Africains en Afrique du Sud.

Au Kenya, il faut une autorisation de la police pour tout rassemblement de plus de cinq personnes. Un jour, après l'office, six personnes marchaient ensemble au sortir de l'église pour aller boire

une tasse de thé. Un policier est survenu : « Un, deux, trois, quatre, cinq, six. C'est de la sédition. Vous êtes arrêtés ! » Jetés en prison, ils ont été condamnés le lendemain à une amende. Au Kenya, le travailleur africain doit avoir enregistré ses empreintes digitales et être porteur de ce document où qu'il aille. S'il est pris sans celui-ci, il est jeté en prison. En Rhodésie et au Kenya, les salaires sont parfois de quatre *cents* la journée, parfois de dix. Un Nègre ne vaut pas plus qu'un chien pour ces gens-là. Et cela sous l'autorité des grands pays « démocratiques » comme la Grande-Bretagne, la France et la Belgique. Celui qui dit aux Nègres qu'ils doivent aller faire la guerre pour les « démocraties » et pour la civilisation est un sale traître. Les Nègres ne font-ils pas partie de la civilisation ?

Comment les nations impérialistes « démocratiques » ont-elles mis la main sur l'Afrique ? Elles l'ont fait de la même manière qu'Hitler lorsqu'il s'est emparé de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie. Hitler a menti, il a fait des promesses puis les a foulées au pied ; il a soudoyé et envoyé ses armées massacrer tous ceux qui lui résistaient. C'est exactement de la même façon que les grandes « démocraties » ont volé aux Africains leurs pays, les uns après les autres, et leur ont mis les fers. Et maintenant Roosevelt et ses amis sont en train de préparer les travailleurs à combattre et verser leur sang pour les grandes « démocraties ».

Qu'est ce que les Nègres ont à y gagner ? Vont-ils reconquérir leur pays ? Vivre en hommes libres ? Pas du tout. Ils devront aider la Grande-Bretagne et la France à combattre Hitler et Göring pour Dantzig et pour le corridor de Dantzig et pour déterminer qui va dominer les marchés chinois, latino-américains et africains.

SOUVENEZ-VOUS DE CE QU'ILS ONT FAIT EN 1914

Les bandits impérialistes ont encouragé les travailleurs à se jeter dans la dernière guerre avec le même discours sur la démocratie, la liberté et la civilisation. Mais après avoir battu l'Allemagne, la Grande-Bretagne, la France et la Belgique se sont tout simplement ruées sur les possessions coloniales allemandes et ont continué à traiter les Nègres comme ils le faisaient avant. Aujourd'hui, ils s'engagent dans une nouvelle guerre. Si les fascistes l'emportent, ils leur reprendront les colonies. Si les « démocraties » l'emportent,

elles les conserveront. Mais que ce soit les «démocraties» ou les fascistes qui l'emportent, les Africains resteront esclaves dans leur propre pays.

Les républicains comme Dewey[11] et les démocrates comme Roosevelt, les hommes tels que John L. Lewis[12] ou William Green[13], tous ces va-t-en-guerre pour la «démocratie», n'ont jamais rien dit aux Nègres à propos de la situation des Nègres en Afrique. Lewis a encouragé les Nègres à rejoindre le *Congress of Industrial Organizations* et les Nègres ont eu raison de le faire. Mais quand Lewis dit aux Nègres de se battre pour la démocratie, comme il le fera certainement, ils lui poseront les mêmes questions que celles qu'ils ont posées à Franklin Roosevelt, et Lewis ne sera pas capable d'apporter une meilleure réponse.

James Ford[14], Earl Browder[15] et le Parti communiste sont un groupe particulier. Depuis des années, ils s'affichent comme les amis du peuple noir et se disent prêts à le conduire pour le libérer de ses chaînes. Ces gens soutiennent tout ce que fait Staline, c'est pourquoi on les désigne comme des staliniens, c'est-à-dire des agents de Staline. Cependant, à cette époque, ils se battaient avec acharnement pour les Nègres. Écoutez, par exemple, ce que James Ford, le stalinien noir, écrivait dans un article intitulé «Le Nègre et la lutte contre l'impérialisme»:

---

11. NdT : Thomas E. Dewey, gouverneur républicain de l'État de New York (1943-1954).
12. NdT : John L. Lewis (1880-1969) fut président de l'*United Mine Workers of America*, le plus important syndicat du secteur minier, fondé en 1890. Il participa à la fondation du *Congress of Industrial Organizations* dans les années 1930 avant de rejoindre à nouveau l'*American Federation of Labor* en 1944. Il soutient Roosevelt jusqu'en 1940 où il adopte une position isolationniste.
13. NdT : William Green (1873-1952) fut président de l'*American Federation of Labor* de 1924 à 1952.
14. NdT : James W. Ford (1893-1957) fut le candidat du Parti communiste à la vice-présidence aux élections de 1932, 1936 et 1940. Il fut le premier Afro-Américain à figurer sur un ticket pour l'élection présidentielle. Il participa en outre aux instances dirigeantes de la 3e Internationale.
15. NdT : Earl Browder (1891-1973), dirigeant du Parti communiste des États-Unis dans les années 1930 et 1940, il soutiendra le Pacte germano-soviétique, puis suivant les consignes de Moscou, il dissoudra le Parti communiste en 1944 à la suite de la dissolution de l'Internationale communiste.

«La population indigène [en Afrique du Sud] n'a pas le droit de vote (sauf dans la province du Cap), le pouvoir d'État a été monopolisé par la bourgeoisie blanche qui dispose des forces armées blanches. La bourgeoisie blanche, notamment les Boers, battue à la fin du siècle dernier par l'impérialisme britannique, est depuis longtemps en conflit avec le capital britannique. Mais au fur et à mesure du développement du capitalisme dans le pays, les intérêts de la bourgeoisie sud-africaine ont convergé avec ceux du capital financier et industriel britannique, et la bourgeoisie sud-africaine blanche est devenue de plus en plus encline à se compromettre avec l'impérialisme britannique et à former avec lui un front uni des Blancs pour l'exploitation de la population indigène.»

LA SITUATION S'EST DÉTÉRIORÉE

C'était ce que Ford écrivait dans *The Communist* en janvier 1930. La situation a-t-elle changé? Oui, elle a changé. Le droit de vote que quelques Nègres avaient au Cap (auquel se réfère Ford) leur a été retiré. Ils sont donc dans une situation plus mauvaise qu'auparavant. Nous pourrions citer à foison de tels passages dans les écrits des staliniens. Il y a encore trois ans, Ben Davis Jr.[16] évoquait ainsi la situation des Nègres en Amérique:

«La pieuvre de l'oppression nationale étend ses tentacules sur les Nègres où qu'ils soient. Au cours du mois de septembre, nous avons assisté à une recrudescence des activités du *Ku Klux Klan* à Peekskill (État de New York) qui promettait de persécuter à nouveau les Nègres, les catholiques et les Juifs. À Allentown (Pennsylvanie), là où il était prévu que James Ford fasse une série de conférences en août dernier, le *Ku Klux Klan* a distribué des tracts prévenant que du sang de "négro" allait couler si Ford prenait la parole.»

16. NdT: Benjamin J. Davis, Jr. (1903-1964), Afro-Américain, dirigeant du Parti communiste, il fut élu au conseil municipal de New York en tant que représentant de Harlem en 1943. Il sera réélu deux fois avant d'être emprisonné en 1949, accusé de «conspiration en vue de renverser le gouvernement fédéral», sur la base de l'*Alien Registration Act* (connu également sous le nom de *Smith Act*), adopté en 1940 et qui pénalisait les appels à renverser le gouvernement, prévoyait l'expulsion des résidents étrangers appartenant à des groupes «séditieux», et instaurait l'enregistrement et la prise d'empreintes digitales de tous les étrangers séjournant plus de trente jours sur le territoire national.

Voilà donc au moins un point sur lequel ce stalinien noir diffère de Roosevelt. Il ne dissimule pas la détresse des Nègres dans le Sud.

DISCRIMINATION À HARLEM

De plus, il sait ce qui se passe à Harlem :

> «À ces pratiques réactionnaires déployées contre le Nègre, il faut ajouter les attaques incessantes qui visent le niveau de vie, pourtant déjà si bas, des masses nègres. À Harlem, le plus grand centre urbain nègre du monde, la discrimination à l'emploi règne et le taux de chômage a été estimé par le *New York World Telegram,* un quotidien capitaliste, à 80%. Dans tout le pays, des situations similaires, plus ou moins aiguës, confirment la règle qui veut que les entreprises non syndiquées fassent porter le plus lourd fardeau aux salariés nègres.»

Néanmoins, depuis maintenant plusieurs années, les staliniens disent aux Nègres, comme à tout le monde, qu'ils doivent défendre cette «démocratie». Et lorsqu'ils disent «défendre», Ford, Davis, Patterson[17] et les autres staliniens nègres veulent dire que les Nègres doivent y aller et combattre pour cette «démocratie». Le Parti communiste déclare que tous les travailleurs (y compris les Nègres) doivent soutenir Roosevelt alors que Roosevelt prépare déjà l'entrée en guerre de l'Amérique.

Il doit désormais être clair pour chaque Nègre que le Parti communiste est aujourd'hui un imposteur, au même titre que le Parti républicain et le Parti démocrate. Il fut un temps où les communistes et la Russie soviétique étaient les plus grands dirigeants des pauvres et des opprimés dans tous les pays, y compris des Nègres. Ils appelaient alors les travailleurs et les paysans à combattre les impérialistes et les capitalistes partout, surtout en temps de guerre. Mais ces jours sont terminés et cela depuis de longues années.

Staline a vendu du pétrole à l'Italie pendant le martyr de l'Éthiopie. Cette preuve est suffisante pour n'importe lequel des Nègres. Depuis cinq ans, les staliniens encouragent les Nègres et tous les travailleurs à se battre pour les «démocraties» britannique et

17. NdT : William L. Patterson (1891-1980) était alors dirigeant du Parti communiste et de l'*International Labor Defense,* qui défendait sur le plan juridique les militants communistes, les syndicalistes et les Afro-Américains.

française contre Hitler et Mussolini. Et après avoir appelé les travailleurs à soutenir les «démocraties», Staline s'est rangé aux côtés d'Hitler[18]. En l'espace de quelques jours, les staliniens ont changé. Si l'Amérique entre en guerre aux côtés des «démocraties», Hitler et son nouvel ami Staline auront la puissante Amérique contre eux. C'est pourquoi les staliniens disent aujourd'hui aux Nègres qu'il faut maintenir l'Amérique en dehors de la guerre. Cependant, demain, si Staline change, ils changeront à nouveau. Ils utilisent les travailleurs au gré des choix de Staline et en agissant ainsi ils trompent des millions de travailleurs, ce qui est le crime le plus grave dont un dirigeant ou un parti ouvrier peuvent se rendre coupables. Pourquoi agissent-ils ainsi?

LES RÉVOLUTIONNAIRES NE DIRIGENT PLUS LA RUSSIE

Ils font cela parce que les révolutionnaires comme Lénine et Trotsky ne dirigent plus la Russie. Staline et des millions de fonctionnaires, d'ingénieurs, de bureaucrates syndicaux et autres tiennent désormais le pays dans leurs griffes. Ils ont la vie facile et jouissent d'un grand pouvoir et de nombreux privilèges. Ils oppriment le peuple russe, ils assassinent les vieux révolutionnaires comme Zinoviev et Kamenev à la suite de procès truqués, ils ont tenté à plusieurs reprises – et essayent encore – de tuer Trotsky, le dernier des grands révolutionnaires. Ils ne veulent pas de révolution où que ce soit. Les bureaucrates n'en veulent jamais. Ils veulent empêcher la révolution, parce que les révolutions renverseront non seulement Hitler, Chamberlain et Roosevelt, mais elles donneront également aux travailleurs russes la possibilité de renverser Staline.

18. NdT: C. L. R. James fait ici allusion aux «zigzags» de la politique internationale de l'URSS et à son application par les partis communistes. Après le désastre auquel cette politique avait conduit en Allemagne, ils abandonnent en 1934-1935 la dénonciation de la social-démocratie comme «social-fasciste» pour préconiser une alliance avec les démocraties (pacte Staline-Laval) et avec les partis bourgeois démocratiques (les «fronts populaires») avant de décider d'un nouveau tournant en 1940 avec le Pacte germano-soviétique. En 1939, dans un article publié dans *The Socialist Appeal*, C. L. R. James explique que le tournant du «front populaire» prit aux États-Unis la forme du soutien à Roosevelt qui se traduisit par la mise en sommeil de la question nègre. Le Parti communiste perdit ainsi 80% de ses effectifs afro-américains dans une ville comme New York.

Par conséquent, Staline et son armée de bureaucrates donnent de l'argent aux partis communistes des différents pays non pas pour qu'ils développent des luttes militantes comme autrefois, mais pour qu'ils essaient de tromper les travailleurs, blancs et noirs, et les pousser à faire ce qui convient à Staline à un moment donné. Depuis cinq ans, cette politique consiste à faire soutenir par les travailleurs les «démocraties» dans une guerre pour la civilisation. Et cela, chaque Nègre le déduit de sa propre expérience, a constitué une détestable trahison. Quiconque, pasteur ou président, noir ou blanc, pousse les Nègres à verser leur sang pour les prétendues «démocraties» est un maudit traître.

QU'EST-IL ARRIVÉ AUX NÈGRES EN 1917?

Certains, dont certains dirigeants noirs, affirment que les Nègres pourront obtenir leurs droits afin de participer librement à la vie américaine s'ils montrent qu'ils sont prêts à mourir pour la «démocratie». Examinons la validité de cette idée à la lumière de la dernière guerre. Ils disaient à l'époque que c'était une guerre pour la «démocratie», pour un monde meilleur qu'il ne l'avait jamais été auparavant. Nombre de dirigeants nègres exhortaient aussi, et c'est cela qui est important, à soutenir la guerre avec ardeur. En se comportant en bons citoyens, ils gagneraient la sympathie des Blancs et obtiendraient tout ce dont ils étaient privés. Voilà ce qu'ils affirmaient. Mais comment les dirigeants de leur propre pays ont-ils traité les soldats nègres?

Tout d'abord, ils ont incorporé beaucoup plus de Nègres qu'ils n'auraient dû. Si sur cent personnes dans la population générale, dix étaient noires, alors, approximativement, sur cent soldats, dix auraient dû être des Nègres. Plus encore, les Nègres sont les plus mal payés, habitent les pires logements dans les pires localités, ils ont la pire alimentation et les soins médicaux les plus mauvais. Le nombre d'individus aptes au service militaire parmi la population noire dans son ensemble aurait donc dû être proportionnellement inférieur à celui des Blancs. Et cela non pas du fait des Nègres, mais des conditions de vie auxquelles ils sont condamnés. Donc, au lieu d'avoir dix soldats noirs sur cent, nous devrions raisonnablement nous attendre à ce qu'ils aient été sept ou huit. Toutefois, ce n'est

pas sept ou huit pour cent qu'ils étaient, mais bien plus de dix. La «démocratie» américaine s'est saisie de l'opportunité pour éliminer autant de Nègres que possible, voyant là un moyen d'aider la «démocratie» à résoudre le problème nègre.

SOLDAT OUI, MAIS SOUS LES ORDRES DE JIM CROW

La guerre était une guerre pour la «démocratie», mais les Nègres étaient ségrégués. Il n'y avait pas un seul régiment où les soldats noirs et blancs étaient mélangés. La «démocratie» américaine ne voulait même pas avoir des officiers de couleur et ce fut une rude bataille pour en avoir ne serait-ce que quelques centaines. Et lorsqu'ils tombèrent d'accord pour former des Nègres comme officiers, ils le firent dans un camp nègre spécial. Et ces futurs officiers furent informés par le Département d'État que lorsqu'ils se rendraient dans le Sud, ils ne devraient pas porter leur uniforme. La «démocratie» envoyait le Nègre au combat pour la «démocratie», mais elle ne pouvait pas supporter de le voir en uniforme d'officier de la «démocratie».

Le vieil esprit du lynchage continuait. Les Nègres étaient tabassés près des camps, ils étaient lapidés et hués quand ils marchaient dans la rue. Lorsqu'ils étaient en permission et qu'ils tentaient d'entrer dans les cafés ou les restaurants fréquentés par des Blancs, bien souvent on les jetait dehors.

Lorsqu'ils sont arrivés en France, la discrimination a continué. La «démocratie» américaine a transformé la plupart des soldats noirs en manœuvres. Sur les 200 000 Nègres qui ont été envoyés en France, quelque 165 000 ont été employés comme domestiques et dans les bataillons de travail. Même lorsqu'il combattait pour la «démocratie», le Nègre devait rester à sa place. Bien qu'ils se soient engagés dans l'armée pour aller sur le champ de bataille, les Nègres construisaient les routes, lavaient les vêtements, nettoyaient les camps, les tranchées et les latrines.

Bien loin de mettre en œuvre une quelconque forme de «démocratie» pour les Nègres, le commandement américain faisait tout son possible pour que les Français maltraitent les Nègres. Les Français n'ont pas autant de préjugés que ce qu'on pourrait déduire de la manière dont ils traitent les indigènes dans leurs colonies

d'Afrique ; un certain nombre de Français, en France, ne font pas la moindre différence entre Nègres et Blancs. Alors, quand l'état-major américain a constaté la façon amicale dont les Français, hommes et femmes, accueillaient les Nègres, il a publié l'Ordre n° 40, interdisant aux Nègres d'adresser la parole aux Françaises. Pour un tel délit contre la «démocratie», de nombreux Nègres furent arrêtés, alors même qu'aucun Français, homme ou femme, ne s'était plaint.

Au cours de cette guerre pour la «démocratie», le commandement américain rédigea un document spécial destiné à l'état-major français pour lui expliquer les choses suivantes : les Nègres étaient une race inférieure et dégénérée à laquelle on ne pouvait pas faire confiance dans ses rapports avec les Blancs et, bien que quelques Nègres soient officiers, les officiers français ne devaient avoir aucune relation avec eux, à l'exception de ce qui concernait le service. Les Français, expliquait l'instruction américaine, ne devaient pas manger avec les Nègres, ni leur serrer la main et, pardessus tout, il fallait qu'ils usent de leur autorité pour empêcher les femmes blanches qui travaillaient à l'intérieur ou à proximité des cantonnements d'entretenir quelque relation que ce soit avec eux.

C'est ainsi que la classe dirigeante américaine a lutté au coude à coude avec les Nègres dans la grande guerre pour la «démocratie».

LA BRAVOURE NOIRE ET LA RÉCOMPENSE

Pensant qu'ils seraient libérés de l'oppression s'ils combattaient bravement et s'ils montraient qu'ils étaient des hommes aussi bons que les autres, les Nègres ont accompli des exploits d'une bravoure inouïe. De tous les soldats américains ayant combattu en France, c'est un Nègre qui fut le premier à être décoré de la Croix de guerre[19]. Un régiment nègre, le 8e de l'Illinois, est de tous les régiments ayant servi en France celui qui reçut le plus de décorations. Un autre régiment nègre demeura dans les tranchées plus longtemps que tout autre régiment des forces alliées. Personne ne pourra dire après cela que les Nègres sont inférieurs. Ils ont traversé

19. NdT : Henry Johnson et Needham Roberts, de la 93e division d'infanterie (leur régiment était surnommé les *Harlem Hellfighters*), furent les deux premiers soldats américains à être distingués par la Croix de guerre par l'armée française.

la rude épreuve de la guerre moderne et en sont sortis avec tous les honneurs.

Ce qui est arrivé aux Nègres, après cette belle démonstration, doit être brandi à la face de tous les prétendus dirigeants nègres qui essaient de les entraîner à nouveau dans la guerre. À peine la guerre avait-elle pris fin, que se déchaîna la plus épouvantable série d'émeutes racistes que l'Amérique ait connue depuis des années. À Washington, à Chicago, la populace blanche, inspirée et encouragée par les patrons américains et la police capitaliste, a abattu des Nègres, dont beaucoup d'entre eux avaient perdu des amis dans la grande guerre pour la «démocratie». Les sudistes blancs étaient si impatients de remettre les Nègres à leur place qu'ils ont lynché ceux qui osaient porter leur uniforme militaire. La grande guerre pour la «démocratie» avec la bravoure et les sacrifices des Nègres pour cette «démocratie» a contraint des milliers d'entre eux à se battre désespérément non pour la «démocratie», mais pour leur vie dans l'Amérique «démocratique».

Alors, aujourd'hui, laissons Herbert Hoover[20], Franklin Roosevelt, Cordell Hull, LaGuardia[21] et les prétendus dirigeants nègres se présenter devant les Nègres pour leur dire que la guerre actuelle est une nouvelle guerre pour la démocratie et qu'ils doivent à nouveau y aller combattre pour celle-ci.

Si les Nègres soutenaient la guerre, Franklin Roosevelt, Jack Garner, Cotton Ed Smith, le sénateur Bilbo et toute la bande du Parti démocrate pourraient se contenter de se caler dans leur fauteuil et dire: «Nous leur donnons les pires emplois, nous les payons au plus bas, des millions d'entre eux sont au chômage. Même à Washington, ici, dans la capitale fédérale, nous les chassons à coups de pieds des restaurants et des cinémas. Nous les lynchons chaque fois que nous pensons qu'il faut leur rappeler où est leur place. Nous les avons traités comme des chiens durant la dernière guerre et nous les avons lynchés quand ils en sont revenus. Et maintenant, alors que nous voulons qu'ils fassent encore le sale boulot pour

20. NdT: Herbert Hoover (1874-1964) fut le président républicain des États-Unis de 1929 à 1933. C'est sous sa présidence qu'éclata la crise de 1929.

21. NdT: Fiorello LaGuardia (1882-1947), maire républicain de New York de 1934 à 1945, il soutint le *New Deal* et Franklin Roosevelt.

nous, nous n'avons qu'à claquer des doigts et à les siffler. Regardez-les, ils arrivent en courant pour faire tout ce que nous voulons! Nous avons juste à faire quelques promesses et ils sont à nouveau prêts à être roulés. Vraiment, ces Nègres sont les plus grands des ignorants, des arriérés à la mentalité d'esclaves que la terre n'ait jamais portés; ils ne méritent pas plus de considération que les restes que nous leur jetons.»

Mais non, les larges masses nègres ne souhaitent pas appuyer cette guerre. La mémoire de la dernière guerre, de la grande déception et de la tromperie qu'ils ont subies est encore trop vive dans leur esprit. Après la dernière guerre, leur désillusion a été si amère qu'ils ont été des millions à soutenir Marcus Garvey. Ils étaient prêts à se rallier au plus invraisemblable des projets, le retour en Afrique, plutôt que de continuer à vivre sous la «démocratie» américaine pour laquelle des milliers d'entre eux avaient souffert et étaient morts.

QUE DOIT FAIRE LE NÈGRE?

Avant d'agir, nous devons évaluer les forces, celles qui sont avec nous et celles qui sont contre nous. Beaucoup de Nègres en Amérique seraient prêts à verser leur sang pour aller de l'avant et briser leurs chaînes. Ils pensent néanmoins être trop peu nombreux. Ils pensent qu'ils seraient submergés par le nombre des Blancs, leur pouvoir, leur puissance et leur contrôle des moyens de répression. Cependant, c'est là une appréciation à courte vue. Aujourd'hui, nous faisons face à une guerre mondiale et, partant, à un problème international.

Revenons sur la dernière guerre. C'était également une guerre mondiale. Les champs de bataille étaient en Europe, en Asie et en Afrique. Les Britanniques ont armé l'homme noir en Afrique. Les Français ont armé près d'un demi-million de soldats noirs pour qu'ils combattent pour eux. Ceux-ci ont combattu non seulement en Afrique, mais également en Europe. Il y avait un régiment de Nègres antillais. Aujourd'hui, les millions de Nègres dans le monde entier sont plus politiquement conscients, plus acharnés contre l'oppression et l'humiliation qu'ils ne l'étaient en 1914. Ils n'ont pas seulement l'expérience de la dernière guerre. Ils ont subi les effets de la crise. Ils ont vu le viol de l'Éthiopie et ils savent qu'en

Afrique, par exemple, qu'ils soient dirigés par des fascistes italiens ou par la «démocratie» britannique, leur situation est la même. Les terres leur sont volées, leurs salaires sont souvent réduits à dix *cents* par jour. Ils sont relégués dans des quartiers ségrégués où, la nuit, ils sont enfermés comme s'ils avaient commis un crime en naissant avec la peau noire. Ils pensent la même chose que les Nègres d'Amérique, mais encore plus farouchement, car les raisons de leur colère sont plus nombreuses encore. Nombre d'entre eux, en particulier dans les colonies françaises et italiennes, possèdent des armes dont ils ont appris le maniement. Maintenant que la guerre a commencé, d'autres encore vont être armés et entraînés afin d'aller se battre pour leurs maîtres. Cependant, malgré les vociférations des impérialistes sur la «démocratie», en Afrique, des millions de Nègres n'ont besoin que d'une direction pour utiliser leurs armes, non pour la «démocratie» britannique ou française, mais pour leur propre indépendance, pour une Afrique libre, libérée de toutes les dominations impérialistes; libérée non seulement de l'Italie et de l'Allemagne fascistes, mais aussi des bandits «démocratiques» que sont la Grande-Bretagne, la France et la Belgique. Ils sont bien plus nombreux que les Blancs qui les maintiennent aujourd'hui sous leur botte. Et ces Blancs, dans le cours de la guerre, auront à armer de plus en plus de ces Noirs méprisés et opprimés. Les Africains n'attendent que le moment opportun et la puissante organisation qui leur apportera une politique et une direction. Dans une guerre menée à une échelle internationale, les Nègres d'Amérique auront les Nègres d'Afrique pour alliés. Les soldats noirs américains, qui seront sans doute forcés par la conscription à aller combattre en France, peuvent être certains qu'ils y rencontreront des centaines de milliers de soldats africains.

L'ALLIANCE DES MILLIONS

Des contacts peuvent être pris et des plans élaborés pour lutter à l'échelle internationale. Mais il y a aussi de nombreux autres alliés. Depuis deux siècles et demi, les Britanniques étranglent le peuple indien. Il y a aujourd'hui plus de 350 millions de personnes qui vivent en Inde et la grande majorité d'entre eux attend le moment de prendre les armes et de repousser les Britanniques jusqu'à la mer

pour faire de ce pays le leur. Nous avons une situation identique en Birmanie, à Ceylan et partout ailleurs. Ainsi, de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique, vous avez plus de 500 millions d'opprimés coloniaux qui pensent à se libérer de la domination impérialiste. Imaginez l'énorme pouvoir dont disposent ces colonisés pour lutter pour leur propre émancipation dans la terrible crise qui déferle sur les peuples du monde. Tout ceci semble très commun et évident

Pourquoi alors sommes-nous si peu nombreux à le dire lors de discours publics et à l'écrire ? Pourquoi une telle brochure n'est-elle publiée que par le *Socialist Workers Party* ? Il est important et fondamental d'en connaître les raisons pour comprendre la situation politique, non seulement telle qu'elle se présente aujourd'hui, mais aussi telle qu'elle évoluera demain.

Si la majorité des Nègres est pauvre, méprisée et humiliée, il existe partout, notamment en Amérique, un petit nombre de Nègres qui ont de meilleurs emplois que les autres et qui ont réussi à se hisser un peu plus haut que leurs frères. En Amérique, par exemple, on trouve des médecins, ceux qui réussissent en affaires et sur les planches, des enseignants, et aussi les « rois de la loterie clandestine », etc. Mais ils sont mis à la porte des restaurants, exclus des cinémas ; comme tous les autres Nègres, ils sont sous la coupe de Jim Crow et discriminés. Ils se plaignent, votent des motions et parfois portent le problème devant les tribunaux. Mais parce qu'ils gagnent parfois entre 50 et 80 dollars par semaine, ils sont prêts à faire tout ce que la classe dirigeante américaine souhaite qu'ils fassent. Mais ce sont des Nègres et ils sont obligés de vivre avec les larges masses de Nègres. En réalité, ils sont plus proches de la classe dirigeante américaine qu'ils ne le sont des millions de gens de leur peuple. Et c'est la même chose dans toutes les communautés, y compris dans le Sud. Dans leur immense majorité, les Nègres vivent dans la boue, dans la pauvreté et font l'objet de toutes sortes d'humiliations, et seul un petit nombre d'entre eux bénéficie du privilège de gagner quelques dollars de plus par semaine... Chaque fois que quelque chose de sérieux arrive, ils peuvent bien protester et demander un peu plus pour eux-mêmes, mais ils sont toujours prêts à faire ce que la classe dirigeante américaine attend que les Nègres fassent. C'est ainsi en Amérique, c'est ainsi en Afrique et

c'est ainsi aux Antilles, et c'est aussi de cette façon que vont les choses en Inde, en Birmanie et à Ceylan.

LES ONCLES TOM

De nos jours, ces traîtres sont ceux qui ont la meilleure opportunité de recevoir, parfois, une assez bonne éducation. Ils dirigent des journaux et des magazines auxquels sont abonnés de riches hommes blancs. Ils peuvent faire des emprunts auprès des banques blanches. Ces lèche-bottes, ces oncles Tom, parlent sans cesse au nom du peuple nègre ou au nom des Africains, alors qu'en réalité, ils ne disent que ce que les impérialistes veulent bien qu'ils disent. Et s'ils ne le font pas, ils perdent leurs emplois et leurs petits privilèges. Aussi, pour les quelques miettes et os qu'on leur jette, ils sont tout à fait prêts à sacrifier les intérêts de la majorité des Nègres. Ils sont parmi les plus dangereux. Ce sont eux qui dupent les Nègres à chaque fois. Ils méprisent leur peau noire et ne sont que des agents des impérialistes blancs. Ils ne disent aujourd'hui pas grand-chose, mais le moment venu, ils hurleront pour la «démocratie» aussi fort que la classe dirigeante américaine. Certains d'entre eux obtiendront des emplois dans les services du gouvernement. Quelques-uns obtiendront des positions un peu plus élevées que celles qu'ils ont aujourd'hui. D'autres seront autorisés à accéder à la formation d'officier. Celui-ci sera commandant et celui-là colonel. Ces nominations et d'autres encore rempliront les colonnes de la presse impérialiste et de la presse nègre. Il y aura des réunions où ces traîtres nègres parleront, feront campagne et agiront de leur mieux pour abuser le peuple nègre et l'amener à prendre part à la guerre – et finalement à être trompé et maltraité de la même façon qu'il le fut lors de la dernière guerre pour la «démocratie». À cette fin, ils feront miroiter la promesse d'un monde meilleur. Ils diront qu'après la guerre, les choses seront différentes. Nous savons ce qu'il en sera.

Aussi, il nous faut avant toute chose être prêts à condamner ces traîtres et à les exclure de nos rangs, eux qui vendent leurs droits naturels pour un plat de lentilles. Ces gens, en Amérique, en Afrique ou en Inde, sont des ennemis et des traîtres. Quiconque tente d'enrôler les Nègres dans la guerre pour la «démocratie» est

un traître et un Judas. Ils viendront prêcher l'unité. Mais les travailleurs et les fermiers ne veulent pas d'unité avec eux. Nous devons nous battre pour l'unité des masses.

Cependant, même si nous sommes d'accord sur la nécessité d'unir les masses nègres contre la guerre, beaucoup de Nègres américains diront: «Je suis d'accord avec le *Socialist Workers Party* pour dire que les 15 millions de Nègres d'Amérique ont pour alliés naturels les 150 millions de Nègres dans le monde et les millions d'Indiens, de Birmans et de Ceylanais, etc. Si nous nous rassemblons, nous constituerons une immense force agissante au niveau mondial. Il est également vrai que les impérialistes ont de tels besoins en hommes et en armées qu'ils entraînent et arment des millions de colonisés. Mais il n'en reste pas moins que nous ne représentons que 15 millions sur un total de 130 millions. Les Africains en Afrique et les Indiens en Inde sont engagés dans leurs propres luttes et nous leur souhaitons la victoire. Mais comment pouvons-nous lutter, ici, contre le nombre et le pouvoir qui s'opposent à nous?»

C'est là une bonne question et la réponse nous amènera à traiter le cœur du problème. Nous examinerons tout cela attentivement. À chaque fois qu'un problème comme celui-ci se présente à nous, nous devons l'examiner sous tous ses aspects, observer les situations similaires dans d'autres pays, revenir sur notre propre histoire et voir là où les circonstances sont semblables et là où elles diffèrent, et c'est alors seulement que nous devons tenter de tirer une conclusion.

LES LEÇONS DE L'HISTOIRE

Le meilleur exemple par lequel nous pouvons commencer est ce qui s'est passé en Amérique, il y a soixante-quinze ans, lorsque les Nègres ont obtenu leur liberté. Si tous les Américains blancs avaient été d'accord sur le fait que les Nègres devaient continuer à être esclaves, alors les 4 millions de Nègres et leurs descendants auraient continué à être esclaves jusqu'à leur mort, parce qu'ils n'auraient jamais pu se libérer à eux seuls des énormes forces adverses qui se dressaient contre eux. Mais tous les Blancs n'étaient pas unis. Il y avait une énorme division entre eux, entre d'un côté

les négociants, les industriels et les banquiers du Nord et les propriétaires d'esclaves du Sud de l'autre.

Ce fut cette prodigieuse querelle qui conduisit à la Guerre civile. Au début, Lincoln n'avait pas l'intention de libérer les Nègres. Mais comme tout homme qui s'engage dans une bataille qu'il souhaite gagner, il chercha des alliés là où il pouvait en trouver. Il enrôla donc les Nègres dans l'armée du Nord avant de proclamer leur émancipation. C'est là une des grandes leçons de la Guerre civile: la division entre les Blancs et la nécessité qu'eut Lincoln de chercher de l'aide auprès des Nègres.

CLASSE CONTRE CLASSE

Voyons maintenant ce qui se passe aujourd'hui en Europe et ce qui s'est passé au cours des vingt-cinq dernières années. Chacun sait la terrible guerre civile qui a eu lieu en Espagne. Il y avait d'un côté les travailleurs et les paysans, et de l'autre les capitalistes, les banquiers, les grands propriétaires terriens et leurs partisans. Par ailleurs, il est également vrai que certains Maures d'Afrique se sont rangés du côté de Franco[22]. Mais cela n'a que peu à voir avec la question fondamentale. Ce que nous devons noter, c'est la chose suivante: en Espagne, où vivent très peu de Nègres, les travailleurs, les paysans et tous les pauvres ont combattu farouchement les riches propriétaires du pays. Malheureusement, les travailleurs et les paysans ont perdu. Nous pouvons cependant observer que dans un pays où toute la population a la même couleur de peau, les différentes classes s'affrontent férocement pour décider laquelle d'entre elles le dirigera.

Prenons un autre exemple. Le monde entier connaît la façon dont les fascistes allemands traitent les travailleurs allemands. Les fascistes assassinent les dirigeants ouvriers, les jettent dans des camps de concentration, tabassent les travailleurs dans les rues, baissent leurs salaires et les traitent de la manière la plus sauvage. Mais

22. NdT: Rappelons que la République espagnole et le Front populaire, malgré les exhortations de leur aile gauche, s'étaient refusés, pour ne pas déplaire aux « démocraties », à proclamer l'indépendance des colonies espagnoles en Afrique du Nord. D'aucuns pensent que si tel avait été le cas, on aurait assisté à la désertion ou au retournement des troupes maures de Franco.

il n'y a pas le moindre Nègre qui vit en Allemagne. C'est une affaire entre Blancs. La classe capitaliste blanche est engagée dans un conflit mortel avec les travailleurs blancs [...].

La même chose s'est produite en Italie, où les travailleurs et les paysans pauvres ont vu leurs dirigeants assassinés et leurs organisations détruites par Mussolini et ses fascistes.

Enfin, prenons un dernier exemple : la Russie en 1917. Là-bas, les travailleurs et paysans se sont battus dans une guerre civile contre les nobles, les propriétaires terriens et les capitalistes. Seulement dans ce cas précis, les travailleurs et les paysans russes ont gagné. Les terres ont été partagées entre les paysans. Les travailleurs se sont emparés des usines et un gouvernement des travailleurs a été établi.

Il est donc clair que ces dernières années – pour ne pas mentionner d'autres grands exemples historiques –, il y a eu de terribles affrontements dans différents pays où la population tout entière avait la même couleur de peau. La lutte de classes se poursuit, toujours, quelle que soit la couleur du peuple. C'est pourquoi nombreux sont les travailleurs blancs, en Europe et en Amérique, qui se disent en eux-mêmes : «Je suis affamé. Mais si j'avais un emploi, de toutes les manières, mon ami qui habite la porte à côté n'en aurait pas. Les capitalistes vont m'écraser avec le fascisme dès que je commencerai à me battre pour mes droits. Pourquoi devrais-je soutenir leur guerre pour la "démocratie"? Ma guerre est contre les capitalistes dans mon propre pays.» En d'autres termes, il y a des Blancs qui disent de la guerre les mêmes choses que les Nègres. Et c'est cela qui est d'une grande aide pour les Nègres.

LA SITUATION EN AMÉRIQUE

Penchons-nous maintenant attentivement sur la situation en Amérique à la lumière de ce que nous venons d'examiner. Nous voyons qu'en Amérique, il y a soixante-quinze ans, la division au sein de la population blanche a été provoquée par l'appel lancé aux Nègres par une partie des Blancs qui invitaient ceux-ci à les rejoindre et les soutenir dans leur lutte. C'est de cette façon que les Nègres ont été émancipés. De nos jours, il est vrai qu'il peut sembler que tous les Blancs, ou du moins la plupart d'entre eux

sont hostiles aux Nègres, qu'ils les oppriment et les discriminent, mais nous pouvons cependant être certains que la lutte que nous avons vue se développer dans différents pays d'Europe se déroule ici même. Tôt ou tard, les travailleurs et les fermiers d'Amérique, qui se battent contre les propriétaires terriens et contre les capitalistes, qui se battent dans la *Work Projects Administration,* qui se battent pour de meilleures aides, seront amenés à engager la même guerre civile que celles que nous avons pu observer dans de nombreux pays ces vingt-cinq dernières années.

Par conséquent, le Nègre qui examine la situation politique, non comme elle apparaît en surface, mais dans les réalités de la lutte entre les classes, peut avoir confiance. Il comprendra que l'Amérique blanche n'est pas un édifice solide. Il y a une énorme division et une grande brèche va s'ouvrir. Nous pouvons déjà en percevoir les signes très clairement. Lorsque cette lutte qui approche s'embrasera en une inévitable guerre civile, les Nègres peuvent être certains que beaucoup de travailleurs et de fermiers blancs, qui aujourd'hui ont des préjugés, se tourneront vers eux pour obtenir leur aide, comme Lincoln le fit lorsqu'il combattait le Sud. Pendant la dernière guerre civile, les Nègres ont fait un grand pas en avant et dans la guerre civile qui vient, la guerre des travailleurs, les Nègres auront la grande opportunité de terminer leur long voyage vers la liberté complète.

COMMENT SE BATTRE CONTRE LA GUERRE ?

Nous savons maintenant que les millions de colonisés dans tous les pays, ceux d'Afrique, en Inde, ainsi que les autres peuples opprimés, sont la majorité des peuples et sont alliés. Plus important encore, nous avons vu que beaucoup de travailleurs blancs, partout dans le monde, bien qu'ils ne subissent pas les discriminations particulières qui pèsent sur les Nègres, ne voient pas pourquoi ils devraient verser leur sang pour le capitalisme, que celui-ci soit « démocratique » ou fasciste. Ils pensent que la guerre que les travailleurs et les fermiers doivent mener est celle de tous les opprimés contre tous les oppresseurs, une guerre qui mettra fin au système capitaliste et à ses guerres continuelles, ses crises et ses dictatures fascistes.

La question est désormais celle-ci: comment les Nègres américains peuvent-ils s'impliquer dans le combat contre l'entrée dans la guerre? C'est le capitalisme qui nous entraîne dans la guerre. Dès lors, lutter contre la guerre, c'est lutter contre le capitalisme. Qui aujourd'hui entraîne ce pays dans la guerre? Nul autre que Franklin Roosevelt. Il dit qu'il fera son possible pour maintenir l'Amérique en dehors de la guerre. Mais Woodrow Wilson, qui avait été élu en 1916 sur la promesse qu'il n'engagerait pas l'Amérique dans le conflit, l'y a conduite l'année suivante au nom de la «démocratie». Roosevelt a fait tous les préparatifs nécessaires et n'attend que l'occasion d'y entraîner l'Amérique. Comment l'arrêter? Il n'y a qu'une seule voie. En décrédibilisant chacun des mots qu'il prononce et en s'opposant à chacune de ses actions.

PAS DE LEVÉE DE L'EMBARGO

Lorsque Roosevelt et le Congrès réduisent les aides sociales, il serait absurde d'écouter la *Workers Alliance*[23] déclarer que ces réductions ont été moins importantes avec Roosevelt qu'avec le Congrès réactionnaire et qu'il faut par conséquent soutenir Roosevelt. Non! Les deux doivent être combattus. Si l'on soutient Roosevelt, on renforce sa politique de guerre. Il faut remarquer que malgré leur désaccord sur les aides sociales, le Congrès et Roosevelt sont d'accord sur le montant des dépenses d'armement. Sur ce point, nulle trace de désaccord. Ils peuvent se quereller sur le moment précis de l'entrée en guerre de l'Amérique. Mais sur les préparatifs de guerre, ils agissent comme un seul homme.

Roosevelt propose qu'on ne puisse pas faire grève contre le gouvernement. Les Nègres qui travaillent pour des projets gouvernementaux feront grève pour leurs droits et lutteront contre cette décision de type fasciste. Plus forte sera l'opposition des travailleurs sur tous les fronts, plus les capitalistes seront gênés dans leur marche vers la guerre. Roosevelt propose de lever l'embargo. Ce qu'il tente de faire, c'est de lier plus étroitement encore l'Amérique

23. NdT: Organisation de chômeurs créée à la suite de la fusion en 1935, après le tournant de l'Internationale communiste, de l'organisation de chômeurs du Parti communiste et de celle du Parti socialiste.

à la Grande-Bretagne et à la France. Nous devons nous opposer de toutes nos forces à cette évolution qui nous rapproche de la guerre.

TOUS LES CRÉDITS DE GUERRE DOIVENT ALLER AUX CHÔMEURS

Roosevelt propose des milliards pour l'armement. Nous contestons cela. Nous ne voulons ni des milliards ni des millions pour l'armement. Pas un seul *cent.* En revanche, nous demandons que tous les crédits de guerre soient consacrés aux chômeurs. Les chômeurs veulent de l'argent pour vivre. Ils ne peuvent pas soutenir le Congrès qui vote des crédits pour tuer des gens. Nous montrerons notre opposition par des meetings, des manifestations, et en rassemblant tous ceux qui mènent les mêmes activités antiguerre. C'est ainsi que l'on s'opposera au plan de Roosevelt pour entraîner l'Amérique dans la guerre.

Cependant, la lutte peut être menée de façon plus immédiate et plus efficace. Dans les usines, les mines, les fermes, partout où les travailleurs se battent pour de meilleurs salaires et de meilleures conditions, lorsque la guerre se profile, c'est le moment d'appuyer nos revendications avec plus de force. Les capitalistes font bloc et se soutiennent mutuellement pour faire la guerre. Ce sont eux qui se dressent pour la déclencher. C'est pourquoi, les travailleurs, en faisant pression sur eux et en se battant contre eux en faisant grève, non seulement peuvent-ils arracher des acquis sociaux pour eux-mêmes, mais peuvent également effrayer suffisamment les capitalistes pour les empêcher de déclencher des guerres contre d'autres capitalistes alors même qu'ils sont en guerre contre les travailleurs de leur pays.

QUE LE PEUPLE VOTE CONTRE LA GUERRE!

Le député Ludlow a proposé un amendement constitutionnel qui, s'il était adopté, soumettrait à un référendum toute déclaration de guerre. En lui-même, le référendum ne stoppera jamais la guerre. Seule la lutte contre le capitalisme peut l'arrêter. Mais nous soutenons la proposition de Ludlow qui est utile. Le *Socialist Workers Party* dit: «Que le peuple vote contre la guerre. Les Nègres devraient voter contre.»

SOLIDARITÉ ENTRE LES BLANCS ET LES NÈGRES

Mais les travailleurs eux-mêmes discriminent leurs frères noirs. Les Nègres doivent-ils cesser de lutter contre les discriminations dans les syndicats et les organisations ouvrières? En aucun cas. Les Nègres et leurs alliés parmi les travailleurs blancs doivent souligner que les Nègres doivent avoir tous leurs droits de travailleurs et de citoyens. Les Nègres ne feront aucune concession dans ce domaine. Dans la gigantesque tâche qui est celle des travailleurs, il doit y avoir une solidarité complète dans le combat contre la guerre et cela signifie qu'il faut une grande lutte pour l'égalité de tous les membres du mouvement de la classe travailleuse et de tous ceux qui combattent la guerre capitaliste.

IL Y A PLUSIEURS FAÇONS DE COMBATTRE LA GUERRE

Supposons que nous entrions en guerre. Que ferons-nous alors? *Nous mènerons la lutte avec acharnement comme nous l'avons fait avant.* Parce que le capitalisme, ici en Amérique, restera le premier ennemi. Bien entendu, nous ne pourrons pas nous battre de la même manière qu'en temps de paix. Nous ne pourrons plus tenir, par exemple, de meetings contre la guerre.

Mais supposons que dans une usine, des militants ouvriers proposent une grève contre les réductions de salaire ou les conditions d'oppression. Il y aura les traîtres qui se joindront au gouvernement pour dire: «Maintenant que nous sommes en guerre, nous devons nous sacrifier pour la victoire!» Mais les véritables combattants contre la guerre refuseront cette position perfide et se battront aussi âprement pour les droits des travailleurs en temps de guerre qu'ils le faisaient auparavant. C'est la seule voie pour se battre contre la guerre.

Il y a d'autres façons de se battre dont nous ne parlerons pas ici. Par exemple, les Nègres pourraient former de petits groupes qui discuteront de la lutte contre la guerre, distribuer des tracts contre la guerre à leurs collègues de travail, à leurs amis et coopérer avec tous ceux qui se consacrent à cette même activité. Certains lâches diront que cela est contraire à la loi. Ça l'est, bien entendu. Mais ce sont les capitalistes qui font la loi. Et celui qui obéit à la loi

capitaliste est bien fou de le faire quand il sait la nécessité de se battre contre le capitalisme.

Le résultat de tout cela sera que la grande masse du peuple, noir et blanc, commencera à ressentir le poids de l'effort de guerre et commencera à se révolter. Elle se dotera alors de dirigeants éclairés et expérimentés. Elle aura des organisations prêtes à conduire les grandes masses pendant l'assaut contre l'ennemi principal, celui qui est dans leur propre pays.

LES TRAVAILLEURS ONT MIS FIN À LA DERNIÈRE GUERRE

Les travailleurs et les fermiers, blancs et noirs, ne doivent jamais oublier ce fait important. Ce ne sont pas les hommes d'État et les politiciens qui ont mis fin à la dernière guerre. Ce sont les travailleurs russes qui en ont sorti la Russie par la grande révolution d'octobre 1917. Ensuite, en novembre 1918, ce sont les travailleurs d'Allemagne qui ont chassé le Kaiser et son gouvernement hors du pays et mis fin à la guerre. Tel doit être notre objectif: combattre les capitalistes pour les empêcher d'entrer en guerre. Si nous échouons à les arrêter, alors il faudra continuer le combat pour mettre fin à la guerre le plus vite possible. Mais il ne faudra pas se contenter de mettre fin à la guerre, il faudra également en finir avec le capitalisme, si nous en avons la possibilité, et ainsi empêcher ce massacre de masse qui est inséparable de ce maudit système capitaliste.

Si l'Amérique entre en guerre, nous aurons, au début, beaucoup de mal à la combattre. La situation semblera désespérée. Mais en Allemagne, en décembre 1914, un seul homme, Karl Liebknecht, a élevé la voix contre la guerre. Quatre années plus tard, en Allemagne, les grandes masses suivaient la position de Liebknecht et mettaient fin à la guerre en négociant avec l'ennemi dans son propre pays. Quand tout commencera, ceux qui s'opposeront à la guerre seront sans doute peu nombreux, mais les masses viendront à nous comme elles sont venues à Liebknecht. L'erreur que les travailleurs allemands ont faite en 1918 a été de remplacer un gouvernement capitaliste par un autre, au lieu d'en finir avec le capitalisme et d'instaurer un véritable gouvernement des travailleurs. Si les capitalistes rafistolent la paix, nous avons qu'ils entreprendront

rapidement une autre guerre. Il faut continuer la lutte contre le capitalisme.

POUR LA 4E INTERNATIONALE.

Les Nègres d'Amérique doivent se placer à la tête de cette tâche ardue. Ce sont eux qui ont le plus à gagner. La même activité se développe en ce moment dans tous les pays, même si, bien entendu, la presse capitaliste n'en parle pas. Le *Socialist Workers Party* a des partis frères, en Grande-Bretagne, en France, en Pologne, en Inde, en Afrique, en Chine, partout dans le monde, qui mènent cette politique. Nous savons qu'il s'agit d'une lutte internationale et par conséquent notre organisation adopte une perspective internationale.

Lénine et Trotsky ont fondé la 3e Internationale pour aider les travailleurs, notamment dans des crises de cette nature. Mais, aujourd'hui, la 3e Internationale ne sert à Staline que pour négocier avec les gouvernements impérialistes comme celui d'Hitler. Un jour, les staliniens déclarent combattre pour la «démocratie», parce que Staline veut une alliance avec la Grande-Bretagne. Un autre jour, quand Staline fait alliance avec Hitler, les staliniens déclarent que la guerre n'est plus une guerre pour la «démocratie», mais une guerre entre pays impérialistes. Cette appréciation peut sembler juste, mais si demain Staline change à nouveau de position, ils en changeront également. Les staliniens ne sont pas les dirigeants de la classe travailleuse, mais des agents de Staline. Et ils sont particulièrement dangereux parce qu'ils emploient un vocabulaire révolutionnaire et qu'ils ont beaucoup d'argent. Il faut les éviter comme la peste.

C'est à cause de la trahison de la 3e Internationale que les travailleurs véritablement révolutionnaires ont partout formé la 4e Internationale. Les Nègres qui apprécient clairement la situation devraient rejoindre ce parti. Les travailleurs ne pourront jamais vaincre sans un parti fort et doté d'une pensée claire. Mais si un Nègre ne souhaite pas rejoindre, aujourd'hui, un parti révolutionnaire, cela ne l'empêche pas pour autant de créer ou de rejoindre une organisation de Nègres pour combattre la guerre. De telles organisations nègres travailleront conjointement avec tous les autres

groupes qui luttent contre la guerre de la seule façon possible, en combattant le capitalisme.

Certains pensent qu'il y aura pour les Nègres du travail et de bons salaires, comme ce fut le cas durant la dernière guerre. Ils se trompent. Roosevelt sait déjà ce qu'il va faire : il n'augmentera pas les salaires, mais les réduira pendant la guerre. Ce sont les capitalistes qui en tireront tous les bénéfices. Et après la guerre, viendra la dépression, et celle dans laquelle nous sommes plongés aujourd'hui apparaîtra alors comme une plaisanterie. Non, il n'y a pas de salut dans cette voie.

LE VÉRITABLE ENNEMI EST ICI

Hommes et femmes noirs de tous les pays, en Amérique, aux Antilles, en Afrique, la 4e Internationale vous appelle au combat pour votre propre libération, pour tous vos droits, sociaux, politiques et économiques ici en Amérique, pour l'indépendance de l'Afrique et pour la formation d'États noirs sur ce continent. Ne choisissez pas un groupe capitaliste contre un autre ! Combattez-les tous !

Ce que les travailleurs ne voient pas aujourd'hui, ils le verront demain. L'union des travailleurs et des fermiers du monde entier s'opposera à la sanglante guerre impérialiste jusqu'au bout. Nous chercherons à construire une nouvelle société dans laquelle tous les hommes, quelle que soit leur couleur ou leur race, pourront travailler en sécurité et en paix et jouir pleinement des bonnes choses de la vie.

L'ÉCONOMIE POLITIQUE DU LYNCHAGE[1]

1940

Les marxistes ont toujours soutenu que le lynchage n'avait rien à voir avec la protection de la «pureté de la femme». Un examen rapide des éléments recueillis au sujet du lynchage montre que la sauvagerie qui est habituellement imputée au Nègre s'applique ici, non pas aux Nègres lynchés, mais aux lyncheurs.

Les marxistes insistent aussi sur le fait que le lynchage est étroitement lié aux conditions sociales et économiques du Sud. Mais ce n'est pas suffisant de dire cela. Il faut le démontrer, directement ou indirectement.

Il y a quelques années, Arthur F. Raper a fait une étude très précise du lynchage, *The Tragedy of Lynching,* parue en 1933 chez University of North Carolina Press[2]. C'est un travail de grande valeur.

Dans le Sud, la population nègre est particulièrement concentrée dans la vieille *Black Belt*[3]. Ils y représentent souvent la moitié de la population. Dans cette zone, écrit Raper, le Nègre est plus préservé du lynchage que partout ailleurs. Pourquoi?

> «Dans la *Black Belt,* les relations entre les races tournent autour du système de la plantation dans lequel le métayer et le manœuvre nègres sont indispensables d'un point de vue pratique. Les situations économiques et culturelles respectives des masses blanches et nègres sont bien définies et fort différentes.»

---

1. Publié sous le pseudonyme de J. R. Johnson dans *Socialist Appeal,* 10 février 1940.
2. NdT: Arthur F. Raper, *The Tragedy of Lynching,* Mineola, Dover Publications, 2003 [1933].
3. NdT: La «ceinture noire». Son nom vient de la forme de croissant d'un ensemble de treize États où vivaient une majorité de Noirs: l'Alabama, l'Arkansas, la Floride, la Géorgie, le Kentucky, la Louisiane, le Maryland, le Mississippi, la Caroline du Nord, la Caroline du Sud, le Tennessee, le Texas et la Virginie.

Le numéro de décembre 1939 de *The New International* comporte un long article fort bien documenté de Robert Birchman qui analyse ces conditions et qui montre que le statut du Nègre a très peu évolué depuis l'époque de l'esclavage. Pieds et poings liés par le système économique, assigné à une place bien définie par les lois de la production capitaliste, le Nègre est moins lynché dans ces régions qu'ailleurs. Les lynchages qui peuvent cependant s'y produire sont d'un type particulier, qui correspond à la configuration économique et aux conditions politiques et sociales qui y prévalent. Arthur Raper écrit :

> «Le lynchage propre à la *Black Belt* est une sorte de transaction commerciale. Les Blancs, surtout ceux appartenant à la classe des planteurs conscients de leur dépendance vis-à-vis du travail nègre, recourent au lynchage pour préserver les relations traditionnelles entre le propriétaire et le métayer et non pas pour assouvir une vengeance raciste. Les Blancs de la *Black Belt* exigent que le Nègre reste en dehors de leur politique et de leurs salles de restaurant. C'est ainsi que les Nègres resteront dans leurs champs et dans leurs cuisines.»

Il n'y a pas là bas [dans le Sud] d'«hystérie généralisée». La foule lyncheuse y est en général peu nombreuse. Selon l'étude de Raper, la «foule agit de façon routinière [...] avec une précision d'horloge». Dans ces zones, la politique est l'affaire des employeurs blancs. Le Nègre ne doit pas s'en mêler. Les élus du comté sont les agents directs des planteurs et ils sont largement rétribués. Ainsi, par exemple, le shérif du comté de Bolivar a perçu quarante mille dollars en 1931, soit dix fois le salaire du gouverneur du Mississippi.

> «Dans les plantations de la *Black Belt,* où persiste un régime esclavagiste modifié, tout délit commis par les Nègres n'ayant aucune propriété est considéré comme une affaire de main-d'œuvre qui doit être traitée par le propriétaire blanc ou par ses contremaîtres.»

Nous comprenons maintenant pourquoi ces types sont si farouchement opposés à la législation contre le lynchage . Celle-ci serait un puissant moyen d'éveiller les Nègres au fait qu'ils ont des droits et que ces droits sont reconnus, en théorie du moins, par le gouvernement fédéral. Cette législation ne mettrait pas fin au lynchage mais ébranlerait l'ensemble du système.

Dans son livre, *Judge Lynch*[4], paru en 1938, Frank Shay dresse le portrait de l'autre forme de lynchage, celle qui voit une foule prise de sauvagerie dépecer le corps des Nègres qu'ils ont brûlé. Cette foule, dit-il, est composée d'hommes jeunes, âgés de moins de vingt-cinq ans, et de quelques rares crétins de tous âges :

> « Ce sont des Blancs nés aux États-Unis, essentiellement des défavorisés, des démunis, des chômeurs, des dépossédés, et n'ayant aucune attache. [...] Ce sont des garçons d'épicerie, des garçons de café, des salariés mal payés occupant des emplois ne demandant ni qualification ni intelligence ; des emplois qui pourraient être largement occupés de manière plus compétente par des Nègres qui seraient encore plus mal payés. Dans les communautés rurales, cette foule est faite de journaliers et de manœuvres, de métayers aigris, ceux qui de naissance ou par les situations qu'ils ont occupées sont liés à leur localité. »

Nous y sommes. Leurs vies ruinées, leur détresse, leurs échecs et leurs craintes les amènent périodiquement à assouvir leur colère contre le système en terrorisant les Nègres, qu'ils considèrent comme leurs plus grands ennemis et que leur éducation leur a enseigné à tenir dans le plus grand mépris.

Là encore, le lynchage est lié au système économique et même les formes très particulières qu'il prend sont déterminées par les relations de classes spécifiques existant entre les deux races.

Raper illustre ce principe de plusieurs façons. Prenons le nord du Texas ou le centre de l'Oklahoma qui ne font pas partie de la *Black Belt*. Dans les zones urbaines de ces comtés, nombreux sont les Nègres qui exercent une profession artisanale ou libérale, possèdent des maisons confortables et d'autres biens. Une part considérable des gens de couleur participe régulièrement aux élections locales et nationales. Les possédants blancs, qui ne sont pas dépendants du travail nègre comme le sont ceux de la *Black Belt,* ne circonscrivent pas l'activité nègre aussi étroitement. Mais les Blancs pauvres des zones rurales sont hostiles. Par la violence et la menace, ils chassent

4. NdT : Frank Shay, *Judge Lynch. His First 100 Years,* North Charleston, CreateSpace Independent Publishing Platform, 2010 [1938].

les Nègres des communautés rurales. Les foules de lyncheurs peuvent atteindre plus de mille individus.

Raper fait une observation véritablement étonnante. Alors que les possédants blancs permettent une certaine liberté aux Nègres et qu'ils n'ont pas besoin de leur force de travail, ils sont de ce fait indifférents à leur persécution par les Blancs pauvres. Dans la *Black Belt* au contraire, les planteurs protègent leurs serfs nègres de l'hostilité des Blancs pauvres. Ils ne peuvent permettre que leur force de travail soit affectée par une force de travail rivale. Si quelqu'un doit être lynché, ils le feront eux-mêmes, de manière méthodique et organisée.

Une dernière chose. En étudiant les données recueillies par Woofter, Raper montre qu'entre 1900 et 1930, à chaque fois que le prix du coton était au-dessus du prix habituel, le nombre de lynchages descendait au-dessous de la moyenne. Et quand le prix du coton descendait, le nombre des lynchages grimpait.

La 4e Internationale mène la bataille de classe partout où cela est nécessaire. Nous utilisons le parlement capitaliste pour nos objectifs propres, et c'est la raison pour laquelle nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour contrer les tentatives des sénateurs de bloquer la loi contre le lynchage. Mais nous ne perdons jamais de vue que notre ennemi principal est le système capitaliste. Il ne peut pas exister dans le Sud sans la loi des lyncheurs. Les travailleurs, noirs et blancs, doivent se préparer fermement à détruire le capitalisme, qui est à l'origine du lynchage.

MARCUS GARVEY[1]

1940

Tous les articles publiés sur Marcus Garvey témoignent de la profondeur de la marque laissée par cet homme extraordinaire, en moins de dix années de séjour dans ce pays.

Le mouvement révolutionnaire continue obstinément d'ignorer la signification particulière de son parcours. Il montre ainsi qu'il est toujours sous l'emprise de puissants préjugés qui le conduisent à déprécier ou ignorer l'activité et les réussites du mouvement nègre.

Garvey débarqua en Amérique pendant la guerre en entreprit de militer pour son organisation, l'*Universal Negro Improvement Association* (UNIA). Il avait pour programme un invraisemblable «retour en Afrique», invraisemblable car la Grande-Bretagne, la France et l'Allemagne qui se livraient la guerre pour l'Afrique ne le faisaient pas pour ensuite la remettre à Garvey. Toutefois, on peut penser que lui-même n'y croyait pas. Il se peut qu'au début, il ait pris l'idée au sérieux, mais très vite il a sans doute été convaincu que c'était impossible. Néanmoins, les idées de Garvey importent peu ici.

Il nous faut d'abord remarquer qu'il est apparu sur le devant de la scène dans la période de l'immédiat après-guerre, alors que la révolution déferlait sur l'Europe et que les travailleurs étaient partout en mouvement. Les masses nègres se joignirent à l'effervescence générale et c'est ce mouvement qui porta Garvey. Le grand mouvement de la classe travailleuse américaine qui suivit fut le mouvement pour Roosevelt en 1936. Il mit en branle des centaines de milliers de Nègres qui portèrent leur vote sur le Parti démocrate. Le troisième grand mouvement des travailleurs américains fut la création du CIO. Il entraîna pour la première fois des centaines

1. Publié sous le pseudonyme de J. R. Johnson dans *Labor Action*, vol. 4, n° 11, 24 juin 1940.

de milliers de Nègres dans les syndicats. À chaque pas en avant des masses américaines, les Nègres ont joué leur rôle. Cependant, la plus importante des mobilisations nègres fut celle en faveur de Garvey.

Pourquoi? Garvey était un réactionnaire. Il s'exprimait avec virulence mais il s'opposait au mouvement ouvrier et préconisait d'obéir aux patrons. Une des raisons de son succès réside dans le fait que son mouvement était rigoureusement un mouvement de classe. Il en appelait aux Noirs contre les Mulâtres. Ainsi, il a brutalement écarté la classe moyenne qui est largement de sang-mêlé. Il visait délibérément les plus pauvres, les plus piétinés et les plus humiliés parmi les Nègres. Les millions qui l'ont suivi, la dévotion qu'ils lui manifestaient et l'argent qu'ils lui donnaient montrent où se trouvent les forces les plus vives du mouvement des travailleurs, le puissant réservoir qui attend le parti qui saura en faire usage.

Cependant, Garvey était un fanatique racial. Il en appelait au Noir contre le Blanc. Il voulait la pureté raciale. Une partie importante de sa propagande reposait sur les succès passés des Noirs, sur leur détresse actuelle et sur leur grandeur future.

[...] Bien avant Hitler, il a eu recours aux uniformes, aux défilés, aux gardes militaires, c'est-à-dire, pour faire court, il a recouru à la dramatisation et au spectaculaire. Les idiots ne voient dans tout cela qu'arriération de Nègres. Les événements récents devraient leur donner l'occasion de réviser leurs appréciations. Tout ce qu'Hitler a pu mettre en œuvre pour faire appel à la psychologie des foules, Garvey l'a fait avant lui, et cela dès 1921. Son aréopage de baronnets, etc., avec lui-même comme Empereur d'Afrique, était l'héritage de sa vie précédente dans les Caraïbes.

Par bien des aspects, le mouvement de Garvey fut le mouvement politique de masse le plus remarquable que l'Amérique ait jamais connu. Il ne faut pas oublier que Garvey n'avait rien promis aux Nègres et, en même temps, avait tout promis Son organisation n'était pas un syndicat qui exigeait de meilleurs salaires, ni un parti politique qui ouvrait des perspectives pour réaliser un programme. Il n'a rien fait d'autre que de parler de l'Afrique et, presque à la fin de son parcours, il a fourni un ou deux navires prenant l'eau

qui ont fait une ou deux traversées hasardeuses[2]. Mais le sentiment d'humiliation et d'injustice était si puissant parmi les Nègres et la confiance qu'ils mettaient en Garvey était si forte qu'ils lui ont donné tout ce qu'ils avaient, année après année, pour qu'il accomplisse quelques miracles. Il n'y a aucune révolution qui puisse s'accomplir sans que les masses aient atteint un sommet d'exaltation et qu'elles aient entrevu une nouvelle société. C'est ce que Garvey leur a donné.

Garvey fut l'un des plus grands orateurs de son temps. Peu éduqué, il avait dans la tête les rythmes de Shakespeare et de la Bible. Maître de la rhétorique et de l'invective, il pouvait avec une grande intensité dramatique soulever les foules d'émotion. Au cours des dernières années, il pouvait envoûter les foules anglaises à Hyde Park en leur parlant de Dieu qui sauverait l'Éthiopie noire grâce à Simon de Cyrène, un homme noir, qui avait aidé Jésus sur le chemin du Calvaire. Comme le disait le poète, «ce qui compte, ce n'est pas ce que tu dis, mais comment tu le dis»!

Ce mouvement et ce dirigeant remarquables demeurent donc inconnus des marxistes américains.

Tous les révolutionnaires en peau de lapin qui parlent aux Nègres dans les bistrots, et qui de ce fait prétendent connaître la question nègre, soulignent les erreurs et les absurdités de Garvey, et ils se figurent ainsi qu'ils contribuent ainsi à sa compréhension. Plus que toutes les thèses de la 3e Iinternationale, une des bases de la construction d'un véritable mouvement de masse parmi les Nègres réside dans l'étude de cette première grande poussée des Nègres.

2. NdT : Allusion à la compagnie de navigation, la *Black Star Line,* fondée par l'UNIA grâce à une souscription populaire pour permettre le retour en Afrique.

LE POGROME RACIAL ET LES NÈGRES[1]

1943

Les ténèbres et le désespoir se sont abattus sur des millions de Nègres dans ce pays. Depuis au moins un an, les prochaines flambées de violence sont devenues un sujet de conversation fort répandu. On a beaucoup écrit sur le sujet dans la presse nègre ainsi que dans certains organes de la presse capitaliste. Chaque fois que l'opportunité s'est présentée, les masses nègres ont montré leur détermination, leur courage et leur capacité à se sacrifier. Cependant, la tourmente s'est abattue sur eux et ils n'ont guère eu les moyens d'y faire face. Mais il n'y a pas que cela. Ils s'attendent, non sans raison, à vivre des temps encore plus difficiles. La question n'est pas celle d'un programme à long terme pour l'abolition des bases économiques et sociales des préjugés raciaux. Le problème est bien plus urgent. Les événements dans des États aussi dissemblables que la Floride, la Californie, la Pennsylvanie, le Texas, le Michigan et New York ont démontré qu'à tout moment, des bandes de Blancs peuvent tabasser et tuer les Nègres dans les rues, et incendier et détruire des immeubles entiers habités par les Nègres. Cependant, l'impuissance avec laquelle les Nègres observent la montée des périls montre très clairement que bien qu'ils perçoivent, plus que tout autre, l'urgence du problème, ils ne sont pas encore pleinement conscients des forces qui se mobilisent contre eux et, de ce fait, ne peuvent s'organiser pour faire face à cette urgence.

Alors qu'ils sont en train de chercher une issue à cette situation pleine de dangers, nous leur proposons ainsi qu'à leurs amis

1. Publié sous le pseudonyme de W. F. Carlton dans *New International*, vol. 9, n° 7, juillet 1943. NdT : Cet article fut écrit à la suite aux émeutes racistes de Détroit. Le terme d'« émeutier » désigne donc ici les Blancs qui participèrent à ce « pogrome racial ».

d'observer certains éléments fondamentaux qui caractérisent la situation actuelle et d'en tirer quelques conclusions.

Tout d'abord, et c'est le plus important, il est inutile d'attendre une protection du gouvernement. Par gouvernement, nous entendons l'administration de Washington, celle de Roosevelt ou de tout autre président, le département de la Justice, le FBI, les sénateurs et les députés, l'administration des États, les gouverneurs, la police des villes, la *Fair Employment Practices Commission* (FEPC)[2] et toutes les formes du pouvoir officiel. Étant donné ce qu'ils sont, tous ces organes ne protégeront pas les Noirs, ils ne le peuvent pas.

Prenons l'administration de Washington. Le gouvernement de Roosevelt savait qu'il allait se passer quelque chose à Détroit. Après les émeutes de 1942 en réaction au *Sojourner Truth Housing Project,* la commission d'enquête gouvernementale avait déclaré :

> «Ce n'est pas du mélodrame quand les édiles d'ici [Détroit] disent que c'est le conflit le plus sérieux auquel la ville a dû faire face depuis le temps des grandes grèves. [...] Ils ne prennent pas la pleine mesure de leurs propos. Il serait bien plus réaliste de dire que, si ce n'est pas aujourd'hui ce sera demain, ce pays, ou disons son effort de guerre, sera confronté à la plus grande crise qu'il ait jamais connue dans le Nord.»

La commission d'enquête évoquait en particulier Buffalo et Philadelphie comme des lieux à haut risque.

> «Quiconque n'est pas au cœur du tumulte ne peut guère comprendre l'urgence de la situation.»
>
> «Il nous faut donc redire une nouvelle fois la chose suivante : la situation échappe, et de loin, au contrôle de Détroit. Et cela va par ailleurs bien au-delà de Détroit. Et à moins d'une intervention prompte et résolue d'un quelconque officiel haut placé, de préférence le Président en personne, l'enfer va se déchaîner dans toutes les villes du Nord où les Noirs sont en grand nombre et en concurrence sur le marché du travail.»

2. NdT : Commission pour des pratiques justes dans l'emploi. Organisme mis en place en juin 1941 par l'administration Roosevelt sous la pression du mouvement noir. La FEPC devait obliger les entreprises sous contrat avec le gouvernement fédéral – notamment les industries de guerre – à mettre fin à la discrimination raciale à l'embauche.

Nous touchons ici à un nouveau problème : les immigrants ou les membres du *Ku Klux Klan* sont-ils les principaux responsables de l'éruption de Détroit ? Quels qu'ils soient, il faut savoir qu'ils constituent, du moins dans les villes du Nord, une minorité parmi les ouvriers. Le fait est que le gouvernement Roosevelt savait ce qui pouvait se passer et qu'il n'a rien fait. Souvenons-nous aussi que ce gouvernement ne veut pas que la production de guerre ne soit interrompue, sous aucun prétexte. Cependant, au lieu d'agir pour protéger les Nègres, il a choisi de laisser la situation en l'état. Au moment des émeutes du *Sojourner Truth,* en février 1942, le gouvernement avait arrêté trois hommes, trois, inculpés de « conspiration séditieuse ». Aujourd'hui, dix-huit mois plus tard, ils n'ont pas encore été jugés. Dépendre de ce gouvernement pour notre protection, c'est du suicide.

Ceci se passait avant les émeutes. Observons maintenant ce qui s'est passé pendant les émeutes. Localement, la police représente l'État. C'est à la police qu'est conféré le pouvoir de l'État dans ses rapports avec les civils. Son devoir est soi-disant de protéger la vie et les biens des civils qui sont attaqués par des hors-la-loi. Mais on ne peut attendre de la police qu'elle agisse d'une certaine façon quand le gouvernement, duquel lui vient son autorité, agit d'une autre façon. Son comportement montre de ce fait, et crûment, quelle est la véritable politique du gouvernement. Elle est aux côtés des émeutiers ! Tout Nègre, tout ami de la dignité humaine, devrait encadrer et afficher chez lui cette photo honteuse où l'on voit deux policiers maintenir un Nègre tandis qu'un émeutier blanc le frappe au visage et qu'un troisième policier à cheval observe la scène. Que la police, le pouvoir de l'État, est partie prenante de cette conspiration contre les Nègres, a même pénétré l'esprit de Walter White[3], le secrétaire national de la *National Association for the Advancement of Coloured People*[4] (NAACP). Le 23 juin, il écrit de Détroit la chose suivante :

3. NdT : Walter Francis White (1893-1955) préside la NAACP de 1931 à 1955.

4. NdT : La *National Association for the Advancement of Colored People* (Association nationale pour l'avancement des gens de couleur) est une organisation de défense des droits civiques. Fondée en 1909 à partir du *Niagara Movement* de W. E. B. Du Bois, elle a pour

> «Vingt-cinq des vingt-huit morts de l'émeute raciale sont des Nègres. Quatre-vingt-cinq pour cent de ceux qui ont été arrêtés sont des Nègres. Cent pour cent des trente-deux inculpés qui ont été condamnés hier sont des Nègres. Ces chiffres expliquent le désespoir amer et l'air maussade que j'ai vu hier sur le visage des Nègres.»

Sur les vingt-quatre tués, vingt l'ont été directement par les tirs de la police. La vie des Nègres était donc bien plus mise en danger par les représentants du gouvernement que par les émeutiers. La détente a été pressée par les doigts des policiers de Détroit, mais c'est le gouvernement de Washington qui a visé. Car le gouvernement Roosevelt a clairement montré à la police quelle était son attitude vis-à-vis des Nègres. En les ségréguant dans l'armée, la marine et l'armée de l'air, sans oublier l'administration fédérale elle-même, le gouvernement a fait qu'il était impossible pour la police d'avoir le moindre respect pour les droits des Nègres.

Par son attitude devant les émeutes du *Sojourner Truth,* par son refus de faire le moindre geste pour prévenir une crise que chacun, et notamment la police, voyait venir, le gouvernement a clairement indiqué sur qui il fallait pointer les fusils. Le gouvernement de Washington pouvait feindre de rester neutre. Mais dès que les combats ont commencé, la police est entrée en action et elle a agi selon la politique du gouvernement: restaurer l'ordre en remettant les Nègres à leur place.

Le gouvernement, sous toutes ses formes, est responsable de ces attaques meurtrières, non seulement avant qu'elles ne surviennent, mais aussi pendant leur déroulement. Le lundi 22 juin, deux cent cinquante représentants d'organisations syndicales, religieuses et sociales, tant noires que blanches, déjeunèrent ensemble dans la salle à manger du bâtiment de la *Young Women's Christian Association* pour prendre les mesures nécessaires à la protection des Nègres. Les discours allaient tous dans ce sens. Discours après dicours la police était accusée des meurtres, de s'être concentrée dans les quartiers noirs et d'avoir refusé d'arrêter les chefs des bandes

---

objectif d'« assurer l'égalité des droits politiques, éducatifs, sociaux et économiques de tous les citoyens et éliminer la haine et la discrimination raciales ».

blanches. Ils donnaient des exemples dont ils avaient eux-mêmes été les témoins. Ils pressèrent le maire Jeffries, qui était présent, de mettre un terme au non-respect de la loi. Ils lui demandèrent de prendre la parole à la radio pour avertir tous les protagonistes qu'ils seraient sévèrement punis. Ils condamnèrent la manière dont il avait géré la situation.

Jeffries refusa catégoriquement de faire ce qu'ils recommandaient. Aux dernières nouvelles, Jeffries et le FBI ont le même point de vue : aucune enquête n'est nécessaire. Au fond, le gouvernement de Washington, le maire et la police de la ville ne font qu'un. À Los Angeles, la police s'est jointe aux émeutiers contre les Mexicains et les Nègres. Après les événements de Mobile, Monsignor Haas, le nouveau dirigeant de la *Fair Employment Practices Commission* (FEPC), autre agence gouvernementale, a proposé que les Nègres soient ségrégués dans quatre chantiers navals qui ne fabriquent que les coques des navires. Cela veut dire que bien qu'ils puissent être ajusteurs, soudeurs ou riveteurs, les Nègres seront écartés des emplois hautement qualifiés et bien payés tels que ceux de conducteur de machine, de tuyauteur et d'électricien. Ce faisant, le gouvernement indiquait aux émeutiers que le message était passé et qu'ils pouvaient être certains qu'ils avaient obtenu l'essentiel de ce qu'ils demandaient : « Que les Nègres restent à leur place ! ».

Un journaliste rapporte à nouveau ce que nous savons tous, à savoir qu'au Texas, comme partout dans le Sud, la police d'État et la police de Beaumont se sont indignées d'avoir été mobilisées pour défendre les Nègres contre les Blancs. Et cela ne concerne plus uniquement le Sud.

LA SITUATION À NEW YORK

New York est depuis longtemps connue comme une ville où la ségrégation est faible (c'est du moins la description la plus favorable qui peut en être donnée) et le maire, LaGuardia, est réputé être un des grands amis des Nègres. Il y a quelques semaines, le maire a donné son accord pour un projet immobilier, le *Metropolitan Insurance Housing Project,* qui exclura les Nègres. Ainsi, à un moment des plus critiques, le chef de l'administration de la ville manifeste sans la moindre équivoque aux émeutiers potentiels et à sa propre

police ce qu'il pense de la question raciale. La police de la ville avait compris son maire bien avant qu'il ne parle. Le 24 juin, au cours d'une réunion du conseil municipal, Clayton Powell, un conseiller municipal nègre, avait déclaré que New York avait récemment été le théâtre d'« une succession ininterrompue de brutalités injustifiées perpétrées sur des citoyens nègres de la ville ». Certains d'entre eux en sont d'ailleurs morts. Il avait fait remonter par lettre chacun de ces cas à Valentine, le chef de la police. La première de ces lettres reçut un accusé de réception, les autres furent ignorées.

> « Maintenant, chers collègues du conseil municipal, continuait Powell, les émeutes de Détroit peuvent se produire ici à New York. Si une émeute éclate à New York, le sang de gens innocents, des Blancs comme des Noirs, rejaillira sur les mains du maire Fiorello LaGuardia et sur le chef de la police Valentine qui ont refusé que des représentants des citoyens puissent discuter des moyens de combattre de pareilles éruptions à New York. »

Quelle protection peut-on attendre de telles forces de police? Les Nègres feraient donc mieux de s'y résoudre : l'État et le gouvernement, à Washington, à Détroit, à New York, à Los Angeles ou ailleurs, n'offrent aucune protection. Ils prononceront quelques paroles. Le gouvernement enverra peut-être quelques troupes après que les actes criminels auront été commis et que la situation leur semblera excéder certaines limites. Il mettra même une commission sur pied. Mais, avant, pendant et après les émeutes, le gouvernement et ses agents agissent en accord avec la politique du capitalisme américain, vieille maintenant de trois cents ans. Il ne peut en être autrement.

L'État, écrit Marx, est le comité exécutif de la classe dominante. La classe capitaliste américaine a accumulé une richesse démesurée grâce à l'exploitation particulièrement brutale des Nègres. Pour anéantir la conscience de l'exploitation des travailleurs blancs, elle leur a appris à mépriser les Nègres. Aujourd'hui, elle a besoin qu'il n'y ait pas la moindre interruption de la production pour sa guerre. Quand certains éléments arriérés des Blancs attaquent les Nègres, la classe capitaliste, par le truchement de son comité exécutif, l'État, montre que même au détriment de ses propres intérêts de guerre

immédiats, il doit poursuivre cette persécution sur laquelle ont été bâtis l'essentiel de son pouvoir et de ses privilèges.

L'armée, la marine, la police, le département de la Justice, sont tous des instruments grâce auxquels la classe capitaliste entrave les masses. Les préjugés raciaux, considérés comme une affaire de haute politique, imprègnent ces instruments qui sont formés en ce sens. Même si le gouvernement n'approuve pas les émeutes raciales, il ne peut prendre de mesures vigoureuses pour les réprimer parce que cela démolirait les préjugés sur lesquels reposent tant de choses. Si les Nègres dépendent du gouvernement, ils seront jetés hors des tramways et tabassés; les émeutiers et la police tireront sur eux, ainsi que sur leurs femmes et leurs enfants; leurs maisons seront détruites et brûlées.

En outre, ces émeutes ne sont pas passagères. Même si par une sorte de miracle elles disparaissaient pendant la durée de la guerre, quand celle-ci sera terminée elles éclateront avec une intensité décuplée.

L'ÉVÊQUE ET LES ONCLES TOM

Deux semaines avant les événements de Détroit, le révérend C. Ransom, évêque de l'Église méthodiste épiscopale africaine, prit la parole au cours d'un meeting au Town Hall de New York devant mille cinq cents personnes. L'évêque s'adressait à des gens ayant une grande conscience des dangers qui pesaient sur eux. Après avoir salué l'activité du Président et de sa «formidable femme» en faveur de l'égalité des Nègres, il appela les Nègres à se battre et fit un aveu public. «Je suis fatigué des mensonges et des compromissions. Nous chantons les louanges de William Lloyd Garrison[5] – un Blanc qui est mort pour les Nègres – mais les Nègres doivent apprendre à mourir pour eux-mêmes», déclara-t-il

5. NdT: William Lloyd Garrison (1805-1879), journaliste abolitionniste et réformateur social. Il publie en 1831 *The Liberator* et fonde l'*American Anti-Slavery Society* qui allait devenir la principale société abolitionniste du pays avec son journal, le *National Anti-Slavery Standard*. Contrairement à nombre d'abolitionnistes des années 1840, il se prononce contre la disparition progressive de l'esclavage, pour son abolition «totale et immédiate», et qualifie la Constitution de texte esclavagiste. Il échappe au lynchage à la suite de l'attaque d'une réunion abolitionniste. La Géorgie mettra sa tête à prix.

avant de conclure : « Je préférerais mourir et être damné plutôt que d'abdiquer mon égalité absolue avec tout homme. » La théologie de l'évêque est quelque peu bancale. Nous pouvons lui assurer avec la plus grande certitude que s'il mourait en combattant pour l'égalité, il ne serait certainement pas damné. Cependant, sa ligne politique est irréprochable. Son allocution est remarquable parce que dans le cours de cette crise, sa position tranchait avec la logorrhée des dirigeants noirs. Malgré tout ce qui s'est passé et les présages d'une situation bien pire encore, aucun des prétendus dirigeants nègres n'a eu le courage, le bon sens ou l'honnêteté d'appeler les gens à se défendre eux-mêmes. Je vais citer une sélection de ce qu'ils ont déclaré de manière à dresser une sorte de procès-verbal de la honteuse lâcheté, de l'égoïsme et de la faillite de ces traîtres à la cause des masses nègres. (Tout ce que je cite date des éditions du 26 juin.)

The People's Voice :

> « Il est évident que les puissances de l'Axe préparent l'invasion de l'Amérique [...]. Notre gouvernement s'est montré bien timoré dans la manière dont il a traité la vile cinquième colonne. [...] Il est temps pour le Président des États-Unis de mettre fin aux enquêtes fallacieuses sur les lynchages, aux brutalités policières, au mauvais traitement des soldats noirs, à la loi des bandes et qu'il fasse son travail. »

Ensuite, en majuscules, on peut lire :

> « LA QUESTION QUI NOUS CONCERNE DÉSORMAIS N'EST PAS "ALLONS-NOUS GAGNER LA PAIX ?" MAIS "ALLONS-NOUS GAGNER LA GUERRE ?" ET DANS CE CAS, QUELLE GUERRE ? À L'ÉTRANGER OU ICI ? » Signé Adam Clayton Powell.

Cela doit être d'un grand réconfort pour les gens de Buffalo et de Philadelphie, qui se demandent si leur tour va venir, d'apprendre que l'Axe va envahir l'Amérique et que c'est la raison pour laquelle on leur brise le crâne. [...]

The Pittsburgh Courier :

> « Nous exigeons une action rapide et immédiate du Procureur général [et] du FBI [...contre les] saboteurs nazis inspirés par l'Axe. » Puis en grosses lettres : « Nous exigeons que le gouvernement agisse. »

The Chicago Defender:

«Biddle doit agir ou démissionner. [...] Il faut que notre pays s'unisse pour que nous puissions aller de l'avant et gagner la guerre, *maintenant,* en 1943.»

The Journal and Guide:

«Les gouvernements des États doivent jouer leur rôle; la ville et les autorités locales doivent jouer leur rôle; s'ils échouent, le gouvernement fédéral doit prendre ses responsabilités comme ce fut le cas à Détroit. Il est temps pour l'Amérique de serrer les rangs si nous voulons conserver le respect des autres membres des Nations unies.»

On le voit, ce n'est pas la vie des Nègres qui est en jeu, mais le respect de l'Amérique par les Nations unies.

Lester Granger, de la *National Urban League*[6], dans un télégramme au président Roosevelt: «Nous vous demandons d'ordonner immédiatement une enquête sur ces explosions et sur la possibilité de leur instigation par la subversion.» Walter White, de la NAACP, dans un télégramme au président Roosevelt:

«Nous vous demandons avec empressement de lancer sur les ondes un appel à l'Amérique pour résister à l'Axe et à sa propagande.»

Ferdinand Smith et Charlie Collins, respectivement président et secrétaire du *Negro Labor Victory Committee*[7]:

«Nous estimons que l'explosion de Détroit exige des mesures plus draconiennes pour empêcher de futurs effondrements du moral et de la production de guerre.»

Voilà les dirigeants nègres. Ce sont là les oncles Tom serviles qui rampent et gémissent, qui n'ont pas fait le moindre geste en direction des Nègres et de leurs partisans blancs, dont beaucoup d'entre eux appartiennent à des organisations et à des groupes, ou bien

6. NdT: La *National Urban League,* anciennement connue sous le nom de *National League on Urban Conditions Among Negroes,* fondée en 1910, est la plus ancienne des organisations noires pour les droits civiques. Basée à New York, elle a toujours tourné l'essentiel de son activité en direction de la situation des classes moyennes noires urbaines.

7. NdT: Organisation fondée en 1941 et dissoute à la fin de la guerre, le *Negro Labor Victory Committee* avait principalement pour objectif de lutter contre la discrimination à l'embauche dans l'industrie de guerre, principalement en Caroline du Sud.

sont isolés, et sont prêts à faire ce qu'ils peuvent pour défendre les Nègres. Non ! C'est à ce Président et à ces autorités très légales qui, de manière criminelle, sur ordre ou par incompétence, ont encouragé ou protégé les émeutiers, c'est à eux que ces dirigeants nègres s'adressent pour battre le tambour contre l'Axe. Les extraits que j'ai cités disent ceci : « Ne voyez-vous pas, Monsieur le Président, que quand ils nous tirent dessus et qu'ils nous brisent le crâne, cela nuit à notre production de guerre ? Si ce n'était pas pour cette raison, nous ne vous dérangerions pas. »

Le Président est l'homme même qui a tant heurté Walter White en soutenant ouvertement la ségrégation dans les forces armées, celui-là même qui a utilisé le FEPC comme un hochet pour tromper les Nègres ; le même qui, selon Adam C. Powell, a fait ouvrir une enquête bidon sur les milliers de cas de brutalités policières organisées chaque jour par le gouvernement contre les Nègres. Jusqu'à ce jour, le Président n'a rien dit. Tant qu'il aura Walter White, Lester Granger et Ferdinand Smith pour s'assurer que les Nègres restent calmes pourquoi dirait-il quelque chose ? Cependant, Eleanor Roosevelt n'est pas douée pour le silence. Quand l'émeute des *Zoot Suiters*[8] a éclaté, elle était à Washington, le centre du

8. NdT : Le *Zoot Suit* est une manifestation culturelle noire et latino apparue dans les années 1930 et 1940. Elle tire son nom d'une tenue éponyme (*zoot* est une onomatopée américaine désignant le fait de glisser, *suit* signifiant costume). Les pantalons larges et les vestes rembourrées étaient une manière de parodier le costume des blancs en général, et la tenue des planteurs du Sud en particulier. Parti de Harlem, ce courant se répandit à travers tous les États-Unis et le Canada, dans les milieux du jazz et du swing et parmi les petits délinquants. Les Latinos avaient leur propre déclinaison de cette sous-culture avec la figure du *pachuco*, liée aux gangs de rue et au monde de la nuit à Los Angeles. Les *zoot suiters* prirent part à de nombreux affrontements avec les militaires et la police. Ainsi, en mai et juin 1944, à Montréal, les *zoot suiters* déclenchèrent des émeutes contre les militaires qui ne supportaient pas ces « jeunes antipatriotes ». En 1943, à Los Angeles, éclatèrent les *Zoot Suit Riots*, des émeutes qui opposèrent des *zoot suiters* latinos, les *pachucos*, à des militaires blancs et à la police (un petit nombre de Noirs et d'Américains originaires des Philippines participèrent également aux affrontements). À la suite de l'agression d'un marin, des groupes de soldats investirent l'est de Los Angeles, les quartiers *chicanos*, pour y passer à tabac tout individu habillé en *zoot suit*. Ces émeutes s'inscrivaient dans un contexte de tension raciale, marqué par l'internement des Américains d'origine japonaise dans des camps, et par la répression de la communauté *chicano*, à qui les autorités blanches imputaient la responsabilité d'une « vague criminelle mexicaine ». En

pouvoir. Le monde n'a guère remarqué sa présence. Il ne s'en souviendra d'ailleurs pas. Elle n'a rien fait, mais elle a beaucoup parlé. Tel le couronnement d'une carrière remarquablement banale, elle a déclaré : «Tôt ou tard, les Américains devront admettre que nous avons un problème racial» (*Journal and Guide,* 26 juin.) Ces mots ne sont pas un acte d'accusation dressé par Eleanor Roosevelt. Sa tâche consiste à déverser une petite goutte d'eau sur les grands incendies. Mais la colossale insolence et le mépris contenus dans cette remarque sont un acte d'accusation des Walter White, des Lester Granger et des Ferdinand Smith. Cela sera un hommage éternel rendu aux agents nègres *de facto* de la classe dirigeante blanche qui, pendant cette crise, ne se sont pas tournés vers les Nègres pour leur dire : «Défendez-vous !»

Deux voix, deux voix seulement, ont tenu un discours sur les émeutes, même si elles n'évoquaient pas celles de Détroit en particulier. La première est venue de l'*Afro-American* de Baltimore. Commentant les émeutes du Texas, le journal a écrit des lignes qui devraient être apprises par cœur. Chacune des phrases est riche d'enseignements :

> «Il importe peu de connaître la cause de cette attaque contre des centaines de gens de couleurs innocents. Dans certains endroits du Sud, nul besoin de motif pour mettre les foules en mouvement. Tout ce dont ils ont besoin, c'est d'un prétexte. Dans le Sud, dans une situation comme celle-ci, il est totalement vain de faire appel à l'État ou aux autorités fédérales. Ils arrivent en général trop tard. Les communautés de couleur doivent être prêtes à assurer elles-mêmes leur protection. Frederick Douglass disait que l'esclave qui résistait énergiquement n'était presque jamais fouetté. Si les voyous qui attaquent les maisons des gens de couleur avaient droit à une réception musclée, ils ne reviendraient pas.»

La seconde voix, celle de l'*Amsterdam News* de New York, est plus puissante encore :

---

janvier 1943, dix-sept jeunes *Chicanos* furent condamnés sans preuve pour le meurtre non élucidé d'un homme, notamment sur la base d'une «expertise» qui avançait que les Mexicains avaient des prédispositions biologiques au meurtre et le «goût du sang». Ce procès est considéré comme l'un des déclencheurs des émeutes qui, après Los Angeles, gagnèrent différentes villles (Beaumont, Chicago, Philadelphie ou encore New York).

> «Nous savions, et nous l'avons dit à plusieurs reprises, qu'aux États-Unis il n'y aura ni loi ni ordre (les Nègres se moquent éperdument de savoir si les Blancs les aiment ou non) tant que le gouvernement fédéral n'entreprendra pas de mettre fin aux perpétuels pogromes contre les citoyens nègres, notamment dans le Sud. En ne protégeant pas la vie et la sécurité des citoyens américains, notre gouvernement entre tacitement en collusion avec les activistes blancs à l'esprit nazi. Les relations entre les deux races sont désormais si mauvaises que n'importe quel citoyen sain d'esprit doit avoir peur non seulement pour son pays mais aussi pour sa famille, ses amis et pour lui-même.
>
> Parce que notre gouvernement se refuse à agir avec détermination – c'est-à-dire punir les pogromistes, quel que soit leur nombre –, tout citoyen est désormais tenu de se protéger lui-même. Se protéger de la violence pogromiste signifie résister et rendre les coups sans faire de quartier. Cela peut vouloir dire la mort, mais il vaut bien mieux mourir comme un homme que périr comme un animal en cage, à Beaumont ou ailleurs.
>
> Malheureusement, la guerre des citoyens nègres contre les pogromistes ici dans le pays est une guerre juste. Il faut que nous les combattions jusqu'à la mort, jusqu'à ce que notre gouvernement, dont le rôle est de protéger tous les citoyens, fasse son devoir, comme tout gouvernement valant quelque chose devrait le faire. Les dés sont jetés et nous devons nous battre jusqu'au bout pour nos vies et nos foyers, pour conserver l'estime de nous-mêmes.»

Tout se résume en un mot. Cela est vrai pour le Sud, cela est vrai pour le Nord et cela est vrai partout. Il y a quelque treize millions de Nègres dans ce pays. Ils veulent se défendre eux-mêmes et sont impatients de pouvoir le faire. Qui, à leur place, ne le serait pas? Mais leurs dirigeants ne font rien d'autre que de s'adresser à ce même Président, à ce même État, à cette même police, à ces mêmes autorités, qui, étant ce qu'ils sont, ne nous défendront pas, ne peuvent nous défendre. Nous posons la question aux Nègres: Ferdinand Smith, Lester Granger, Walter White et tous les autres n'auraient-ils pas dû se retrouver dans une même adresse aux Nègres? N'auraient-ils pas dû les appeler à se défendre eux-mêmes? N'auraient-ils pas dû accuser nommément le Président, les policiers, les autorités, les maires ainsi que tous ceux qui ont contribué de manière criminelle, directement et indirectement, à la

persécution des Nègres? N'auraient-ils pas dû s'adresser à la masse des Blancs de ce pays pour leur dire qu'au regard de la faillite honteuse du gouvernement à protéger les Nègres, c'était aux citoyens eux-mêmes de le faire? N'est-ce pas ce que la situation exige? Y a-t-il une autre voie pour sauver les gens des périls imminents? Tous les dirigeants nègres qui ne peuvent répondre par l'affirmative à ces questions sont des traîtres à leur peuple et ils devraient être expulsés de ses rangs.

Chaque club scolaire, chaque rue, chaque Église peuvent organiser sa défense là où les autorités officielles ont échoué à la faire. Ils doivent mettre en commun leurs moyens et former un service d'ordre. Ce mouvement doit s'étendre à tout le pays et nous pouvons commencer dès demain.

Doit-on ignorer le Président? Pas du tout! Le Président doit être informé, mais il ne doit pas l'être par des télégrammes hebdomadaires sur l'Axe, mais par des dizaines de milliers de citoyens défilant à Washington. Walter White et Philip Randolph[9] portent la responsabilité du fait que les masses nègres sont aujourd'hui sans défense. Quand les gens ont été prêts à marcher sur Washington, ils ont comme toujours reculé et ont rampé devant Roosevelt et LaGuardia en annulant la manifestation[10]. Il ne faut pas s'étonner que l'État ait continué dédaigneusement dans la même voie. Une chose et une seule le fera changer: c'est de voir que les masses nègres n'écoutent plus ceux qui constamment tendent le derrière pour

9. NdT: Asa Philip Randolph (1889-1979), membre du *Socialist Party* en 1910, il fonde en 1917 le journal *The Messenger* qui fait campagne notamment contre le lynchage et contre l'entrée des États-Unis dans la Première Guerre mondiale. Il fonde en 1925 chez Pullman ce qui est considéré comme le premier syndicat de travailleurs afro-américains, la *Brotherhood of Sleeping Car Porters*.

10. NdT: Le Mouvement pour une marche sur Washington fut créé à l'initiative de A. Philip Randolph, le président de la *Brotherhood of Sleeping Car Porters*, pour protester contre la ségrégation dans l'armée que l'administration Roosevelt n'avait pas abolie. Ce fut, au début des années 1940, le mouvement militant noir le plus important. Une semaine avant la manifestation prévue pour le 1er juillet 1941 (100 000 personnes étaient attendues), l'administration Roosevelt mit en place le *Fair Employment Practices Committee* qui devait mettre fin à la ségrégation dans les entreprises travaillant pour le gouvernement fédéral, notamment les usines d'armement (mais pas dans l'armée). La Marche fut annulée, mais le mouvement poursuivit ses activités pendant plusieurs années.

qu'on leur botte, qu'elles sont prêtes à organiser elles-mêmes leur propre défense et qu'elles soumettent elles-mêmes leurs doléances au gouvernement.

Certains parmi ces poltrons et parasites du gouvernement Roosevelt murmurent que «nous, les Nègres, ne pouvons nous battre contre toute la population blanche». Disant cela, ils ne font rien d'autre que calomnier les dizaines de millions d'Américains blancs et, par-dessus tout, c'est une calomnie contre le CIO. Nous demandons aux Nègres de prendre note que pendant les dix dernières semaines, la totalité de cette administration hypocrite et incompétente, qui avait tout fait pour mettre le fardeau de la guerre sur le dos des masses, a été dénoncée et ébranlée par l'action magnifique des mineurs[11]. Ce demi-million d'hommes a eu confiance dans son syndicat et non dans l'État qu'ils ont identifié pour ce qu'il est: le comité exécutif de la classe dominante. Ils ont montré ce que des hommes déterminés et bien organisés peuvent faire. Cent mille d'entre eux sont des Nègres. Et plus personne ne pense en termes de mineurs blancs et de mineurs noirs. On dit juste «les mineurs»! Pourquoi? Parce que les mineurs noirs sont parfaitement intégrés dans le mouvement ouvrier. C'est à cela que les Nègres doivent tendre. Ils doivent s'intégrer aussi étroitement que possible au mouvement ouvrier. Il est vrai que, même au sein du CIO, il y a des travailleurs blancs qui sont hostiles aux Nègres, comme ceux qui se sont mis en grève chez Packard contre la promotion des Nègres. Mais, par exemple, le syndicat des travailleurs de l'automobile (*Union of Auto Workers*) a, de manière répétée, montré sa sympathie envers les Nègres en s'opposant à la petite fraction des racistes de Détroit. À plusieurs reprises, le syndicat a condamné le maire de Détroit pour son laxisme criminel. Il faut que les Nègres prennent note de cela, et là où, comme à Détroit, ils sont fortement présents dans les syndicats, il faut qu'ils s'adressent directement à eux pour qu'ils les aident à organiser leur défense.

11. NdT: À l'appel de l'*United Mine Workers of America*, 500000 mineurs entrèrent en grève en 1943 contre l'augmentation du temps de travail et le gel des salaires. Le président Roosevelt menaça d'envoyer la troupe si le travail ne reprenait pas tandis que le Parti communiste demandait aux mineurs de ne pas cesser le travail. La grève a été victorieuse.

C'est un chemin difficile. Mais les Nègres peuvent surmonter ces obstacles s'ils comptent d'abord sur eux-mêmes et qu'ensuite ils demandent le soutien du mouvement ouvrier. Walter Reuther, le vice-président de l'*Union of Auto Workers* a déclaré :

> «Dès qu'ils retireront les troupes d'ici, cela recommencera. Notre seul espoir repose sur le fait que quelques comités militants s'organisent pour secouer les gens honnêtes de cette ville pour que cela ne se reproduise pas.»

R. J. Thomas, le président du syndicat de l'automobile s'est plaint avec stupidité que les patrons de l'automobile «nous aient peu aidés à aplanir les relations sociales». Cette remarque est à sa façon aussi misérable que le télégramme de Walter White et de Lester Granger à Roosevelt. Néanmoins, les dirigeants syndicaux sont indubitablement pleins d'amertume à propos de toute cette sauvage affaire et ils connaissent le danger que cela représente pour la solidarité syndicale.

Il faut que la communauté noire, et particulièrement les ouvriers nègres qui sont dans les syndicats, mette la question au centre des discussions syndicales. «Nous ne pouvons faire confiance à l'État, à Washington ou ailleurs. Vous êtes la force la plus puissamment organisée de la société. Nous sommes, la plupart d'entre nous, des travailleurs comme vous. Nous nous organisons pour notre propre défense et nous faisons appel à vous.». Toutefoiss les Nègres doivent d'abord se débarrasser de leurs mauvais dirigeants qui ne font rien d'autre que de se tourner vers Roosevelt, Pearl Buck ou Wilkie pour leur demander de l'aide, et pour, soit dit en passant, la publicité que cela leur rapporte. Si les Nègres ne se défendent pas eux-mêmes, il est certain que personne d'autre ne le fera à leur place.

Ce problème a, bien entendu, de nombreux autres aspects : des causes fondamentalement économiques et sociales ; le problème de la coopération des travailleurs – dont nous avons pu observer le meilleur avec la grève des mineurs et le pire avec les réactionnaires de l'*American Federation of Labor* ; l'attitude des partis politiques ; les perspectives d'avenir. Nous en traiterons ailleurs. [...]

Une des leçons les plus importantes pour un marxiste est d'apprendre que l'État est le comité exécutif de la classe dominante. Une autre est que l'émancipation de la classe laborieuse doit être

l'œuvre de la classe laborieuse elle-même. Puisque les Nègres sont à la recherche d'une issue à leur situation, ils vont soigneusement réfléchir à ces deux principes. Et si dans leur détermination à le protéger eux-mêmes, ils s'emparent de ces deux idées, alors ils auront appris une leçon qui les conduira très loin.

UNE HISTOIRE DU NÈGRE AUX ÉTATS-UNIS[1]

1943

L'histoire de la question nègre et du mouvement révolutionnaire américain en général, et celle du mouvement trotskiste en particulier, exige que l'on examine, même brièvement, le rôle des Nègres dans l'évolution politique de la société américaine.

En 1776, l'impulsion initiale ne fut pas donnée par les masses nègres ; la révolution américaine aurait connu le même sort si aucun Nègre n'avait vécu aux États-Unis. Cependant, dès que commença la lutte révolutionnaire, les Nègres obligèrent la bourgeoisie révolutionnaire à inclure les droits des Nègres dans les droits humains. Ils jouèrent un rôle important dans les affrontements militaires de la révolution.

Déçus par les résultats de la révolution, les Nègres se révoltèrent à plusieurs reprises entre 1800 et 1830. En 1831, la démocratie petite-bourgeoise américaine entra dans une période de grande agitation égalitaire et humaniste. Déçus par leurs échecs des années 1800-1830, les esclaves nègres du Sud, aidés par les Nègres libres du Nord, cherchèrent à gagner leur liberté à travers des évasions massives. Du fait de cette action spontanée, le mouvement petit-bourgeois pour les droits humains fut rapidement dominé par la lutte pour l'abolition de l'esclavage. En 1860, les liens entre la bourgeoisie nordiste et les planteurs sudistes étaient beaucoup plus forts que ceux qui, en 1776, unissaient la bourgeoisie coloniale à la bourgeoisie anglaise. La bourgeoisie nordiste usa de tous les moyens en son pouvoir pour éviter une confrontation révolutionnaire. La plus

1. Texte de débat soumis en décembre 1943 pour le congrès de 1944 du *Workers Party* par la tendance minoritaire dite «Johnson-Forrest». Publié dans *New International* (vol. 11, n° 1, janvier 1945), signé du pseudonyme de J. R. Johnson, ce texte paraîtra en français en août 1947 dans le *Bulletin intérieur du secrétariat international de la 4e Internationale,* vol. 2, n° 17.

puissante des influences subjectives, qui injecta l'idée du caractère irrépressible du conflit dans la conscience populaire, fut l'agitation constante de la petite bourgeoisie, stimulée et renforcée au cours des années par le refus des masses réduites en esclavage d'accepter leur condition. Pendant la guerre civile, l'action révolutionnaire des masses nègres du Sud joua un rôle décisif dans la victoire nordiste.

Dans le Sud, au sein du mouvement agraire des années 1890, les quelque un million deux cent cinquante mille paysans et semi-prolétaires nègres, organisés de manière indépendante au sein de l'Alliance nationale des fermiers de couleur, constituèrent une aile active et puissante du mouvement populiste. Ils furent des partisans actifs de la scission avec le Parti républicain et du projet de construction d'un troisième parti ayant des objectifs sociaux et économiques.

L'importance des Nègres en tant que force révolutionnaire s'est accrue avec le développement de l'économie américaine. Cependant, les préjugés raciaux contre les Nègres se sont eux aussi développés. Entre 1830 et 1860, poussés par la contradiction croissante entre la démocratie bourgeoise en pleine expansion aux États-Unis et les besoins de l'économie esclavagiste, les planteurs sudistes cultivèrent la théorie de l'infériorité des Noirs à un degré dépassant de très loin celui des premiers temps de l'esclavage. Afin de vaincre la menace terrible que constituait l'unité des Blancs et des Nègres – et en particulier celle que représentait le populisme –, la «plantocratie» sudiste éleva la conscience raciale au rang de principe. Tout le pays fut imprégné de cette idée. Ainsi, tout en étant de plus en plus intégré à la production – une intégration qui devient de plus en plus un processus social –, le Nègre est devenu plus conscient que jamais de son exclusion des privilèges démocratiques en tant que groupe racial séparé de la communauté. Ce phénomène dual est la clé de l'analyse marxiste de la question nègre aux États-Unis.

En même temps, dans l'ensemble du pays comme dans le monde en général, les droits démocratiques sont devenus un problème politique de plus en plus un brûlant en raison de l'offensive généralisée de la société bourgeoise décadente contre les principes de la démocratie. Simultanément, l'essor du mouvement ouvrier a accru

la conscience du fait que la classe des travailleurs était une force sociale à même de réorganiser la société. Ainsi, avec sa lutte vieille de cent cinquante ans pour les droits démocratiques, le Nègre se trouve confronté à sa propre conscience subjective de minorité raciale opprimée et à la conscience objective des travailleurs comme rempart de la lutte démocratique dans ce pays.

C'est à la lumière de cette contradiction que nous devons étudier le développement parmi les Nègres de la compréhension de ce qu'est l'oppression nationale et de ce que doivent être, à l'époque actuelle, les efforts pour s'en libérer.

LE NATIONALISME NÈGRE: PREMIÈRE PHASE

La première réaction des masses noires à la consolidation du bloc sudiste fut la politique prônée par Booker T. Washington[2] qui prêchait la soumission, la formation professionnelle et le développement des entreprises nègres. Les Nègres du Sud semblèrent accepter ce programme pendant un temps. Mais, en réalité, cela donna alors naissance à une haine furieuse, mais contenue, contre les Blancs du fait de l'oppression et particulièrement de l'humiliation raciale

2. NdT: Booker T. Washington (1856-1915), idéologue de la «conciliation» avec la société blanche, devint une figure nationale après son discours à l'exposition Cotton States à Atlanta, en Géorgie, en 1895. Dans une tentative de rassurer les Blancs du Sud, il promit l'entière fidélité des Noirs, qu'il décrivit comme «le peuple le plus patient, le plus respectueux des lois et le plus indulgent que le monde ait jamais connu». Selon lui, la question de l'égalité sociale et politique avec les Blancs ne constituait nullement un sujet de litige: «Les plus sages de ma race comprennent que l'agitation autour de l'égalité sociale est la plus grande des folies». La pensée de Washington s'articulait autour de deux notions: le «*self-help*» et la «*self-reliance*». La première, littéralement «s'aider soi-même», est une reprise de l'idée chère au libéralisme anglo-saxon de promotion sociale par les efforts individuels. Dans la réflexion de Booker T. Washington, cette idée de *self-help* est liée à sa conviction que le progrès des Noirs repose avant tout sur le développement des compétences du «*talented tenth*», les 10% les plus éduqués au sein de la communauté noire. Il s'agit alors pour elle de «s'accommoder» de la domination raciale et de ne compter que sur ses efforts, sur son travail pour s'élever. Le concept de «*self-reliance*» est lui aussi issu du libéralisme américain, en particulier du «jeffersonisme» qui désignait par ce mot l'autosuffisance économique liée notamment à l'exploitation de la terre. Dans la perspective de Booker T. Washington, cette expression recouvre à la fois les efforts que doivent déployer les Afro-Américains pour acquérir leur autonomie économique, et la confiance en eux-mêmes que cette dernière était censée leur apporter.

à laquelle les Nègres étaient soumis. Il est fondamental de comprendre cela pour pouvoir appréhender un tant soit peu la question nègre.

Au cours de la Première Guerre mondiale, un million de Nègres furent attirés vers le Nord par les besoins de l'industrie. Le ressentiment refoulé éclata alors ouvertement, s'organisa et s'égara dans le garveyisme. Cette explosion essentiellement nationaliste eut lieu au moment même où les Nègres parvenaient quelque peu à s'intégrer dans la société américaine, et pouvaient ainsi s'exprimer librement. La première signification de ce mouvement fut de permettre l'expression de la force de la protestation sociale qui couvait dans le cœur des Nègres. La seconde signification réside dans le fait que le mouvement se constitua précisément parce que les Nègres avaient connu un progrès économique et social.

LE NÈGRE ET LE MOUVEMENT OUVRIER

Par la place qu'ils occupent en tant que section la plus opprimée du prolétariat et du fait de leur conscience de l'oppression nationale, les Nègres se sont toujours montrés dans leur ensemble fortement enclins à rejoindre les organisations ouvrières. L'exclusion des Nègres de l'*American Federation of Labor* (AFL) correspondait à la période de collaboration de classe pratiquée par la direction de l'AFL. Quand l'*Industrial Workers of the World* (IWW)[3] déploya le drapeau du syndicalisme militant parmi les sections les plus opprimées et les plus exploitées de la population laborieuse, les travailleurs nègres affluèrent dans ses rangs et à sa tête. De plus, l'IWW fournit aux Nègres un programme social pour la régénération de la société, tâche à laquelle les Nègres se sont toujours montrés réceptifs.

En 1932, les Nègres, comme l'ensemble du mouvement ouvrier, se rallièrent au programme du *New Deal* avec ses grandes promesses d'un ordre nouveau aux États-Unis. Mais le gouvernement

3. NdT : Organisation anarcho-syndicaliste fondée en 1905 par une coalition de militants socialistes, anarchistes et syndicalistes opposés au syndicalisme de métier et de collaboration de classe de l'AFL. Dès sa fondation, l'IWW organise l'ensemble des travailleurs américains : Noirs, Blancs, Asiatiques, femmes et hommes, citoyens américains et immigrants.

de Roosevelt, tout en ayant intégré les Nègres dans son programme social pour les chômeurs, ne fit rien pour mettre en application ses vagues promesses d'amélioration en ce qui concerne l'oppression nationale subie par les Nègres.

En tant qu'organisation syndicale implantée essentiellement dans l'industrie lourde, le *Congress of Industrial Organisation* (CIO) fut contraint d'organiser les Nègres des grandes industries comme la sidérurgie et l'industrie automobile ; c'était en effet le seul endroit possible pour mener un travail d'organisation. En dépit de quelques hésitations, les masses nègres répondirent présentes et elles constituent aujourd'hui des groupes progressistes et puissants dans de nombreux syndicats du CIO.

Cette participation au mouvement syndical revêt une importance cruciale, non seulement pour le mouvement ouvrier dans son ensemble, mais aussi pour la population nègre. Cependant, aux États-Unis, la lutte principale des masses nègres a été et, jusqu'à la réalisation du socialisme, elle continuera à être leur lutte pour les droits démocratiques en tant que minorité nationale opprimée. Leur entrée dans les rangs des organisations ouvrières n'amoindrit pas leur sens de l'oppression nationale. Au contraire, elle l'accroît et, en conformité avec le rôle qu'elles jouèrent dans les crises révolutionnaires passées et dans le développement des antagonismes de la société américaine, l'action indépendante des masses nègres liée à celle du prolétariat américain joue déjà un rôle qui constitue un des éléments les plus importants de la lutte pour le socialisme.

LE NATIONALISME NÈGRE : SECONDE PHASE

Au commencement de la Deuxième Guerre mondiale, les soubresauts de la situation mondiale, les vociférations de l'impérialisme anglo-américain à propos de la « démocratie » et les revendications croissantes du mouvement ouvrier organisé aux États-Unis pour l'élargissement des droits démocratiques stimulèrent chez les Nègres un désir plus intense que jamais de lutter pour l'égalité. Poussé par les nécessités de la guerre, le gouvernement de Roosevelt appela le peuple américain à faire les plus grands sacrifices pour la guerre au nom de la démocratie. Cependant, en même temps, les besoins spécifiques et les pratiques de la société sudiste et de l'industrie en

général ont empêché, du fait des préjugés raciaux profondément ancrés dans la société américaine, toute extension des droits démocratiques aux Nègres. Au contraire, les persécutions et les discriminations qu'ils avaient dû subir lors de la Première Guerre mondiale se sont intensifiées. Les attaques violentes et les humiliations dont les Nègres ont fait l'objet, dans l'armée en particulier, ont soulevé l'indignation des masses nègres.

Les Nègres ont répondu par une offensive généralisée à travers tout le pays. Celle-ci, qui a notamment pour but l'obtention du droit d'entrée dans l'industrie et dans les syndicats Jim Crow, s'est manifestée non seulement par des mouvements de masse mais aussi par une résolution croissante à lutter d'une manière individuelle et souvent violente contre toute manifestation de la suprématie blanche. Décidés à se faire respecter, les jeunes Nègres défilent maintenant dans les rues de nombreuses villes avec détermination. Dans des États comme la Virginie, les Carolines et le Tennessee, leur attitude dans les tramways et leur soumission pleine de ressentiment aux vieilles lois Jim Crow ont créé un degré de tension sociale inconnue dans ces contrées depuis deux générations. C'est là une des causes essentielles des éruptions raciales qui ont eu lieu dans le pays. L'*Attorney General*[4] des États-Unis a fait la proposition invraisemblable et sans précédent d'interdire aux Nègres de se rendre dans les villes du Nord. Exprimant publiquement sa crainte d'émeutes raciales imminentes, il a ainsi illustré la faillite de la bourgeoisie face à l'offensive des masses nègres.

Le caractère et le haut niveau de développement de l'offensive nationale des Nègres ont trouvé leur meilleure expression à Harlem. Concentration nègre urbaine la plus importante du pays, Harlem est l'endroit où les Nègres se sentent le plus en sûreté, le plus libre et, de ce fait, c'est là qu'ils sont le plus à même d'exprimer leur ressentiment. C'est donc précisément à Harlem que sont apparus avec le plus de force les sentiments nationalistes et les protestations sociales les plus déterminées. En 1935, les Nègres de Harlem manifestèrent spontanément pour protester contre leur situation

4. NdT : Le procureur général des États-Unis est membre du Cabinet du président des États-Unis. Il dirige le département de la Justice.

sociale en général, et notamment contre le fait qu'ils n'étaient pas embauchés dans les magasins de Harlem. Les manifestations marquèrent le début d'un mouvement qui modifia substantiellement cette situation injuste. En 1941, la communauté de Harlem organisa et mena à la victoire une manifestation contre le refus d'embaucher des Nègres comme conducteurs d'autobus. Des actions ou des tentatives d'actions semblables virent le jour sur tout le territoire, sauf dans le Sud profond.

Les Nègres ne se satisfirent pas de ces manifestations locales ou encore régionales. L'expression organisée de leur rage en ébullition est lourde de sens. En 1940 déjà, comprenant la nécessité de donner à ce mécontentement une expression organisée à l'échelle nationale, le conseiller Powell avait tenté de convoquer une conférence nationale des dirigeants noirs à New York. Cette tentative échoua, mais en 1941, la pression des masses nègres conduisit à la formation d'une organisation ayant pour but d'organiser une marche sur Washington pour protester vigoureusement contre l'État et contre l'oppression nationale des Nègres.

Inadaptées aux objectifs militants des masses nègres, les organisations des dirigeants nègres petits-bourgeois, la *National Association for the Advancement of Coloured People* (NAACP) et la *Urban League*, furent évincées. Ces dirigeants tremblèrent devant le puissant désir des masses nègres d'affronter l'État capitaliste dans un combat global contre l'ensemble des injustices dont elles sont victimes. Par le truchement de personnalités telles que A. Philip Randolph et Walter White, les masses prirent la direction du mouvement et l'orientèrent immédiatement vers le gouvernement Roosevelt qui se transforma lui-même en dirigeant de la population nègre sous le couvert de la *Fair Employment Practices Committee* (FEPC). Les masses nègres attendirent patiemment que la FEPC résolve leurs problèmes dans l'industrie et que l'État capitaliste améliore la situation des Nègres dans l'armée. Devant l'incapacité du gouvernement Roosevelt et de la FEPC à satisfaire leurs doléances, les masses nègres se décidèrent à prendre leur sort en main. Cette décision se traduisit notamment par l'organisation d'une manifestation à Harlem à laquelle participèrent plusieurs milliers de personnes et qui fut reçue avec enthousiasme par la grande majorité des habitants de Harlem et

des Nègres du pays. Si l'on y pense bien, cette manifestation peut être considérée comme une des plus importantes manifestations du mouvement nègre indépendant depuis l'époque de Garvey. Elle ne concernait pas seulement les logements indignes, l'insuffisance de terrains de jeux ou la pauvreté croissante.

La manifestation de Harlem, de même que la grève des mineurs, représente une étape importante dans le développement de la lutte contre la société capitaliste. La signification de cette grève des mineurs excède les seules revendications de ces derniers, elle indique également le degré de développement atteint par le prolétariat américain dans son ensemble. Les mineurs firent ce que des millions d'Américains voulaient faire. La manifestation de Harlem est elle aussi une indication quant aux aspirations de la grande majorité des Nègres de ce pays. Ces deux manifestations sont, par leur force et leur faiblesse, les deux indices les plus importants de la colère croissante des masses contre la société, c'est-à-dire contre le capitalisme, et des tensions dues à la guerre.

Dans le même temps, les dirigeants nègres petits-bourgeois ont produit un manifeste politique qui, en dépit de toutes ses faiblesses, montre que les Nègres, dans leur ensemble, ont adopté une attitude critique, en tant que Nègres, à la fois vis-à-vis du Parti républicain et du Parti démocrate. Les Nègres qui manifestent dans la rue aussi bien que les petits bourgeois timorés et hésitants ont aujourd'hui atteint un niveau de développement tel que, comme par le passé, la prochaine étape historique est celle de l'unité avec la classe révolutionnaire, c'est-à-dire aujourd'hui le prolétariat américain. Dans la mesure où les Nègres sont plus intégrés dans l'industrie et dans les syndicats, leur conscience de l'oppression raciale et leur colère contre celle-ci, loin de s'affaiblir, ne cessent de s'intensifier. Cette double évolution des Nègres au cours de ces dernières années pose des problèmes inédits et offre des occasions exceptionnelles au prolétariat américain et de ce fait à un parti révolutionnaire.

LE PROLÉTARIAT AMÉRICAIN ET LA QUESTION NÈGRE AUJOURD'HUI

Le prolétariat américain est la classe dont le rôle objectif, à l'étape présente, est de résoudre les problèmes fondamentaux de la société américaine. Toute analyse théorique du problème nègre

contemporain doit donc commencer par le lien croissant entre la lutte des Nègres et les luttes générales du prolétariat en tant que dirigeant des classes opprimées de la société américaine.

1. À l'étape actuelle du capitalisme américain, le grand danger qui menace les masses est le fascisme. Ce qui s'est passé à Détroit et ailleurs a démontré que les éléments fascistes exploiteront jusqu'à la dernière limite le problème nègre aux États-Unis afin de semer la confusion, la désorganisation et la division parmi les grandes masses populaires et de dérouter le dirigeant naturel de la lutte contre le fascisme : la classe travailleuse organisée.

2. La bourgeoisie américaine, qu'elle soit démocrate ou républicaine, est parfaitement consciente de la permanence de la crise agraire et elle a déjà fait montre de sa détermination à corrompre les paysans pour que ceux-ci leur donnent leur soutien contre les organisations ouvrières. Cependant, les problèmes des paysans pauvres, des métayers et de l'ensemble du prolétariat agricole sont insolubles dans le cadre de la société capitaliste. La solution du problème agraire aux États-Unis réside dans le prolétariat et toute solution implique *ipso facto* la prise en compte de la situation sociale des millions de Nègres des États du Sud.

3. Le Sud représente le problème le plus grave pour la démocratie aux États-Unis. Vestiges économiques de l'esclavage, paysannerie nombreuse et sans terre, développement sur une grande échelle des industries extractives, délocalisation de l'industrie textile du Nord, mouvement ouvrier qui se développe : tous ces facteurs sont sous-tendus par l'existence d'un système de castes qui n'a pas son pareil dans le monde moderne. Pour maintenir l'édifice constitué par ces éléments divers et contradictoires, il existe une superstructure politique qui prend les formes extérieures de la démocratie bourgeoise. Cet assemblage extraordinaire de forces explosives est situé, non pas comme en Inde, à des milliers de kilomètres de la métropole, mais au cœur même de la démocratie bourgeoise la plus avancée du monde.

Armé de la théorie de la révolution permanente de Trotsky – que nous devons appliquer dans notre pays, aussi bien qu'à l'étranger –, le parti bolchevique doit être capable de prévoir l'intrication des révolutions industrielle, agraire et sociale dans le Sud. Ces

contradictions se développent au moment même où le fascisme, l'ennemi de la démocratie et le défenseur le plus direct de la domination raciale, subit de cuisantes défaites, au prix de grands sacrifices de la part du peuple américain. L'hypocrisie grossière de cette situation a pénétré profondément dans l'esprit des Nègres du Sud. La parfaite connaissance de cette situation et sa relative acceptation par les masses dans le passé, en particulier par les Nègres, ne doivent pas obscurcir notre compréhension du caractère potentiellement explosif de la situation présente.

Il est possible qu'avant que les forces économiques et politiques générales aient atteint dans le Sud leur point d'explosion, les masses nègres puissent par leurs actions indépendantes poser toutes les questions uniquement en termes d'égalité des droits. Quels que soient le rythme auquel évoluera cette situation ou les formes qu'elle pourra prendre, nous devons nous attendre à ce que, au cours de la prochaine période, celle de la crise sociale en Amérique, le prolétariat américain dans son ensemble se trouve confronté à ce problème.

4. Aujourd'hui, dans les luttes quotidiennes pour les droits démocratiques, les propriétaires terriens du Sud et les industriels se sont révélés être les ennemis irréductibles, non seulement de la classe ouvrière, mais des droits démocratiques du peuple américain dans son ensemble. De larges secteurs de la société américaine, en particulier les travailleurs organisés et la majorité des Nègres du Nord, en sont désormais pleinement conscients, ainsi que du fait que la puissance politique sudiste repose sur la dégradation économique et sociale des Nègres du Sud.

Certaines conclusions, d'une extrême importance pour le prolétariat américain, peuvent être tirées de ces quatre points. En Amérique, comme dans tous les pays, une lutte fondamentale pour le contrôle des sources économiques du pouvoir social et politique oppose le prolétariat à la bourgeoisie. Mais dans chaque pays, cette lutte revêt des formes historiques particulières. C'est la tâche d'un parti révolutionnaire que de parvenir à un positionnement clair, et ainsi être en mesure d'amener le prolétariat à faire de même, au sujet du rôle crucial que joue le problème nègre dans la défense de ses propres positions et la reconstruction de la société américaine.

LA QUESTION NÈGRE EN TANT QUE QUESTION NATIONALE

Les 14 millions de Nègres des États-Unis sont soumis à toutes les variétés imaginables de l'oppression économique et de la discrimination sociale et politique. Ces supplices sont, dans une large mesure, sanctifiés par la loi et pratiqués sans vergogne par tous les organes gouvernementaux. Toutefois, dans tous les sens du mot, les Nègres sont – et l'ont été depuis plusieurs siècles – américains. Ils ne sont pas séparés de leurs oppresseurs par des différences de culture, de religion, de langue, comme le sont les habitants d'Inde ou d'Afrique. Ils ne sont pas même régionalement séparés du reste de la communauté comme le sont les groupes nationaux de Russie, d'Espagne ou de Yougoslavie.

Les Nègres sont pour l'essentiel des prolétaires ou des semi-prolétaires, et c'est la raison pour laquelle leur lutte est fondamentalement une question de classe.

Ils ne constituent pas une nation, mais du fait de leur situation particulière – la ségrégation, l'oppression économique, sociale et politique, leur couleur de peau qui les singularise si facilement du reste de la communauté –, leurs problèmes deviennent ceux d'une minorité nationale. La question nègre est une problématique qui engage la nation, mais n'est pas une «question nationale[5]». En raison de ses caractéristiques raciales, cette minorité nationale se distingue plus facilement du reste de la communauté. Ainsi, la question nègre est une question de concurrence et non de «race[6]».

La différence entre leur situation et les privilèges dont jouissent ceux qui les entourent a toujours fait des Nègres la partie de la société américaine la plus réceptive aux idées révolutionnaires et aux solutions radicales des problèmes sociaux. La classe travailleuse blanche combat contre la domination objective du capital et pour certains objectifs subjectifs, qui restent, même à la veille de la révolution, difficile de se représenter concrètement et de manière

5. NdT : Selon Raya Dunayevskaya, camarade de parti de C. L. R. James, si celui-ci ne pensait pas que les Afro-Américains constituaient une «nation», il considérait cependant que la question noire devait être traitée comme faisant partie intégrante de la question nationale.

6. NdT : En anglais, «*the Negro question is a question of race and not of "race"*». C. L. R. James joue sur l'homonymie de «race» qui peut signifier «course», «compétition» ou «race».

positive. Les Nègres, au contraire, luttent et lutteront objectivement contre le capital, mais à l'opposé des travailleurs blancs, ils luttent pour des droits démocratiques très concrets et objectifs qu'ils voient autour d'eux.

Cependant, l'histoire des États-Unis et celle de la place des Nègres dans l'économie américaine et dans la société sont à la fois la preuve et le rappel constant de l'impossibilité pour les Nègres d'obtenir l'égalité sous le régime capitaliste américain.

Le développement de la société capitaliste américaine et le rôle que les Nègres y jouent sont tels que leur lutte pour leurs droits démocratiques les met presque immédiatement face à face avec le capitalisme et avec l'État. Le soutien des marxistes à la lutte des Nègres pour les droits démocratiques ne constitue pas une concession. Aux États-Unis, aujourd'hui, cette lutte fait partie intégrante de la lutte pour le socialisme.

LA LUTTE NATIONALE ET LA LUTTE POUR LE SOCIALISME

Tous les problèmes sérieux surgissant de la question nègre tournent autour du lien entre les actions indépendantes des masses nègres pour les droits démocratiques et la lutte de la classe travailleuse pour le socialisme.

Au deuxième congrès de l'Internationale communiste, les thèses de Lénine prenaient comme exemples de la question nationale et coloniale, la question irlandaise et celle des Nègres d'Amérique. Ses appréciations étaient fondées sur une étude précise de la situation économique des Nègres aux États-Unis et de la révolte irlandaise de 1916.

Le développement historique de la lutte des Nègres aux États-Unis et ses rapports avec la lutte des classes révolutionnaires montrent que l'analyse léniniste de la question nègre comme partie de la question nationale constitue la méthode juste pour aborder ce problème. Il est donc nécessaire d'avoir une appréhension précise et claire de l'application de cette méthode. L'exemple le plus probant en est l'appréciation que porte Lénine sur la révolte irlandaise au cours de la Première Guerre mondiale.

Lénine souhaite illustrer le caractère spécifiquement nationaliste de la révolte irlandaise dans ses relations avec la lutte socialiste du

prolétariat britannique contre son propre impérialisme. Il invoque à cette fin l'expérience de la révolution russe de 1905 qui se déroula exclusivement dans le cadre des frontières nationales de la Russie. Il puise également dans les luttes de la petite bourgeoisie, des paysans et d'autres groupes non prolétariens, et non pas dans les luttes des minorités nationales opprimées, en examinant leurs relations avec la lutte du prolétariat russe. Nous avons ainsi une illustration concrète de l'application de la méthode à des situations et à des classes en apparence diverses, mais fondamentalement similaires.

1. «La révolution russe de 1905 a été une révolution démocratique bourgeoise. Elle a consisté en une série de batailles livrées par *toutes* les classes, groupes et éléments mécontents de la population. Parmi eux, il y avait des masses aux préjugés les plus barbares, luttant pour les objectifs les plus vagues et les plus fantastiques, il y avait des groupuscules qui recevaient de l'argent japonais, il y avait des spéculateurs et des aventuriers, etc. *Objectivement,* le mouvement des masses ébranlait le tsarisme et frayait la voie à la démocratie, et c'est pourquoi les ouvriers conscients étaient à sa tête.»

Aux États-Unis, la révolution socialiste consistera en définitive en une série de batailles auxquelles les classes, groupes et éléments mécontents de tous les types participeront à leur manière et formeront une force qui contribuera aux grandes luttes ultimes qui seront conduites par le prolétariat.

2. «La révolution socialiste en Europe *ne peut pas être* autre chose que l'explosion de la lutte de masse des opprimés et des mécontents de toute espèce. Des éléments de la petite bourgeoisie et des ouvriers arriérés y participeront inévitablement – sans cette participation, la lutte de masse *n'est pas* possible, *aucune* révolution n'est possible – et, tout aussi inévitablement, ils apporteront au mouvement leurs préjugés, leurs fantaisies réactionnaires, leurs faiblesses et leurs erreurs. Mais, *objectivement,* ils s'attaqueront au *capital,* et l'avant-garde consciente de la révolution, le prolétariat avancé, qui exprimera cette vérité objective d'une lutte de masse disparate, discordante, bigarrée, à première vue sans unité, pourra l'unir et l'orienter, conquérir le pouvoir, s'emparer des banques, exproprier les trusts haïs de tous (bien que pour des raisons différentes!).»

Aux États-Unis, la révolution sociale est impossible sans les luttes indépendantes des masses nègres, quels que soient les préjugés, les fantaisies réactionnaires, la faiblesse et les erreurs de ces luttes. La composition prolétarienne de la population nègre et la croissance du mouvement ouvrier permettent aux Nègres d'abandonner progressivement ces préjugés.

3. «La lutte des nations opprimées *en Europe,* capable d'en arriver à des insurrections et à des combats de rues, à la violation de la discipline de fer de l'armée et à l'état de siège, "aggravera la crise révolutionnaire en Europe" infiniment plus qu'un soulèvement de bien plus grande envergure dans une colonie lointaine. À force égale, le coup porté au pouvoir de la bourgeoisie impérialiste anglaise par l'insurrection en Irlande a une importance politique cent fois plus grande que s'il avait été porté en Asie ou en Afrique.»

Les coups portés par une minorité nationale opprimée aussi imbriquée dans la structure sociale des États-Unis que l'est la minorité nègre renferment une signification politique d'une plus grande importance pour ce pays qu'un coup porté par toute autre section de la population, à l'exception du prolétariat organisé.

4. «La dialectique de l'histoire fait que les petites nations, impuissantes en tant que facteur *indépendant* dans la lutte contre l'impérialisme, jouent le rôle d'un des ferments, d'un des bacilles, qui favorisent l'entrée en scène de la force *véritablement* capable de lutter contre l'impérialisme, à savoir: le prolétariat socialiste[7].»

En tant qu'agent indépendant dans la lutte contre le capitalisme américain, les Nègres sont indubitablement dénués du pouvoir de parvenir à une émancipation totale, ou même substantielle; mais tel est leur rôle historique aux États-Unis. Aujourd'hui, leur composition prolétarienne et leur relation avec le prolétariat américain sont telles que leurs luttes indépendantes constituent probablement le stimulant le plus puissant dans la société américaine pour que le prolétariat organisé américain prenne conscience de ses véritables

7. NdT: Vladimir I. Lénine, «Bilan d'une discussion sur le droit des nations à disposer d'elles-mêmes», *Œuvres complètes,* t. 22, Paris/Moscou, Éditions sociales/Éditions du Progrès, p. 383-385.

responsabilités dans la marche d'ensemble du processus national et de la force qu'il représente contre l'impérialisme américain.

La situation idéale serait que la lutte du groupe minoritaire soit organisée et conduite par le prolétariat. Mais faire de cela le préalable au soutien à la lutte des groupes non-prolétariens, semi-prolétariens ou sans conscience de classe est une négation de toute la théorie et de la pratique marxistes. Ainsi, il est absolument faux de conclure que la lutte indépendante des masses nègres pour leurs droits démocratiques ne doit être considérée que comme une simple étape préalable à la reconnaissance par les Nègres que la véritable lutte est celle pour le socialisme.

LE MOUVEMENT MARXISTE ET LA QUESTION NÈGRE

Aux États-Unis, à quelques exceptions près, le mouvement marxiste a échoué à comprendre que la question nègre fait partie de la question nationale. Ceci n'est pas surprenant, car il a témoigné peu d'intérêt pour les Nègres, sauf lorsqu'il y était incité directement et fortement par le mouvement internationaliste.

Sous le règne de Debs[8], le mouvement socialiste considérait que tout appel aux Nègres était contraire à l'esprit du socialisme. Randolph appela les Nègres à devenir socialistes, mais se montra pratiquement incapable de faire pièce au nationalisme garveyiste qui prédominait alors. Jusqu'en 1928, le Parti communiste fut incapable de comprendre la signification de la question nègre aux États-Unis ainsi que la méthode nécessaire pour l'aborder. Ce ne fut que sous l'impulsion radicale de l'Internationale communiste,

8. NdT : Eugene Debs (1855-1926) était syndicaliste et militant politique. Il participa à la fondation des IWW et fut candidat du *Socialist Party* à la présidentielle à cinq reprises. Sur la question noire, Debs résumait sa position ainsi : « Nous n'avons rien de spécial à offrir aux Nègres, et nous ne pouvons lancer des appels séparés à destination de chacune des races. Le *Socialist Party* est le parti de la classe ouvrière dans son ensemble, sans aucune considération de couleur ». Debs pouvait cependant passer pour un « défenseur » des Noirs, au vu du racisme qui imprégnait alors le mouvement socialiste, et notamment de larges fractions de son parti. Ahmed Shawki précise à propos de Debs : « Debs expliquait pourtant que les Noirs ne recherchaient pas l'"égalité sociale" avec les Blancs et que le socialisme ne forcerait pas ceux-ci à s'unir aux Noirs dans la sphère privée. La revendication de l'"égalité sociale" était à ses yeux un chiffon rouge agité par les classes dirigeantes pour diviser les travailleurs » (cf. Ahmed Shawki, *Black and Red, op. cit.*).

quel que fût le but qu'elle poursuivait, que le Parti communiste commença, en 1929, à aborder sérieusement la question nègre. En dépit de nombreuses exagérations, ce fut là un tournant décisif; il fut cependant sérieusement grevé par l'adoption d'une politique de soutien à l'autodétermination de la *Black Belt*[9]. En 1935, avec le tournant social-patriote de l'Internationale communiste, le travail du Parti communiste parmi les Nègres commença progressivement à dégénérer. À ses débuts, de 1928 à 1938, le mouvement trotskiste témoigna encore moins d'intérêt à la question nègre que le Parti communiste et, cette fois encore, ce ne fut que sous l'influence de l'organisation internationale que le mouvement marxiste américain prit la question nègre à bras-le-corps.

TROTSKY ET LA QUESTION NÈGRE

Trotsky développa un intérêt particulier pour la question nègre dès le moment où il entreprit de s'attaquer aux problèmes américains du point de vue de la constitution d'une organisation révolutionnaire trotskiste. Depuis lors, il ne cessa de mettre l'accent sur l'importance de cette question. Bien que dispersées et dans une certaine mesure accessoires, ces discussions et conversations sont structurées par une approche cohérente; l'ensemble constitue un remarquable exemple d'approche marxiste pour tout travail nègre aux États-Unis[10]. Dans toute résolution sur la question nègre à l'époque actuelle, il est nécessaire de résumer brièvement les idées de Trotsky.

Sur la question de l'autodétermination, Trotsky estimait que les différences entre les Caraïbes, la Catalogne, la Pologne, etc., et la situation des Nègres aux États-Unis n'étaient pas décisives. En d'autres termes, pour lui, la question nègre faisait partie de la question nationale. Il s'opposait fermement à tous ceux qui, dans la 4e Internationale, rejetaient catégoriquement le principe de l'autodétermination pour les Nègres des États-Unis. Si en 1939, dans une discussion, Trotsky précisa qu'il ne proposait pas que le parti

9. NdT : Le sixième congrès de l'Internationale (1928) décréta que les Noirs du Sud des États-Unis constituaient une nation et que l'activité du parti en direction des Noirs devait désormais répondre au mot d'ordre d'« autodétermination pour la *Black Belt* ».
10. NdT : Voir Léon Trotsky, *Question juive, question noire,* Paris, Syllepse, 2011.

défende le mot d'ordre d'autodétermination pour les Nègres américains, en revanche il soutint la nécessité que le parti se déclare prêt à lutter avec les Nègres pour l'autodétermination si, à un moment ou un autre, ceux-ci la revendiquaient. Trotsky insistait sur le fait que si les Nègres décidaient, sous l'impulsion d'événements historiques imprévus (par exemple une période de fascisme aux États-Unis), de lutter pour l'autodétermination, la lutte serait de toute façon progressiste, pour la simple raison qu'elle ne pourrait aboutir qu'au travers d'une guerre contre le capitalisme américain.

Les idées de Trotsky sur la question nègre sont très clairement exprimées, bien qu'incomplètement, dans une discussion datant de 1939. En abordant le travail nègre, Trotsky se fondait sur les sentiments des masses nègres aux États-Unis et sur le fait que leur oppression comme Nègres était si intense qu'ils la ressentaient à chaque instant.

De tous ceux qui souffrent de l'oppression et de la discrimination, les Nègres ont été, de tout temps, les plus opprimés et les plus discriminés, et, de ce fait, ils constituent les éléments les plus dynamiques de la classe travailleuse. Le parti devrait dire aux éléments conscients parmi les Nègres qu'ils ont été convoqués par le processus historique pour prendre leur place à l'avant-garde de la lutte de la classe travailleuse pour le socialisme. Trotsky pensait aussi que si le parti était incapable de trouver une voie pour atteindre cette couche de la société, au sein de laquelle les Nègres occupaient à ses yeux une place très importante, cela constituerait un aveu de sa faiblesse révolutionnaire.

Bien que conscient de leur rôle dans l'avant-garde, Trotsky mît toutefois l'accent sur la conscience qu'avaient les Nègres d'être une minorité nationale opprimée. Quand l'occasion se présentait, il insistait toujours sur les conclusions politiques qui devaient être tirées du statut social des Nègres dans le capitalisme américain depuis trois cents ans. Il annonçait souvent que des explosions raciales violentes pourraient avoir lieu et qu'à ces occasions, les Nègres se vengeraient de l'oppression et des humiliations subies.

Trotsky s'intéressa beaucoup au mouvement de Garvey en tant qu'expression des sentiments authentiques des masses nègres, lesquels ont toujours été sa principale préoccupation. Il recommandait

sans cesse au parti d'étudier l'attitude des Nègres pendant la Guerre civile afin de comprendre historiquement la question nègre aujourd'hui. Il recommandait l'étude du mouvement de Garvey qui donnait les clés indispensables si le parti voulait trouver la voie menant aux masses nègres. Il approuvait l'idée d'une organisation de masse indépendante pour les Nègres, formée par l'action du parti. Son approche générale de la question nègre peut être caractérisée par la considération suivante : il pensait que dans certaines occasions, le parti révolutionnaire devait retirer son propre candidat aux élections pour le Congrès et soutenir un démocrate nègre présenté par une communauté nègre soucieuse d'avoir un Nègre pour représentant. Sur l'ensemble de ces questions, Trotsky ne faisait qu'appliquer à la lutte concrète le principe fondamental du droit à l'autodétermination.

Aucune tâche n'est plus urgente que de rassembler et de publier les textes et les idées de Trotsky sur la question nègre aux États-Unis, ainsi que d'inciter tous les membres du parti à les étudier sérieusement et les diffuser sous une forme adéquate parmi le prolétariat et les masses nègres.

LE WORKERS PARTY ET LA QUESTION NÈGRE[11]

Le problème du parti se divise donc en deux parties : 1) la lutte du prolétariat américain pour le socialisme et ses rapports avec la lutte des Nègres pour les droits démocratiques ; 2) les luttes indépendantes des Nègres pour les droits démocratiques et leur rapport avec la lutte du prolétariat pour le socialisme. Ces deux éléments séparés ne peuvent être, sous aucun prétexte, ni être confondus ni traités comme s'ils ne faisaient qu'un.

11. En 1940, le *Socialist Workers Party* connaissait une importante scission. Elle a été précédée d'un intense débat interne sur le mode de direction du parti, la nature de classe de l'Union soviétique et la philosophie marxiste, entre autres questions. La fraction minoritaire, dirigée par Max Shachtman, James Burnham et Martin Abern, a quitté le parti avec près de 40 % des membres ainsi que son organisation de jeunesse, la *Young People's Socialist League,* et a formé le *Workers Party,* parti dans lequel a milité James.

LE WORKERS PARTY ET LE TRAVAIL NÈGRE DANS LE MOUVEMENT OUVRIER ORGANISÉ

Le *Workers Party* aborde le travail nègre dans les organisations ouvrières en fondant son action sur la crise sociale qui se prépare et sur la préparation du prolétariat à la révolution socialiste. Aujourd'hui, une des plus grandes faiblesses subjectives du prolétariat américain est son absence de conscience de l'opposition entre le travail et le capital pour la direction du pays. Il s'ensuit que les autres classes, éléments et groupes opprimés et mécontents n'ont pas encore appris à voir dans la classe travailleuse l'agent d'une solution partielle, voire «réformiste», à leur situation. Les classes ne peuvent tirer de telles conclusions qu'au travers d'expériences de masse à l'échelle nationale; ce n'est qu'aux toutes dernières étapes de la révolution que la paysannerie russe apprit que c'était le prolétariat qui la conduisait. Aujourd'hui, l'action indépendante des masses nègres du Nord est enfin parvenue à faire prendre conscience au mouvement ouvrier du fait qu'il doit aborder la question nègre non pas comme une simple question syndicale, mais comme un problème social et national. Un tel processus contribue à clarifier et à définir les tâches du parti.

Le parti continue, comme il l'a fait dans le passé, à faire de l'agitation pour l'égalité des droits et pour l'abolition de Jim Crow dans tous les aspects de la vie industrielle et syndicale. Le parti enregistre avec une grande satisfaction les progrès remarquables faits par le CIO dans son appréciation de la question nègre comme problème syndical. Le parti combat le Klan et les autres groupes persécutant les Nègres dans les syndicats, et s'efforce de ne pas laisser les émeutes racistes – telles celles qui eurent lieu à Détroit, à Mobile[12] et ailleurs – masquer les progrès dans ce domaine.

12. NdT : Durant la Seconde Guerre mondiale, Mobile, dans l'Alabama, devint l'un des hauts lieux de la production de guerre. Sa population augmenta ainsi de 61 % et la moitié des travailleurs de la ville étaient Noirs. Ces derniers, en nombre dans les chantiers navals et sur les docks de la ville depuis les années 1930, étaient régulièrement harcelés par les travailleurs blancs et réprimés par la police lorsqu'ils se mettaient en grève. Pendant la guerre, les Afro-Américains rencontrèrent de graves problèmes de discrimination à l'embauche, dont se fit écho la FEPC. Durant toute l'année 1942, les ouvriers noirs, appuyés par la NAACP, revendiquèrent la fin de la discrimination à l'embauche dans les chantiers

Cependant, le parti va au-delà du simple syndicalisme progressiste. Il montre au mouvement syndical le grave danger que l'existence même d'une question nègre dans le pays représente pour le mouvement syndical et le pays.

Le parti met en garde le mouvement ouvrier pour qu'il comprenne qu'à l'instar des nazis qui ont utilisé l'antisémitisme en Allemagne, les éléments fascistes et profascistes ne manqueront pas d'instrumentaliser les tensions raciales croissantes dans le pays pour abattre le mouvement ouvrier.

Le parti avertit le mouvement ouvrier que le chômage qui ne manquera pas d'arriver le mettra gravement en danger, notamment en développant les antagonismes entre les travailleurs blancs et noirs. Le parti souligne la situation dangereuse qui prévaut dans le Sud du fait de la constante activité réactionnaire et anti-ouvrière des démocrates sudistes ; il souligne que cette activité est basée sur la dégradation de la situation sociale des Nègres. Le parti propose donc au mouvement ouvrier l'adoption de son programme transitoire pour un *Labor Party*[13] comme moyen principal, à l'étape

navals de Mobile. Ils soulignaient notamment le fait que les employeurs refusaient de donner des postes qualifiés aux Noirs. La FEPC tenta de remédier à la situation par une circulaire, émise le 25 mai 1943 et qui fut à l'origine de l'« émeute raciale ». Voyant que les chantiers navals, se pliant à cette circulaire, avaient placé des Noirs à certains postes qualifiés, des travailleurs blancs commencèrent à attaquer les travailleurs noirs et leurs femmes en petits groupes. L'émeute prit de l'ampleur et ce furent bien vite 4 000 Blancs qui s'attaquèrent aux Noirs sur les docks et à proximité. Les attaques des Blancs se poursuivirent de façon sporadique durant un an, sur les chantiers et dans les quartiers noirs, obligeant nombre d'ouvriers noirs à demander leur affectation dans une autre ville.

13. NdT : Dans les pays où un parti de masse des travailleurs n'existe pas, il est de tradition chez les marxistes de pousser les organisations de masse des travailleurs, au premier chef les organisations syndicales, à développer une politique indépendante de la bourgeoisie en créant leur propre parti poilitique de masse, un *Labor Party,* comme les syndicats l'ont fait en Grande-Bretagne, au Canada anglais et en Australie, par exemple. En 1886, Friedrich Engels expliquait à la socialiste Florence Kelly-Wischnewetzsky qu'il fallait mettre en mouvement politique la masse des travailleurs : « Il est beaucoup plus important que le mouvement s'étende, progresse régulièrement, prenne racine et embrasse autant que possible le prolétariat américain tout entier, que de le voir partir et progresser dès le début sur un tracé d'une correction théorique parfaite. [...] Un million ou deux de voix d'ouvriers [...] pour un parti d'ouvriers de bonne foi ont infiniment plus de valeur à présent que 100 000 voix pour un programme parfait au niveau doctrinal. » (Sur le sujet, voir Marx, Engels et Trostky, *Sur le parti ouvrier,* Montréal, Avant-garde, 1976 ; voir

actuelle, pour déjouer cette menace. C'est résolument que le parti insiste sur la nécessité pour le mouvement ouvrier de montrer aux Nègres que les organisations ouvrières prennent leurs responsabilités pour résoudre leurs problèmes en prenant des mesures radicales. Le mouvement ouvrier amènera ainsi à lui la force militante de l'immense majorité des Nègres opprimés et il accroîtra ainsi sa puissance sociale et politique dans le pays.

Une telle prise en charge de la cause nègre attirera l'attention de tous les autres groupes opprimés dans la société sur le rôle du mouvement ouvrier. Elle fera naître en lui une grande confiance et une grande fierté. Elle créera un sentiment puissant de bonne volonté et de respect envers le prolétariat américain parmi les grandes masses d'Europe, d'Afrique et d'Asie. De ce point de vue, la propagande du parti doit être déterminée, globale et forte dans son insistance sur les dangers et la honte permanente que constitue le problème nègre pour la société, sur la nécessité d'une solution prolétarienne et sur les bénéfices, directs et indirects, qui suivront le premier pas décisif que ferait le mouvement ouvrier sur cette question.

Dans son activité quotidienne, le parti doit attirer l'attention du mouvement syndical sur le danger réel que constituent les manifestations qui ont éclaté il y a quelques mois et qui, tôt ou tard, se reproduiront avec une violence probablement plus grande encore. Le parti demande instamment au mouvement syndical d'en attribuer la responsabilité aux ennemis des Nègres. Il demande instamment aux syndicats de reconnaître que l'état d'esprit offensif de la population nègre est le résultat de son interminable oppression. Le mouvement ouvrier organisé ne doit pas décourager, mais au contraire stimuler cette activité militante comme étant la plus sûre des défenses de la démocratie, non seulement pour les Nègres, mais aussi pour le mouvement ouvrier et pour toutes les classes opprimées.

Le parti demande au mouvement ouvrier de prendre la tête de cette activité et de la lier à la lutte pour la reconstruction de la société. Aux travailleurs blancs qui se plaignent des «excès» commis

également les discussions de Trotsky avec les Américains sur la question du *Labor Party* dans ses *Œuvres*, t. 18, juin-juillet 1938, s. l., Grenoble, ILT, 1984, p. 163-185.)

par les Nègres, le parti souligne avec mesure, mais avec détermination, la grande importance de la lutte des masses nègres et renvoie ces plaintes à la sphère subordonnée qui est la leur.

Par-dessus tout, dans les conflits entre Nègres et Blancs dans la communauté nègre, le mouvement ouvrier doit éviter d'apparaître d'une manière ou d'une autre comme un «gardien de la paix» uniquement soucieux de restaurer le statu quo. Ce n'est qu'en aidant le mouvement nègre à agir efficacement et en portant de manière militante un programme à la fois immédiat et général pour les Nègres que le mouvement ouvrier sera véritablement capable d'agir en temps de crise et d'éviter ainsi les multiples dangers d'une action uniquement pacificatrice. Dans toutes les manifestations de résistance des Nègres, le mouvement ouvrier organisé doit jouer un rôle dirigeant et actif. Le parti doit sans cesse enseigner au mouvement ouvrier que la meilleure façon de s'assurer que la résistance des Nègres est dirigée contre le capital et ses alliés est de l'encourager, de l'organiser et de la soutenir de toutes ses forces.

Le parti se souviendra qu'un travail de propagande et d'agitation de cette envergure est d'une importance capitale, car il n'est mené par aucun autre groupe. Dans la conjoncture critique d'aujourd'hui, alors que nombreux sont ceux qui sont amenés à penser au-delà de leurs intérêts immédiats, la question nègre est particulièrement précieuse pour l'éducation des ouvriers avancés sur les principes généraux du socialisme et de la lutte révolutionnaire de masse. Le parti montrera que parce que les Nègres n'ont pas cessé de lutter – et grâce à l'attitude favorable du mouvement ouvrier, liée au grand nombre de Nègres en son sein –, à Détroit la lutte des Nègres s'est développée selon sa propre logique. Cela a débouché sur une alliance politique lors des récentes élections entre le mouvement ouvrier organisé et la communauté nègre. Malgré son échec, cette coalition constitue l'un des pas les plus importants jamais franchis par la lutte des masses travailleuses et des masses nègres pour s'émanciper des maux et des injustices de la société capitaliste. C'est en suivant cette voie et en comptant sur les efforts actifs de ces deux composantes complémentaires que le parti doit chercher, selon ses forces, à diriger les luttes qui se développent. Le mouvement ouvrier organisé doit apprendre à utiliser à son avantage la

conscience radicale croissante et l'organisation qui accompagnent l'intégration des Nègres dans les fonctions sociales de la société capitaliste.

LE WORKERS PARTY ET LE TRAVAIL NÈGRE PARMI LES NÈGRES. LA LUTTE DES NÈGRES POUR LES DROITS DÉMOCRATIQUES ET LE SOCIALISME

Une propagande puissante et continue du parti est nécessaire pour diffuser auprès des Nègres l'idée que la direction du mouvement ouvrier organisé est nécessaire et indispensable au succès de leur lutte pour les droits démocratiques. Notamment en cette période de crise, il doit leur présenter le socialisme comme la seule solution à leurs problèmes. Il analyse les racines économiques de l'oppression raciale. Il souligne, avant tout, le rôle de la concurrence entre les membres de la classe travailleuse, qui détruit la solidarité entre les Blancs et les Nègres. Il insiste sur la nécessité d'une direction nationale ouvrière sans laquelle l'accomplissement des droits démocratiques est impossible. Il souligne la nature de classe fondamentale de l'oppression raciale et l'unité objective des opprimés dans la lutte pour le socialisme.

En même temps, pleinement conscient de la signification des luttes indépendantes de masse des Nègres, le parti considère que son principal travail d'agitation parmi les Nègres consiste à stimuler et à soutenir ces luttes de masse. Se basant sur l'un des principes fondamentaux du marxisme, le parti reconnaît que ce n'est que par l'approfondissement et l'élargissement continus de leurs luttes indépendantes que les Nègres seront en fin de compte amenés à reconnaître que le mouvement ouvrier organisé est leur seul véritable allié et que leurs luttes font partie de la lutte pour le socialisme.

En stimulant les luttes indépendantes des Nègres, le parti leur enseigne le marxisme de la seule façon possible: dans le langage de leurs aspirations et de leur expérience propres. Ainsi, à l'étape actuelle du développement capitaliste en Amérique, partout où c'est possible et opportun, le parti cherche à attirer l'attention des masses nègres sur la responsabilité du gouvernement quant à leur oppression. Il enseigne ainsi aux Nègres que l'État est le comité exécutif de la classe dirigeante et c'est sur cette base qu'il cherche

à les mobiliser suivant les modalités de leurs choix et leurs propres aspirations spontanées contre l'État capitaliste et son rôle dominant dans la société contemporaine.

Le parti apporte le marxisme aux Nègres en soulignant que l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Il souligne qu'il n'y aura pas d'émancipation des Nègres sans qu'ils s'engagent résolument dans la lutte et sans sacrifice. Il condamne vigoureusement la déformation de l'analyse marxiste qui prétend ou sous-entend que les Nègres ne peuvent parvenir par leur action indépendante à une première étape sans la direction du mouvement ouvrier organisé.

Le parti veille à stimuler et à encourager toute tendance spontanée à l'organisation indépendante et à l'activité militante des masses nègres objectivement dirigées contre le capitalisme américain. L'histoire des Nègres montre qu'ils sont habitués à mettre en place et à organiser de telles luttes. C'est en se fondant sur l'analyse critique de ces tentatives que le parti cherche à exercer son influence particulière en matière d'orientation et de correction. Ce n'est que de cette façon qu'il peut aider à orienter les efforts des masses nègres sur des voies plus puissantes et plus fécondes pour la poursuite de leurs propres objectifs et, partant, pour le développement de la lutte pour le socialisme.

Le parti encourage les masses nègres à chercher l'aide du mouvement ouvrier pour organiser leur propre défense et à toutes les étapes de leur lutte pour les droits démocratiques. Mais, dans son agitation, il les encourage à agir ainsi dans un but précis et prioritaire : la satisfaction de leurs propres revendications démocratiques. Sous aucun prétexte, l'objectif spécifique d'une telle alliance ne doit être noyé sous les termes généraux de la lutte pour le socialisme. La compréhension par les masses nègres que le mouvement ouvrier organisé est leur allié dans leurs luttes pour les droits démocratiques sera sans aucun doute un pas en avant vers le socialisme, bien plus grand que l'approbation par quelques individus nègres des principes théoriques du marxisme. C'est de la reconnaissance générale par les masses de l'alliance entre la lutte des Nègres pour leurs droits démocratiques et le mouvement ouvrier que surgira la

possibilité pour le parti révolutionnaire de gagner, non pas un ou deux, mais des dizaines de militants nègres.

LE PROLÉTARIAT NÈGRE

Le rôle du prolétariat nègre ressort essentiellement au développement général du mouvement syndical et ouvrier dans son ensemble. La vigilance du parti doit s'exercer afin d'analyser toutes les politiques qui pourraient dissuader le prolétariat nègre dans le mouvement ouvrier de se considérer comme faisant partie intégrante de la lutte du mouvement ouvrier pour les droits du travail et pour le socialisme. L'oppression des Nègres en tant que minorité nationale prépare le prolétariat nègre à occuper sa place au cœur de l'avant-garde pour le socialisme au sein du mouvement ouvrier.

Cependant, le prolétariat nègre a un rôle particulier à jouer dans la lutte de la communauté nègre pour ses droits démocratiques. Au sein de la communauté nègre, conformément au rôle des travailleurs dans la société moderne, le parti incitera le prolétariat nègre à prendre la tête de la lutte pour les droits démocratiques. La communauté et les organisations nègres doivent être incitées à utiliser le prolétariat nègre comme son représentant au sein du mouvement ouvrier organisé pour formuler leurs demandes de soutien et d'organisation de la lutte pour les droits démocratiques. Le lien dans la lutte pour les droits démocratiques des Nègres se situe entre la communauté nègre dans son ensemble et le mouvement ouvrier, et non pas entre le seul prolétariat nègre et le prolétariat blanc.

À l'étape actuelle, le parti doit mener, autant que possible, une propagande et une agitation vigoureuses et permanentes en accord avec les orientations exposées ci-dessus. La situation actuelle offre un champ fertile pour un tel travail parmi les masses nègres. Le travail d'agitation lors de la manifestation de Harlem a déjà montré la réceptivité des masses nègres et de ses éléments prolétariens à une telle agitation.

Il est certain que le parti obtiendra des résultats concrets parce qu'à l'étape actuelle, aucune organisation ouvrière ou radicale ne considère l'activité militante des Nègres autrement que comme des

soubresauts justifiables par de déplorables nécessités[14]. Ceci signifie que le parti sera écouté avec enthousiasme par les masses nègres.

Le parti doit analyser soigneusement des éruptions telles que celle de Harlem et en tirer des leçons. Ce n'est qu'ainsi qu'il sera capable de conseiller les Nègres et le prolétariat, de préparer conjointement avec eux les futurs mouvements et d'étudier ensemble le développement révolutionnaire des masses américaines. Ainsi que le dit Lénine, toute crise «mineure» dans un État capitaliste donne à voir en miniature les éléments et les ferments des batailles qui auront inévitablement lieu à grande échelle au cours d'une crise majeure.

La manifestation de Harlem ne fut pas une grève «mineure». Ce fut, comme cela a été montré, une manifestation organisée, une protestation nationaliste, à un niveau beaucoup plus élevé que le garveyisme, ayant entraîné des dizaines de milliers de personnes, soit activement soit par sympathie. Le jour de la manifestation, on pouvait voir d'un côté les masses populaires et de l'autre, «le maintien de l'ordre»: la municipalité (LaGuardia), la social-démocratie (Crosswaithe), les staliniens (Max Yergan et Hope Stevens), la petite bourgeoisie nègre (Walter White et Lester Granger). Dewey annonça que les forces armées de l'État se tenaient prêtes à intervenir. Tout ce monde formait un groupe uni tandis que les masses huaient en défilant dans la rue.

Le parti doit résolument prendre sa place parmi les masses mobilisées et dénoncer sans cesse l'unité de ceux qui sont rangés en ordre de bataille contre elles. Il ne doit pas se contenter d'expliquer pourquoi les masses se sont mises en mouvement. Il corrige les exagérations et les erreurs des masses, mais comme quelqu'un qui en fait partie, en prenant part à la lutte avec elles et en cherchant à accroître leur colère justifiée et à l'orienter sur des voies plus constructives. Selon la tradition marxiste, le parti subordonne tout au fait que les masses refusent de subir passivement l'injustice et qu'elles ont exprimé leur haine avec brutalité. Le parti diffuse ces idées et condamne les postures de juge, de commentateur ou de

14. NdT: Rappelons qu'à l'époque où ce texte est rédigé, le Parti communiste des États-Unis avait subordonné toute son activité, notamment son travail parmi les Afro-Américains, à son alliance *de facto* avec le gouvernement de Roosevelt, laquelle alliance correspondait aux besoins de la politique de l'URSS de Staline contre l'Allemagne nazie.

travailleur social. Ce n'est que sur cette base que le parti, qui est alors davantage certain d'être écouté par les masses, peut les aider à comprendre leurs erreurs et à organiser des manifestations plus grandes, plus puissantes et plus efficaces, susceptibles ainsi de devenir des mouvements actifs au plan national.

LE PARTI ET LES MOUVEMENTS NATIONALISTES NÈGRES

Le parti mène une guerre sans merci contre les mouvements nationalistes nègres tels que les garveyistes et les organisations projaponaises[15]. Il dénonce leurs propositions invraisemblables et réactionnaires pour l'émancipation des Nègres. Il explique en détail l'impossibilité absolue que celles-ci soient mises en œuvre et, de plus, il prend la peine d'expliquer que même si elles étaient mises en œuvre, elles ne seraient pas profitables aux grandes masses nègres. Le parti se saisit de cette occasion pour analyser et dénoncer l'impérialisme japonais et l'oppression des masses japonaises. Ainsi, en prenant en considération la vie et les intérêts des Nègres, le parti construit un état d'esprit solidaire entre les opprimés à l'échelle internationale.

En même temps, le parti doit étudier avec soin ces mouvements, afin de distinguer les dirigeants nationalistes nègres de leur base sincère, mais qui se fourvoie. Il explique aux masses que leur désir d'assister à la victoire du Japon est en réalité le désir de voir le pouvoir en apparence absolu de leur propre oppresseur, l'impérialisme américain, détruit, et sa fierté mise à mal. La défaite imminente du Japon brisera tous les espoirs d'aide, directe ou indirecte, aux «peuples de couleur», qu'aurait apportée une victoire nippone. Cependant, les mouvements nationaux, y compris avant la défaite

15. NdT : Dans les années 1930, les États-Unis virent se développer plusieurs groupes nationalistes noirs projaponais, et notamment le *Pacific Movement of the Eastern World*, une organisation fondée par un Japonais en 1932 et qui vit affluer les militants de la section new-yorkaise de l'UNIA de Marcus Garvey. Mais c'est surtout dans le Missouri, avec son drapeau noir, jaune et brun, que le mouvement se développa. Il prônait pour l'essentiel l'union de tous les peuples non-blancs sous la direction du Japon, et se targuait de vouloir organiser l'installation des Noirs au Japon, au Brésil et/ou en Afrique. Pendant la Seconde Guerre mondiale, ces mouvements tentaient de présenter le Japon comme le champion des peuples non Blancs.

du Japon, n'ont utilisé le garveyisme et les sentiments favorables au Japon que comme le support idéologique d'une politique destinée au renforcement du nationalisme nègre aux États-Unis. Les mouvements qui cherchent à «expulser les Juifs de Harlem ou du South Side» ont une base de classe indéniable. Ils représentent les réactions du Nègre plein de ressentiment qui cherche une aide économique et quelque baume pour soulager sa fierté raciale humiliée. Que ces sentiments puissent être exploités par des imbéciles fanatiques, des Nègres antisémites ou des Nègres affairistes, cela ne saurait changer leur base fondamentalement progressiste. Ce caractère progressiste ne saurait en aucune façon être confondu avec la frustration de la petite bourgeoisie blanche démoralisée qui cherche refuge dans le fascisme. La réaction américaine peut financer – et elle le fera probablement – ou encourager quelques-uns de ces mouvements (Bilbo par exemple) afin d'attiser la haine. Mais du point de vue de leur composition de classe, les Nègres sont dans leur grande majorité des prolétaires, des semi-prolétaires et des paysans. Le cours général de l'histoire américaine est tel que tout mouvement fasciste d'ampleur nationale (aussi camouflé qu'il puisse être) sera contraint à s'attaquer à la lutte des Nègres pour l'égalité. Alors même que la lutte pour l'égalité est la force principale du mouvement de masse nègre.

Tout en attaquant énergiquement le mouvement nationaliste, le parti ne le fait absolument pas de la même façon que s'il s'agissait d'un mouvement fasciste. Il les attaque sur la base d'un programme de lutte tel que nous l'avons exposé préalablement. Ce qui donne de la force aux nationalistes, c'est à la fois l'absence d'un programme détaillé, d'une action pour les droits des Nègres, de la mise en avant de la lutte des Nègres par le mouvement ouvrier organisé et la présentation sectaire de la lutte nègre comme une lutte de classe. La faillite des programmes «tapis-volant[16]» des nationalistes pour le salut dans toutes les parties du monde est si évidente que leur force principale, à Harlem par exemple, ne vient pas de leurs programmes, mais du rôle actif qu'ils ont joué dans les

16. NdT : Allusion au caractère lointain et irréaliste du «retour en Afrique» prôné par certaines organisations nationalistes noires.

protestations et les manifestations pour améliorer le sort des Nègres ici en Amérique.

LE PARTI ET LA PETITE BOURGEOISIE NÈGRE

L'examen économique de la situation américaine montrera la grande fragilité des bases économiques de la petite bourgeoisie nègre. Pour l'essentiel, la petite bourgeoisie nègre est un groupe terriblement disproportionné composé d'intellectuels, de personnel domestique bien payé, d'artistes, etc. La société bourgeoise les a rigoureusement exclus non seulement de tout contact social avec les Blancs, mais également des positions et des occasions où se partage la plus-value et où s'obtiennent les distinctions qui lient tant de fonctionnaires petits-bourgeois blancs à la société bourgeoise. Ils peuvent nuire, comme ce fut le cas dans le Comité pour une marche sur Washington, mais on a récemment constaté leur incapacité à contenir les masses nègres lorsque celles-ci se mobilisent. La petite bourgeoisie nègre ne pourra jamais exercer sur les Nègres l'influence que, par exemple, la bourgeoisie nationaliste indienne a exercé sur les masses indiennes. Le parti note que quand les circonstances l'exigent, la disponibilité spontanée des masses nègres pour l'action directe ne fait aucun cas de la NAACP ou de l'*Urban League*. Toutefois, le parti est conscient qu'il faut entrer dans les nouvelles organisations que les Nègres forment aujourd'hui en grand nombre, bien que celles-ci aient parfois des objectifs limités.

Si le parti combat de manière permanente les dirigeants nègres petits-bourgeois, il s'attache à le faire, non pas sur des bases générales, mais parce que ceux-ci ne mènent pas d'action militante pour les droits démocratiques et qu'ils trahissent la lutte à chaque occasion. À cet égard, il combat ces dirigeants d'une manière voisine de celle qu'il utilise contre la direction ouvrière de la social-démocratie.

LES NÈGRES ET LE « LABOR PARTY »

Le parti doit mener une agitation parmi les Nègres en faveur d'un «*Labor Party*» indépendant. Il est significatif de leur rôle particulier dans la société américaine et de la maturation de leur conscience sociale que les Nègres ont collectivement, au cours des dernières années, rapidement changé d'attitude vis-à-vis du mouvement

ouvrier organisé. Si celui-ci avait mis en avant un programme d'action en vue de la formation d'un «*Labor Party*» indépendant, l'histoire des Nègres ainsi que les événements en cours montrent que le mouvement nègre y serait très fortement, voire irrésistiblement, favorable. Selon toute probabilité, les Nègres joueront un rôle dans l'aile gauche de l'organisation. Mais ici aussi, la situation des Nègres en tant que minorité particulièrement opprimée, sans se cantonner à cette seule définition, doit être prise en considération. Comme dans beaucoup de pays européens, un «*Labor Party*» indépendant aux États-Unis prendra certainement la forme d'une fédération de différents groupes, dont la base, la force motrice et la direction seraient fournies par le mouvement syndical.

Le «*Labor Party*» indépendant ne tolérera aucune distinction de couleur dans ses rangs. Des organisations locales non syndicales de tous les types chercheront à s'y affilier. Les Nègres devront être encouragés à rejoindre de telles organisations. Toutefois, le parti doit mener une vigoureuse agitation parmi les organisations nègres qui luttent pour les droits démocratiques, non seulement pour qu'elles se joignent à l'activité en faveur du «*Labor Party*» indépendant, mais aussi pour qu'elles prennent une part active à sa formation.

À l'étape actuelle de la crise capitaliste aux États-Unis, ce travail particulier du parti ouvre des perspectives exceptionnelles pour la création d'un pont entre la lutte indépendante des masses nègres et le problème général de la reconstruction de la société.

Les organisations nègres devraient être encouragées à formuler leurs propres revendications pour les droits démocratiques. Le parti doit rappeler que ni le Parti démocrate ni le Parti républicain ne sont des organisations capables de donner aux Nègres les possibilités de se battre pour ces droits dans un cadre plus large. En même temps, y compris à la plus nationaliste des organisations nègres, le parti doit poser la question de la mise en forme d'un programme, non seulement pour les droits démocratiques des Nègres, mais d'un programme pour le pays tout entier. Ces organisations ne doivent se tourner ni vers l'impérialisme européen en Afrique, ni vers l'impérialisme japonais, mais vers des alliés potentiels dans ce pays, et apporter leur propre contribution à l'élaboration d'un ordre social où les Nègres trouveraient enfin l'égalité. Ceci doit être présenté

aux organisations nègres de telle façon qu'ils se fassent un devoir d'y parvenir. C'est par ce moyen que, sur la base de leurs préoccupations nationalistes, les Nègres seront amenés à considérer que leurs propres problèmes sont liés au problème fondamental de l'ordre social dans son ensemble. Le parti saisira cette occasion pour présenter aux Nègres son propre programme transitoire pour que ceux-ci l'examinent à la lumière de leur vive aspiration à trouver non seulement des solutions immédiates, mais aussi générales à l'avilissement dont ils souffrent depuis tant de siècles. Du fait de la composition prolétarienne de la population nègre, de son hostilité à l'ordre social existant et de l'avilissement particulier auquel cet ordre la soumet, l'organisation politique qui saura comment tirer parti de ses préoccupations démocratiques peut trouver les voies et les moyens pour mener à bien la propagande pour le socialisme qui constitue toujours le sommet du travail révolutionnaire, particulièrement dans cette période. En partant des fondements des luttes indépendantes pour les droits démocratiques et sans jamais les délaisser, le parti trouvera dans les contradictions croissantes de l'ordre social la possibilité d'unir à des niveaux toujours plus hauts le mouvement objectif du prolétariat américain pour qu'il prenne la direction de la nation et le mouvement des masses nègres vers le prolétariat américain.

LE CHAUVINISME NÈGRE

L'histoire des Nègres aux États-Unis est celle de leur conscience de race croissante, de leur aspiration permanente à faire valoir leur passé, les réussites et les compétences des Nègres en tant que race. C'est la conséquence inévitable de leur place dans la société américaine, du développement de cette société elle-même ; un tel processus puissant est habituel et inhérent aux luttes de tous les groupes nationalement opprimés. Il n'en croît pas moins avec le développement social des groupes opprimés et des groupes oppresseurs. Au contraire, il s'accroît en proportion directe du développement du capitalisme et des possibilités de libération. Ceci fut admis par le *Socialist Workers Party* lors de son congrès de 1939, lorsqu'il adopta une résolution qui commençait ainsi :

> «L'éveil de la conscience politique chez les Nègres n'est pas sans prendre tout naturellement la forme de l'aspiration à une action qui n'est pas contrôlée par les Blancs. Les Nègres ont depuis longtemps ressenti – et la ressentent aujourd'hui plus que jamais – la nécessité de créer leurs propres organisations avec leurs propres dirigeants, afin d'affirmer, non seulement en théorie, mais dans la pratique, leur droit à l'égalité complète avec les autres citoyens américains. Une telle aspiration est légitime, et même lorsqu'elle prend la forme d'un chauvinisme assez agressif, elle doit être accueillie favorablement. Aujourd'hui, le chauvinisme noir en Amérique n'est rien d'autre que l'excès naturel du désir d'égalité, alors que le chauvinisme américain blanc, expression de la domination raciale, est essentiellement réactionnaire.»

C'est aujourd'hui si évident que la bourgeoisie elle-même le reconnaît. Malgré sa posture humanitaire petite-bourgeoise, dans *An American Dilemma,* Gunnar Myrdal[17], qui a produit une étude sérieuse et complète – laquelle, à certains égards, fait autorité sur la question nègre – conclut notamment que «les Nègres commencent à former une "nation consciente d'elle-même dans la nation", déterminant de plus en plus clairement ses griefs fondamentaux contre l'Amérique blanche». Un tel mouvement avec des racines historiques aussi profondes ne peut que donner lieu à des exagérations, à des excès, à des courants idéologiques qu'on ne saurait qualifier autrement que de chauvinisme. Cette tendance comporte indubitablement des dangers. Le marxisme a montré, théoriquement et pratiquement, qu'il n'y a qu'un seul moyen de les surmonter: il faut reconnaître leur tendance progressiste fondamentale et faire la nette distinction entre le chauvinisme des opprimés et celui des oppresseurs. Non seulement le devoir du parti est-il de porter les aspirations légitimes des masses nègres, mais également d'instruire l'ensemble du mouvement ouvrier de la légitimité de leurs sentiments et de la contribution importante que cela peut devenir pour la lutte pour le socialisme. Malgré ces difficultés apparentes, une politique audacieuse et pleine d'assurance de notre parti a toutes les chances de succès. La raison en est simple.

17. Gunnar Myrdal, *An American Dilemma. The Negro Problem and Modern Democracy,* 2 tomes, New York, Harper & Brothers, 1944.

Tandis qu'en Europe, les mouvements nationaux ont généralement eu pour objectif la séparation d'avec leurs oppresseurs, aux États-Unis, la conscience de race et le chauvinisme des Nègres représentent fondamentalement un renforcement de leur puissance, dans le but de s'intégrer à la société américaine.

LA QUESTION NÈGRE COMME QUESTION INTERNATIONALE

La question nègre aux États-Unis, c'est-à-dire la question de l'esclavage au cours du 19e siècle, a suscité l'intérêt et la sympathie agissante du prolétariat international. L'émancipation des esclaves nègres et la Guerre civile sont indissolublement liées à la formation de la 1re Internationale[18]. La 3e Internationale a reconnu l'aspect particulier de la question nègre dans la «résolution sur la question nègre» qu'elle a adoptée à son quatrième congrès. Non seulement celle-ci a-t-elle réitéré le soutien de la 3e Internationale aux luttes révolutionnaires des Nègres, mais elle a en outre consacré une section spéciale au rôle important que les Nègres des États-Unis pourraient jouer dans l'émancipation des Nègres du monde entier et en particulier de ceux d'Afrique. Aujourd'hui, le processus historique et la désagrégation du capitalisme ont élevé la question nègre aux États-Unis à un degré supérieur dans ses rapports internationaux. Ce n'est pas uniquement parmi les masses britanniques que la question nègre occupe une place de premier plan en tant que mesure de la démocratie américaine, mais c'est dans le monde entier, et particulièrement dans les pays orientaux, que la situation et la lutte des Nègres des États-Unis sont devenues un des critères grâce auxquels les nationalités opprimées évaluent les possibilités de leur propre émancipation.

Les Nègres américains reconnaissent eux-mêmes que le sort des luttes émancipatrices en Inde, en Chine et en Birmanie est lié à celui de leurs propres luttes. La presse nègre a régulièrement consacré de nombreuses pages aux luttes des peuples d'Orient, et le *Pittsburgh Courier* leur consacre deux rubriques hebdomadaires régulières, l'une tenue par un Indien et l'autre par un Chinois. Dans leur adresse commune aux congrès républicain et démocrate

18. NdT : Voir Marx, Lincoln, *Une révolution inachevée, op. cit.*

de 1944, les organisations nègres ont fait de «l'égalité de la Chine avec toutes les nations alliées» une de leurs revendications essentielles. C'est le rôle de la 4e Internationale que de développer et de clarifier les élans spontanés des peuples vers l'internationalisme. Avec le plus grand sérieux, le parti doit reconnaître et expliquer les racines historiques de ce processus et l'orienter vers l'éducation et l'organisation du prolétariat international et de ses alliés dans les luttes pour le socialisme mondial.

PROGRAMME D'ACTION

Le premier point est la formation systématique du parti sur la question nègre. La période dans laquelle nous entrons sera celle des soulèvements mondiaux et des crises sociales en Amérique, les membres du parti doivent donc avant tout sur cette question difficile et compliquée avoir une orientation théorique claire. *The New International* et les bulletins intérieurs doivent donc comporter une série d'études bien documentées sur les Nègres dans l'histoire des États-Unis. De telles études n'existent pas aux États-Unis, sauf quelques débuts de travaux faits par les staliniens. Le parti ne pourra pas progresser, même modestement, dans le travail nègre sans une telle préparation. Pour l'instant, signalons quelques points qui mériteraient d'être immédiatement examinés:

a) Les Nègres pendant la Guerre civile. La Guerre civile est l'axe théorique de l'analyse des États-Unis, à l'instar de la Révolution française pour la compréhension de l'Europe moderne. Et la question de l'esclavage, c'est-à-dire la question nègre, qui est au centre de la Guerre civile.

b) Les Nègres dans le mouvement ouvrier organisé, leur développement historique au sein de ce mouvement et la relation de la communauté nègre avec ces luttes.

c) Les organisations nègres dans le passé récent et à l'heure actuelle, en particulier le mouvement de Garvey, le plus important mouvement de masse nègre que l'histoire américaine ait connu.

d) Les Nègres dans l'agriculture sudiste.

e) Le développement social nègre et les luttes politiques en Afrique et dans les Caraïbes.

f) L'expérience concrète du *Workers Party* dans le travail nègre.

La plupart de ces études concernent tout d'abord des faits concrets, mais elles sont aussi sujettes à interprétation. Elles constituent un terrain pratiquement vierge, non seulement pour le parti, mais pour tous les marxistes des États-Unis. Par conséquent, elles sont – et resteront longtemps – des sujets de discussion. C'est en portant son attention sur ces problèmes que le parti éduquera ses membres et leur donnera la possibilité de représenter le marxisme parmi les Nègres et dans les rangs du mouvement ouvrier organisé. C'est aussi par ce moyen qu'il sera capable d'influencer et d'orienter l'intérêt que ne manque jamais de susciter tout ce qui touche à l'oppression nationale chez un peuple opprimé, aussi impopulaires et éloignées du sens commun ordinaire que puissent être par ailleurs les idées générales d'un groupe révolutionnaire. Dans un premier temps, il est nécessaire de publier les notes et les observations de Trotsky sur la question nègre.

Le deuxième point: en accord avec la tradition et la pratique du mouvement bolchevique, le comité national doit organiser un secteur nègre spécial chargé du travail général parmi les Nègres. Ce travail ne doit en aucune façon être subordonné au travail parmi les Nègres dans le mouvement ouvrier organisé, activité qui dépend plus spécifiquement du secteur syndical. Le travail des deux secteurs doit être coordonné.

Le secteur nègre sera responsable d'une rubrique spéciale dans le journal sur la question nègre et devra inviter les sympathisants non membres du parti à participer à son travail théorique.

LES NÈGRES DANS LA GUERRE CIVILE
LEUR RÔLE DANS LA SECONDE RÉVOLUTION AMÉRICAINE[1]

1943

Pour comprendre le rôle des Nègres dans l'histoire américaine, il est indispensable de se pencher sur la période 1830-1865. Cet article traite de cette question jusqu'en 1860.

Les antagonismes économiques et sociaux fondamentaux de l'époque traversaient la totalité de la vie du pays et étaient beaucoup plus clairs qu'ils ne le sont aujourd'hui. Le système esclavagiste nécessitait une expansion territoriale en raison de l'épuisement des sols dû aux méthodes brutales de la production esclavagiste. Mais, alors que le Nord connaissait un développement industriel et une croissance démographique, le Sud avait pour sa part de plus en plus de difficultés à maintenir sa domination politique. L'opposition allait finalement se cristalliser autour de deux questions. La première, de nature économique, résidait dans le contrôle des nouveaux territoires[2] et la seconde, politique, dans la prépondérance au Congrès.

En 1830, le contraste était saisissant entre l'épouvantable tyrannie qui régnait au Sud et la vigoureuse démocratie politique du Nord. La nécessité de réprimer les esclaves, qui se rebellaient sans cesse, exigeait une rare violence. Le besoin d'en finir avec l'hostilité à l'esclavage manifestée par les travailleurs libres et les paysans indépendants conduisit à l'abrogation progressive de toute forme de démocratie populaire dans les États du Sud.

---

1. Publié dans *New International,* vol. 9, n° 11, décembre 1943, sous le pseudonyme de J. R. Johnson.
2. NdT : C. L. R. James fait ici référence aux Territoires fédéraux conquis au fur et à mesure de la conquête de l'ouest par les États-Unis. Administrés directement par le gouvernement fédéral, ils n'avaient pas encore acquis la qualité d'État et leur nature esclavagiste ou non n'était pas fixée.

Avant 1830, des sociétés anti-esclavagistes avaient existé dans le Sud, mais à partir de 1830 le coton étant roi et, plutôt que d'accepter de débattre du bien-fondé de l'esclavage, l'oligarchie sudiste développa peu à peu une théorie faisant de l'esclavage des Nègres un commandement divin. Nécessité faisant loi, elle chercha à l'imposer à tout le pays. Seule une opposition active pouvait combattre une telle propagande. Qui ne s'y opposait pas y succombait.

La révolution imminente était conduite par la bourgeoisie nordiste. Mais c'était la dernière chose qu'elle souhaitait faire. En 1776, la lutte révolutionnaire avait opposé la bourgeoisie montante américaine à un ennemi étranger. La bourgeoisie n'avait eu besoin que d'une légère impulsion pour mener à bien cette tâche. En 1830, le conflit opposait deux fractions de la classe dirigeante dont les bases économiques étaient différentes, mais qu'unissaient des liens économiques puissants. Par conséquent, une des caractéristiques du nouveau conflit fut la détermination de la bourgeoisie du Nord à faire des concessions et des sacrifices pour éviter de précipiter la rupture. Elle ne voulait pas prendre la direction du conflit, mais fut contrainte à le faire.

LA PETITE BOURGEOISIE ET LES NÈGRES

Le premier porte-drapeau de la lutte fut la démocratie petite-bourgeoise. Organisée dans le mouvement abolitionniste, elle était stimulée et soutenue par l'action du mouvement de masse indépendant du peuple noir.

Disposant du droit de vote universel, la petite bourgeoisie était entrée dans une période d'agitation parfaitement résumée par le titre d'un livre paru il y a quelques années, *The Rise of the Common Man*[3]. En l'absence de revendications économiques avancées par un prolétariat organisé, cette agitation se trouva portée par les vagues toujours montantes de l'humanisme et de l'enthousiasme pour le progrès social.

Les droits des femmes, la lutte contre l'alcoolisme, l'éducation publique, l'abolition des privilèges, la paix universelle, la fraternité

3. NdT : « L'ascension de l'homme ordinaire », C. R. Fish, *The Rise of the Common Man (1830-1850)*, New York, MacMillan, 1929 ; rééd. Franklin Watts Inc., 1971.

humaine: la classe moyenne intellectuelle américaine était en effervescence. À ce mouvement trépidant, les Nègres rebelles apportèrent la lutte pour l'abolition de l'esclavage. Les historiens s'accordent pour constater que toutes ces tendances étaient en dernière analyse dominées par le mouvement abolitionniste.

La lutte des Nègres pour l'abolition prit une forme guère différente du mouvement pour l'émancipation d'avant 1776. On retrouvait ainsi parmi les masses esclaves les mêmes révoltes que celles qui avaient marqué la période d'avant 1776. Dans la décennie 1820-1830, des hommes blancs engagés commencèrent à publier des périodiques qui prêchaient l'abolition sur le terrain des principes. Leur chef était Benjamin Lundy[4]. À peine Lundy avait-il donné le signal que les Nègres libres s'emparaient de ce mouvement pour en devenir la force dirigeante.

[William Lloyd] Garrison, directement inspiré par Lundy, commença son activité très tôt, en 1831. Mais avant cela, que ce soit dans des discours, des meetings, des livres, des périodiques ou des brochures, les abolitionnistes s'étaient emparés de la question sans détour, bien avant la croisade de la démocratie petite-bourgeoise. Dès 1827 deux Nègres de New York publiaient le *Freedom's Journal*. L'«Appel» de David Walker, qui parut en 1829, fit sensation. C'était un appel direct à la révolution[5]. Les Nègres libres organisaient des conférences et des meetings de masse. Et avant que le mouvement ne s'incarne dans des figures comme Wendell Phillips[6] et d'autres hommes brillants, les Nègres libres furent les premiers partisans du

4. NdT: Benjamin Lundy (1789-1839), quaker, fonde en 1815 un mouvement abolitionniste, l'*Union Humane Society* puis un journal, *The Genius of Universal Emancipation* en 1821. Partisan d'une abolition progressive, il critiquera la «révolution» texane comme une initiative permettant de perpétuer l'esclavage alors qu'il avait été aboli au Mexique.
5. NdT: David Walker (1796-1830), militant abolitionniste noir publie en 1829 son «Appel de Walker aux citoyens de couleur du monde». Ce document est tenu pour l'un des textes anti-esclavagistes les plus radicaux, prônant l'auto-organisation noire pour obtenir la fin de l'esclavage et comme moyen d'affirmation de l'égalité raciale. Plusieurs États du Sud décrétèrent qu'il s'agissait d'un texte «séditieux» et punirent sa possession. La Géorgie alla jusqu'à mettre la tête de Walker à prix.
6. NdT: Wendell Phillips (1811-1884), avocat, assiste à la tentative de lynchage de William Lloyd Garrison en 1835. Il abandonne le barreau pour se consacrer à la lutte abolitionniste au sein de l'*American Anti-Slavery Society*. Il prône notamment le boycott

Avant 1830, des sociétés anti-esclavagistes avaient existé dans le Sud, mais à partir de 1830 le coton étant roi et, plutôt que d'accepter de débattre du bien-fondé de l'esclavage, l'oligarchie sudiste développa peu à peu une théorie faisant de l'esclavage des Nègres un commandement divin. Nécessité faisant loi, elle chercha à l'imposer à tout le pays. Seule une opposition active pouvait combattre une telle propagande. Qui ne s'y opposait pas y succombait.

La révolution imminente était conduite par la bourgeoisie nordiste. Mais c'était la dernière chose qu'elle souhaitait faire. En 1776, la lutte révolutionnaire avait opposé la bourgeoisie montante américaine à un ennemi étranger. La bourgeoisie n'avait eu besoin que d'une légère impulsion pour mener à bien cette tâche. En 1830, le conflit opposait deux fractions de la classe dirigeante dont les bases économiques étaient différentes, mais qu'unissaient des liens économiques puissants. Par conséquent, une des caractéristiques du nouveau conflit fut la détermination de la bourgeoisie du Nord à faire des concessions et des sacrifices pour éviter de précipiter la rupture. Elle ne voulait pas prendre la direction du conflit, mais fut contrainte à le faire.

LA PETITE BOURGEOISIE ET LES NÈGRES

Le premier porte-drapeau de la lutte fut la démocratie petite-bourgeoise. Organisée dans le mouvement abolitionniste, elle était stimulée et soutenue par l'action du mouvement de masse indépendant du peuple noir.

Disposant du droit de vote universel, la petite bourgeoisie était entrée dans une période d'agitation parfaitement résumée par le titre d'un livre paru il y a quelques années, *The Rise of the Common Man*[3]. En l'absence de revendications économiques avancées par un prolétariat organisé, cette agitation se trouva portée par les vagues toujours montantes de l'humanisme et de l'enthousiasme pour le progrès social.

Les droits des femmes, la lutte contre l'alcoolisme, l'éducation publique, l'abolition des privilèges, la paix universelle, la fraternité

3. NdT : « L'ascension de l'homme ordinaire », C. R. Fish, *The Rise of the Common Man (1830-1850)*, New York, MacMillan, 1929 ; rééd. Franklin Watts Inc., 1971.

humaine: la classe moyenne intellectuelle américaine était en effervescence. À ce mouvement trépidant, les Nègres rebelles apportèrent la lutte pour l'abolition de l'esclavage. Les historiens s'accordent pour constater que toutes ces tendances étaient en dernière analyse dominées par le mouvement abolitionniste.

La lutte des Nègres pour l'abolition prit une forme guère différente du mouvement pour l'émancipation d'avant 1776. On retrouvait ainsi parmi les masses esclaves les mêmes révoltes que celles qui avaient marqué la période d'avant 1776. Dans la décennie 1820-1830, des hommes blancs engagés commencèrent à publier des périodiques qui prêchaient l'abolition sur le terrain des principes. Leur chef était Benjamin Lundy[4]. À peine Lundy avait-il donné le signal que les Nègres libres s'emparaient de ce mouvement pour en devenir la force dirigeante.

[William Lloyd] Garrison, directement inspiré par Lundy, commença son activité très tôt, en 1831. Mais avant cela, que ce soit dans des discours, des meetings, des livres, des périodiques ou des brochures, les abolitionnistes s'étaient emparés de la question sans détour, bien avant la croisade de la démocratie petite-bourgeoise. Dès 1827 deux Nègres de New York publiaient le *Freedom's Journal*. L'«Appel» de David Walker, qui parut en 1829, fit sensation. C'était un appel direct à la révolution[5]. Les Nègres libres organisaient des conférences et des meetings de masse. Et avant que le mouvement ne s'incarne dans des figures comme Wendell Phillips[6] et d'autres hommes brillants, les Nègres libres furent les premiers partisans du

4. NdT: Benjamin Lundy (1789-1839), quaker, fonde en 1815 un mouvement abolitionniste, l'*Union Humane Society* puis un journal, *The Genius of Universal Emancipation* en 1821. Partisan d'une abolition progressive, il critiquera la «révolution» texane comme une initiative permettant de perpétuer l'esclavage alors qu'il avait été aboli au Mexique.
5. NdT: David Walker (1796-1830), militant abolitionniste noir publie en 1829 son «Appel de Walker aux citoyens de couleur du monde». Ce document est tenu pour l'un des textes anti-esclavagistes les plus radicaux, prônant l'auto-organisation noire pour obtenir la fin de l'esclavage et comme moyen d'affirmation de l'égalité raciale. Plusieurs États du Sud décrétèrent qu'il s'agissait d'un texte «séditieux» et punirent sa possession. La Géorgie alla jusqu'à mettre la tête de Walker à prix.
6. NdT: Wendell Phillips (1811-1884), avocat, assiste à la tentative de lynchage de William Lloyd Garrison en 1835. Il abandonne le barreau pour se consacrer à la lutte abolitionniste au sein de l'*American Anti-Slavery Society*. Il prône notamment le boycott

Liberator. En 1831, sur quatre cent cinquante abonnés, quatre cents étaient Nègres et, en 1834, ils étaient presque deux mille Noirs parmi les deux mille trois cents abonnés.

APRÈS LES NÈGRES LIBRES, VINRENT LES MASSES

Lorsque Garrison commença à publier son *Liberator* en 1831, le nouveau mouvement abolitionniste, contrairement aux anciennes sociétés anti-esclavagistes, ne représentait pas grand-chose. En moins d'un an, il acquit une renommée nationale. On doit ce changement à la rébellion de Nat Turner en 1831[7]. Il est inutile de s'interroger pour savoir si c'est l'«Appel» de Walker ou le *Liberator* qui a inspiré Turner. Ce qui est décisif, c'est l'effet sur le mouvement abolitionniste de la plus grande révolte nègre de l'histoire des États-Unis.

La révolte donna des ailes au journal de Garrison et stimula l'organisation de son mouvement. Le Sud répondit par une terreur telle, que les Nègres, découragés par l'échec des révoltes menées entre 1800 et 1831, commencèrent à emprunter une autre voie vers la liberté. Lentement mais sûrement, l'inexorable fuite vers le Nord se développa; et pendant les trente années qu'elle dura, elle amena la lutte contre l'esclavage dans le Nord lui-même. Dès 1827, les évasions d'esclaves pouvaient compter sur des formes rudimentaires d'organisation. Ce fut en 1831, année mouvementée s'il en fut, que l'*Underground Railroad* commença à prendre sa forme définitive. Des milliers de Blancs et de Nègres risquèrent leur vie, leur liberté et souvent leurs biens pour aider les esclaves rebelles.

La grande majorité des esclaves évadés n'avait, bien entendu, aucun objectif politique. Pendant des années, les esclaves rebelles

---

du sucre de canne et du coton et dénonce la Constitution qui tolère l'esclavage. Il publie en 1845 un essai intitulé *Pas d'Union avec les esclavagistes*.

7. NdT : En août 1831, une troupe d'esclaves rebelles forte d'une soixantaine d'hommes et emmenée par Nat Turner parcourt le comté de Southampton libérant les esclaves et tuant une soixantaine de Blancs. La milice et l'armée détruisent rapidement le groupe. La répression qui s'ensuit fait des centaines de morts parmi la population noire du comté alors que des rumeurs font état d'une «armée d'esclaves» marchant sur la capitale de l'État. Turner sera capturé quelques mois plus tard, jugé et pendu. Au lendemain de la révolte, les autorités virginiennes interdiront d'apprendre à lire et à écrire aux esclaves ainsi qu'aux Noirs et aux Mulâtres libres.

avaient formé des bandes de marrons et avaient vécu une existence libre dans des lieux inaccessibles. Des milliers d'autres avaient rejoint les Indiens. Désormais, cherchant la liberté au sein de la «civilisation», ils entreprenaient ce voyage héroïque de plusieurs centaines de kilomètres contraints de voyager de nuit, de traverser des forêts et des fleuves, sans rien d'autre pour les guider que l'étoile du Nord et la mousse qui ne pousse que sur le côté nord des arbres.

La bourgeoisie industrielle d'Amérique ne voulait pas de cette abolition. Elle organisait des bandes qui ne rechignaient pas à perturber les réunions et à lyncher les agitateurs. Beaucoup de citoyens ordinaires étaient hostiles aux Nègres en raison de la concurrence qu'ils pouvaient représenter dans le travail et des préjugés raciaux traditionnels. Au début des années 1840, le mouvement abolitionniste s'effondra et les historiens noirs affirment que ce furent les esclaves évadés qui entretinrent la flamme et qui permirent au mouvement de revivre. Mais nous n'avons nul besoin des conclusions des historiens modernes. Les pages qui s'écrivent de nos jours font que le sens des évasions d'esclaves pour le mouvement saute aux yeux de toute recherche marxiste.

Petit à petit, la direction du mouvement passa aux mains de quelques Blancs, poètes, écrivains et journalistes de talent. En collaboration avec le mouvement abolitionniste, et parfois seuls, les Nègres libres développèrent une forte agitation. Mais un rôle particulier revint aux plus capables et aux plus énergiques des esclaves évadés. Ces hommes pouvaient témoigner, oralement ou par écrit, de leur expérience. Ils étaient les témoins saisissants de la tromperie et l'iniquité sur lesquelles reposait l'édifice sudiste. Le plus grand de tous, un des plus grands hommes de son temps, fut Frederick Douglass[8], une personnalité aujourd'hui étrangement négligée. Il

8. NdT: Frederick Douglass (1818?-1895), esclave, s'enfuit en 1838 du Maryland et s'installe dans le Nord où, sous l'influence de William Lloyd Garrison, il s'engage dans l'*American Anti-Slavery Society*. Il voyage en Angleterre et en Irlande où il fréquente les milieux nationalistes. Au cours de ce séjour, ses amis anglais lancent une souscription pour acheter sa liberté à son ancien propriétaire. De retour aux États-Unis, il édite de nombreux journaux abolitionnistes, dont la *North Star*. En 1845, il publie son autobiographie, *La vie de Frederick Douglass, esclave américain, écrite par lui-même*. Ses positions sur la

n'était pas l'orateur profond et brillant qu'était Wendell Phillips; comme agitateur politique, il n'avait ni la fougue ni l'envergure de Garrison, il n'avait pas non plus les qualités d'organisateur de celui-ci. Mais il avait le même courage, le même dévouement et la même ténacité. Cependant, ses capacités politiques et sa clairvoyance étaient incontestablement supérieures à celles des deux hommes. Il rompit très tôt avec eux pour développer sa propre politique: il voulait maintenir l'Union alors qu'eux voulaient la défaire. Il préconisait l'utilisation de tous les moyens, dont la politique, pour obtenir l'abolition. Ce n'est que plusieurs années après que les partisans de Garrison suivirent son exemple. Une des plus grands de ces militants fut Harriet Tubman, une esclave évadée. John Brown[9] était très proche de ces anciens esclaves. Ces trois-là étaient les plus proches de ce qu'on appellerait aujourd'hui des propagandistes et agitateurs révolutionnaires.

Ils enragèrent le Sud. Vers le milieu du siècle, les abolitionnistes et les esclaves qui s'évadaient avaient créé une situation qui interdisait tout compromis.

LA LOI CONTRE LES ESCLAVES FUGITIFS

En 1848, il se produisit un incident extraordinaire, annonciateur du grand mouvement international qui allait jouer un si grand rôle dans la Guerre civile elle-même. Lorsque les nouvelles de la Révolution française de 1848 parvinrent à Washington, la capitale, de la Maison-Blanche à l'homme de la rue, connut de tonitruantes célébrations. Trois nuits plus tard, soixante-dix-huit esclaves, prenant cet enthousiasme pour la liberté à la lettre, montèrent à bord d'un bateau qui les attendait et tentèrent de fuir en descendant

violence évolueront au cours de sa vie, un premier temps partisan de la non-violence, il se rapprochera par la suite, avec certaines réserves, de celles de John Brown.

9. NdT: John Brown (1800-1859), abolitionniste radical, préconise le recours à l'insurrection armée pour abolir l'esclavage. En 1856 avec ses cinq fils, ils tuent à coup de sabre six esclavagistes. Il est également connu pour avoir défendu la ville d'Osawatomie contre un détachement esclavagiste de 400 hommes. (Le *Weather Underground,* un groupe radical blanc des années 1960-1970 baptisera son journal du nom de cette bataille en hommage à John Brown.) Il est jugé et pendu après avoir tenté de s'emparer d'un arsenal à Harpers Ferry (Virginie) en 1859 en espérant ainsi déclencher une insurrection.

le Potomac. Ils furent capturés et, sur le chemin de la prison, une foule de plusieurs milliers de personnes était rassemblée pour les voir tandis que les membres du Congrès participaient au tumulte général.

La patience de la bourgeoisie, tant celle du Sud que celle du Nord, était à bout. Deux ans plus tard, les classes dirigeantes du Nord et du Sud tentèrent un nouveau compromis. Le *Fugitive Slave Act* constituait un des éléments centraux de cet accord. Les Sudistes étaient déterminés à en finir avec la ponction continuelle sur leur propriété et avec l'ébullition permanente du Nord engendrée par les esclaves fugitifs.

Ce fut l'impossibilité d'appliquer la loi sur les esclaves fugitifs qui réduisit ce compromis à néant. Non seulement les esclaves continuaient à s'évader, mais plusieurs secousses insurrectionnelles, en 1850 puis en 1854, vinrent ébranler l'édifice sudiste. Le Sud craignait désormais une véritable insurrection des esclaves. Ils devaient soit faire sécession soit forcer le gouvernement fédéral à accepter ses revendications.

La bourgeoisie nordiste voulait discipliner les aspirations démocratiques de la petite bourgeoisie. Toutefois, très vite, son énergie humanitariste se renforça de la compréhension que ce n'était pas seulement la liberté des esclaves qui était en jeu, mais également ses propres libertés démocratiques qu'elle chérissait tant. Pour briser tout espoir d'évasion des esclaves et pour étouffer l'agitation qui avait gagné tout le pays, les Sudistes tentèrent d'imposer des restrictions aux réunions publiques dans le Nord et à la circulation du courrier. Ils demandèrent que les autorités civiles du Nord capturent les esclaves évadés. Sous leur pression, le Congrès alla si loin qu'il dévoya le droit de requête. La *Déclaration d'indépendance,* présentée comme un plaidoyer pour l'abolition, fut mise de côté. Les Nègres qui avaient vécu paisiblement au Nord depuis des années étaient désormais menacés et des milliers d'entre eux se réfugièrent au Canada. Frederick Douglass et Harriet Tubman – figures connues dans tout le pays (Douglass était connu à l'échelle internationale) – étaient en danger. La question était insoluble. La petite bourgeoisie démocratique défiait le Sud. Les esclaves évadés continuaient à arriver. Il y eut des arrestations d'évadés, mais

aussi des sauvetages spectaculaires par des foules abolitionnistes. Les opposants à l'esclavage affrontaient dans la rue aussi bien ses partisans que la police nordiste. Un mois à peine était passé et de nouveaux évadés ou d'anciens esclaves, évitant l'arrestation, continuaient de créer de l'agitation, soit localement soit au plan national.

Sur les navires négriers, des esclaves se révoltèrent contre les trafiquants et s'emparèrent des vaisseaux, créant des incidents internationaux. Le Congrès était impuissant. Dix États du Nord institutionnalisèrent leur esprit de rébellion en adoptant des *Personal Liberty Laws* qui autorisaient leurs fonctionnaires à ne pas arrêter les esclaves fugitifs, qui accordaient aux Nègres arrêtés l'*habeas corpus,* la possibilité d'être jugés par un jury et qui interdisaient l'utilisation des prisons pour les fugitifs. Bien avant que les forces fondamentales de la nation ne soient entrées en action pour la confrontation inévitable, la petite bourgeoisie démocratique et les esclaves révoltés avaient labouré le terrain et donné à la nation la pleine conscience des enjeux.

LES PAYSANS LIBRES ET LE PROLÉTARIAT

Cependant, ni les Nègres ni la petite bourgeoisie démocratique ne constituaient la force principale de la seconde révolution américaine ; si besoin était, une analyse historique approfondie de l'histoire américaine le montrerait clairement. L'enjeu décisif concernait le contrôle du domaine public. Qui s'emparerait de la terre ? Les paysans libres ou les propriétaires d'esclaves ?

Le Parti républicain [...] n'était pas un parti anti-esclavagiste. C'était un parti de la libre propriété de la terre[10]. La lutte sanglante pour le Kansas[11] avait accéléré son développement politique. Et

10. NdT : En anglais *Homestead Party.* Il s'agit d'une référence au *Homestead Act* signé par le président Abraham Lincoln le 20 mai 1862. Toute famille pouvait désormais devenir propriétaire d'un terrain de soixante-cinq hectares maximum si elle prouvait qu'elle l'occupait depuis au moins cinq ans.

11. NdT : L'auteur fait ici référence aux batailles qui se déroulèrent suite à l'adoption du *Kansas-Nebraska Act.* Adoptée le 30 mai 1854, cette loi crée les territoires du Kansas et du Nebraska et permet aux immigrants installés dans ces territoires de décider si oui ou non ils y introduiraient l'esclavage. Entre 1854 et 1858, le Kansas devint dès lors le terrain d'affrontement entre anti-esclavagistes (notamment les *Freesoilers*) et esclavagistes

c'est en dehors du mouvement abolitionniste que se développèrent des organisations politiques plus larges comme le *Liberty Party* et le *Free Soil Party* (Parti du sol libre) qui, au milieu de la décennie, fusionnèrent pour former le Parti républicain.

Marx a très tôt relevé[12] que ce fut la forte augmentation du nombre des paysans libres dans les Territoires du Nord-Ouest au cours de la décennie 1850-1860 qui avait brisé la timidité de la bourgeoisie. Les paysans libres n'étaient pas disposés à subir les absurdités du Sud, déterminés qu'ils étaient à ne pas laisser l'embouchure du Mississippi aux mains de quelque force hostile que ce soit. En 1860, la petite bourgeoisie démocratique, les paysans libres du Nord-Ouest et certaines fractions du prolétariat unirent leurs forces. Contrairement à ce qui s'était passé en 1776, ces classes parvinrent à contraindre la bourgeoisie hésitante à prendre la tête du mouvement. Elles étaient alors les forces fondamentales qui allaient donner son impulsion à la révolution. Elles devaient entrer en action avant même que la bataille fût engagée. Elles étaient l'ossature du conflit.

Dans toute cette agitation, le prolétariat ne joua pas un rôle prééminent, bien qu'en Nouvelle-Angleterre il ait fermement soutenu le mouvement. Il ne fait cependant guère de doute que lorsque le prolétariat entra en scène, des recherches plus approfondies le montreront, il joua, comme souvent, un rôle plus important que celui qu'on lui attribue. Cependant, le chômage, la rivalité dans le Nord entre les Nègres et les Irlandais, le dernier des groupes d'immigrants, semèrent la confusion dans les rangs du prolétariat. De plus, le mouvement ouvrier organisé, tout en soutenant le mouvement abolitionniste, était souvent en conflit avec Garrison qui, à l'instar de Wilberforce[13] en Grande-Bretagne, n'avait aucune sympathie à son égard. Le mouvement ouvrier ne cessait de rappeler qu'exis-

(*Border Ruffians*). Cet épisode, baptisé *Bleeding Kansas* ou *Border War* précipita l'éclatement de la Guerre civile.

12. NdT : Karl Marx & Abraham Lincoln, *Une révolution inachevée, op. cit.*

13. NdT : William Wilberforce (1759-1833), réformateur politique bourgeois britannique, philanthrope et un des dirigeants du mouvement abolitionniste. Député, il se battra contre le commerce des esclaves durant près de vingt-six ans.

taient deux formes d'esclavages: l'esclavage salarié et l'esclavage des Nègres et, à cette époque, il avait tendance à mettre les deux formes au même niveau – ce qui était une erreur monumentale qui le paralysait.

Cependant, dans l'ensemble, on peut relever qu'en maints endroits, le mouvement du prolétariat organisé soutint le mouvement abolitionniste, à défaut d'en constituer l'avant-garde. Enfin, il nous faut dissiper une illusion tenace. La question de l'abolition dominait la conscience politique de ce temps. La plupart des Nordistes sympathisaient avec elle. Mais peu nombreux étaient ceux qui voulaient la guerre ou la révolution. Lorsque les gens veulent la révolution, ils la font. Mais habituellement, ils veulent tout sauf la révolution. Ce ne fut que quand la guerre éclata que les abolitionnistes récoltèrent les fruits de leur travail. Malgré la sensibilité abolitionniste qui prévalait dans le Nord, particulièrement dans le Nord-Ouest, la masse du peuple ne tenait pas particulièrement à fraterniser avec les Nègres libres; dans de nombreux endroits, il y avait même une claire hostilité à leur égard. Mais les Nègres libres du Nord ne se laissèrent jamais démoraliser par cette attitude tandis que les masses d'esclaves révoltés continuaient d'arriver. Entre 1830 et 1860, de soixante mille à cent mille esclaves se réfugièrent au Nord. Quand ils n'y trouvaient pas un accueil favorable ou d'endroit pour s'installer, certains partaient au Canada. Mais ils ne cessèrent jamais d'affluer, et quand la Guerre civile éclata, ce fut par dizaines puis par centaines de milliers qu'ils arrivèrent.

L'ABOLITION ET LE PROLÉTARIAT INTERNATIONAL

Dès ses débuts, à la fin du 18e siècle, la lutte des Nègres pour la liberté et l'égalité a été une question internationale. De plus, elle semble exercer une influence considérablement supérieure à ce qu'on pouvait attendre, sur des gens qui ne sont pas directement concernés. À cet égard, le mouvement abolitionniste américain ressemble curieusement au mouvement abolitionniste britannique né une génération plus tôt.

En Grande-Bretagne, avant l'émancipation de 1832, la bourgeoisie industrielle se montrait favorable à l'abolition. Sur le plan industriel, elle était plus avancée que la bourgeoisie américaine de 1850;

les planteurs des Caraïbes étaient faibles et les esclaves étaient loin, à des milliers de kilomètres. Mais ici aussi, le premier mouvement abolitionniste acquit une ampleur et une force hors de proportion avec les intérêts directs des masses le soutenant. Bien avant encore, pendant la Révolution française, les révoltes massives des Nègres montrèrent au peuple français la réalité d'une situation qui durait depuis un siècle et demi. Une sorte de «folie» collective sur la question nègre sembla saisir toute la population de France et aucun aristocrate n'était autant haï que les «aristocrates de la peau».

Non seulement le mouvement abolitionniste américain trouva-t-il d'emblée un accueil favorable dans le pays, mais il rencontra aussi une large bienveillance à l'étranger. William Lloyd Garrison, Wendell Phillips et d'autres ne furent pas les seuls à faire des conférences en Grande-Bretagne. Frederick Douglass et d'autres Nègres abolitionnistes parcoururent l'Europe et enrôlèrent des centaines de milliers de personnes dans les sociétés anti-esclavagistes. Un Nègre particulièrement bien inspiré fit adhérer soixante-dix mille personnes à la cause dans la seule Allemagne. Durant la décennie qui précéda la Guerre civile, *La Case de l'oncle Tom* aura des millions de lecteurs en Grande-Bretagne et sur le continent, y compris dans un pays aussi étranger à la question que l'Italie. La masse des travailleurs et des radicaux en France, en Espagne et en Allemagne furent pris d'un intérêt actif pour la question. Leurs sentiments se concrétiseront formidablement pendant la Guerre civile.

Ce n'est pas peu dire que ces travailleurs aimaient la grande République américaine et qu'ils envisageaient la possibilité d'y émigrer eux-mêmes un jour. Cette question revêt différents aspects qui demanderaient des recherches et des analyses marxistes nouvelles. Charles Austin Beard[14], dont le regard sur les mouvements sociaux en Amérique est assez perspicace, est déconcerté par certains aspects du mouvement pour l'abolition[15]. Quant aux historiens anglais, ils font preuve d'une autosatisfaction superficielle en

14. NdT: Charles Austin Beard (1874-1948) est un historien américain qui a ouvert la voie à la réinterprétation de l'histoire de la colonisation de l'Amérique du Nord en insistant sur ses racines économiques. Il est l'auteur de *The Rise of American Civilization,* Temecula, Service Corps, 1993 [1927]..

15. «Les sources de ce remarquable mouvement sont difficiles à déceler» (*The Rise of*

jacassant sur l'«idéalisme» des Anglais comme explication du tout aussi déconcertant mouvement abolitionniste en Grande-Bretagne. Il semblerait que, dans des périodes révolutionnaires, l'irrationalité des préjugés sur les Nègres nourrisse parmi les grandes masses un intense rejet de ceux qui les véhiculent[16].

«LE SIGNAL A ÉTÉ DONNÉ»

Les esclaves ont joué leur rôle jusqu'au bout. Après l'élection de Lincoln et la violente réaction du Sud, le Nord tenta, une fois encore, de faire marche arrière devant le risque de guerre civile. Le Congrès et les dirigeants politiques cherchèrent frénétiquement un compromis. Frederick Douglass relate les honteuses tentatives du Nord pour apaiser le Sud. La plupart des Assemblées législatives des États nordistes abrogèrent ainsi leurs *Personal Liberty Laws.* Douglass conclut cet épisode amer en écrivant:

> «Tous ceux qui désirent observer la façon dont un noble peuple, conduit par la peur, peut en arriver à un niveau d'humilité et de rabaissement profonds, ne trouveront pas dans l'histoire un chapitre plus instructif que les événements qui se déroulèrent dans les cercles officiels à Washington entre novembre 1859 et mars 1860[17].»

La position de Lincoln restera ambiguë pendant longtemps. Le 20 décembre 1860, le jour où la Caroline du Sud a fait sécession, Lincoln fit une déclaration qui semblait exclure tout compromis. Cependant, par les discours qu'il prononça au cours de son voyage de onze jours vers Washington, il acheva de semer la confusion au sein de la nation et de démoraliser ceux qui le soutenaient. Même après son investiture, le 4 mars, le Nord ne savait pas à quoi s'attendre de sa part. Marx, comme nous l'avons vu, n'avait pas de

---

American Civilization, p. 898). On pourrait en dire autant du mouvement en Grande-Bretagne qui a entraîné des millions de gens.

16. Il est important pour les révolutionnaires d'observer le passé pour le prendre en compte à l'avenir. Déjà en Angleterre, un pays où les préjugés raciaux sont toujours très forts, la présence de soldats américains noirs, les préjugés véhiculés contre eux par les soldats américains blancs et les informations qui parviennent sur les révoltes des Nègres en Amérique ont soulevé un vif intérêt parmi les masses anglaises.

17. NdT : *Life and Times de Frederick Douglass*, Pathway Press, 1941 [1892], p. 362-366. *La vie de Frederick Douglass, esclave américain, écrite par lui-même,* Paris, Gallimard, 2006.

doute quant au rôle décisif que joueraient les paysans du Nord-Ouest, qui détenaient soixante-six voix soit 36,60% des voix du collège électoral qui avait élu Lincoln.

Mais le Sud refusait tout compromis. Douglass explique:

> «Heureusement pour la cause de la liberté humaine et pour l'unité finale de la nation américaine, le Sud était comme fou et se refusait à toute concession. Il n'acceptait pas les termes proposés et ne proposait rien que ses opposants pussent accepter.»

Pourquoi agissait-il ainsi? Une raison peut être maintenant avancée avec certitude. Partout où les masses bougeaient, Marx et Engels braquaient leurs yeux comme des aigles et affûtaient leurs plumes. Le 11 janvier 1860, en plein milieu de la période critique décrite par Douglass, Marx écrit à Engels:

> «Selon moi, les plus grands événements du monde actuel sont, d'une part le mouvement américain des esclaves qui a commencé par la mort de [John] Brown et, d'autre part, le mouvement des [serfs] en Russie. [...] Je viens de lire dans la *Tribune* qu'une nouvelle insurrection d'esclaves avait eu lieu dans le Missouri: elle a évidemment été réprimée. Mais le signal a été donné[18].»

Quinze jours plus tard, Engels lui répondait:

> «Ton opinion sur l'importance du mouvement des esclaves en Amérique et en Russie se confirme dès maintenant. L'histoire d'Harpers Ferry avec son épilogue dans le Missouri porte ses fruits [...] je lis justement que les planteurs ont rapidement amené leur coton dans les ports pour se prémunir contre les conséquences éventuelles de l'affaire d'Harpers Ferry[19].»

L'année suivante, Engels écrit à Marx:

> «Les événements d'Amérique prennent également une tournure stimulante. Il faut croire que leurs relations avec les esclaves ont pris un tour menaçant pour que les Sudistes jouent un jeu si hasardeux[20].»

---

18. NdT: «Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels», 11 janvier 1860, Karl Marx & Abraham Lincoln, *Une révolution inachevée. Sécession, guerre civile, esclavage et émancipation aux États-Unis, op. cit.*
19. NdT: «Lettre de Friedrich Engels à Karl Marx», 26 janvier 1860, *ibid.*
20. NdT: «Lettre de Friedrich Engels à Karl Marx», 7 janvier 1861, *ibid.*

Quatre-vingts années après Marx, un étudiant de notre temps a apporté des éléments qui témoignent de la perspicacité sans faille du regard porté par nos illustres prédécesseurs sur les processus fondamentaux du développement historique. En Arkansas, dans le Mississippi, en Virginie, dans le Kentucky, en Illinois, au Texas, en Alabama, dans le nord-ouest de la Géorgie, en Caroline du Nord et en Caroline du Sud, la rébellion et la conspiration ont balayé le Sud entre 1859 et 1860. Après le raid de John Brown, un de ses contemporains écrivait:

> «Au même moment, une panique plus grande encore s'empara du village, de ses alentours mais aussi de tout l'État [...]. Des rumeurs d'insurrection, des peurs d'invasion, qu'elles soient fondées ou non, n'infirment pas la certitude de la faiblesse inhérente et incurable de cette société fondée sur l'esclavage.»

La lutte des masses nègres s'est déployée avec une intensité particulière, car les raisons pour lesquelles elles se battaient n'étaient pas une abstraction, mais demeurent palpables à tout instant. Dans leurs efforts instinctivement révolutionnaires pour la liberté, les esclaves évadés – et ceux qui sont restés derrière les lignes – ont puissamment alimenté le processus de destruction du pouvoir esclavagiste.

LA RÉPONSE RÉVOLUTIONNAIRE AU PROBLÈME NÈGRE[1]

1948

Camarades, avec cette résolution, notre parti se prépare à jouer un important rôle dans la lutte de classes qui fait désormais rage aux États-Unis. La décadence du capitalisme à l'échelle mondiale et aux États-Unis, la montée du *Congress of Industrial Organizations* (CIO) et la lutte des Nègres ont précipité une extraordinaire bataille autour de la question noire dans la conscience des Nègres et dans celle de toute la population américaine. Au cours des dernières années, certaines fractions de la bourgeoisie, reconnaissant l'importance de cette question, ont fait une puissante démonstration théorique de leur point de vue avec la publication de *The American Dilemma* de Gunnar Myrdal[2], un travail qui a coûté un quart de million de dollars. Certaines fractions de la petite bourgeoisie sentimentale ont, quant à elles, produit leurs propres porte-parole, au premier rang desquels Lillian Smith, laquelle a produit un très étrange fruit[3],

1. Rapport de Meyer (pseudonyme de C. L. R. James) sur le projet de résolution sur la question noire au 13e congrès du *Socialist Workers Party,* le 5 juillet 1948. Publié dans *Fourth International,* vol. 9, n° 8, décembre 1948.

2. NdT : Les travaux de Gunnar Myrdal étaient financés par la Fondation Carnegie pour la paix internationale, une organisation libérale fondée en 1910 et liée aux cercles dirigeants politiques et financiers américains. Paru en 1944 après six années de recherches, *The American Dilemma,* livre de près de 1 500 pages, connut un important succès.

3. NdT : Allusion au titre du livre de Lillian Smith, *Strange Fruit,* paru en 1944. Lillian Smith (1897-1966) était une auteure sudiste blanche connue pour son opposition à la ségrégation. *Strange Fruit* est également le titre d'un poème publié en 1937 et écrit par Abel Meeropol, un Juif d'origine russe membre du Parti communiste américain, à la suite du lynchage de Thomas Shipp et d'Abram Smith en août 1930 dans l'Indiana. Dans ce poème, popularisé par l'interprétation de Billie Holiday, les « fruits étranges » désignent les corps lynchés pendus aux arbres (La première strophe est la suivante : Les arbres du Sud portent un étrange fruit / Du sang sur les feuilles et du sang aux racines / Un corps noir qui se balance dans la brise du Sud /Étrange fruit suspendu aux peupliers).

un livre qui s'est vendu à 500 000 exemplaires en moins de deux ans. La petite bourgeoisie noire, radicale et intéressée par le communisme, a elle aussi apporté sa contribution en la personne de Richard Wright[4], dont les livres se sont vendus à plus d'un million d'exemplaires. Quand des livres sur une question aussi controversée que la question nègre sont vendus à plus d'un demi-million d'exemplaires, cela signifie qu'ils ont quitté la sphère de la littérature pour entrer dans celle de la politique.

Le président Truman a fait sa déclaration rhétorique et théorique dans le rapport du *Civil Rights Committee*[5] ainsi qu'une déclaration politique en recommandant au Congrès d'accepter les propositions de ce comité. Le Parti communiste a fait de son mieux sur le même terrain en déclarant, à l'occasion d'une de ses récentes réunions plénières, que la clé de voûte du travail du parti et la mise à l'épreuve de sa maturité dans le contexte américain, résident dans l'activité qu'il a déployée, et qu'il déploie encore, autour de la question nègre.

C'est donc dans cette bataille que nous nous proposons maintenant d'entrer, sous une forme plus achevée, plus cohérente et plus militante que nous ne l'avons fait dans le passé. C'est la première signification de cette résolution. Ce n'est pas seulement un guide pour l'activité du parti, sa simple présentation publique signifie qu'une politique authentiquement bolchevique est désormais prête à être engagée parfaitement armée dans la bataille qui fait rage autour de la question nègre aux États-Unis.

Que pouvons-nous dire de nouveau? En un sens, et je cite, «rien de nouveau». Ce que nous disons dans cette résolution a été jusque-là «implicite», c'était une «conception sous-jacente» dans

4. NdT : Richard Wright (1908-1960) est un écrivain afro-américain. Son roman *Black Boy* qui paraît en 1945 connaît un succès mondial. Membre du Parti communiste dès le début des années 1930, responsable de la rubrique «Harlem» du *Daily Worker,* il entretient avec lui des relations conflictuelles. Il rompt avec le Parti communiste en 1942 et s'installe à Paris après la guerre.

5. NdT : Constitué en 1946, ce comité avait pour tâches d'enquêter sur l'état des droits civiques et de proposer des mesures pour en améliorer l'application. Il a été dissous en 1947 après avoir publié un rapport à la suite duquel le président Truman ordonna la déségrégation de l'administration fédérale et des forces armées.

notre activité passée. Cela est apparu dans de nombreuses discussions avec Trotsky et dans différents articles et discours. Cependant, ce n'est pas apparu de façon aussi cohérente et achevée que nous nous proposons de le faire dans cette résolution. Dans un autre sens, nous pouvons considérer que ce que nous disons est nouveau en faisant la comparaison avec les positions antérieures du mouvement socialiste sur la question nègre. Le prolétariat, tel que nous le comprenons, doit conduire les luttes de tous les opprimés et de tous ceux qui sont persécutés par le capitalisme. Mais, dans le passé, cela a été interprété – par d'authentiques socialistes – de la façon suivante : les luttes indépendantes des Nègres n'ont guère qu'une valeur conjoncturelle et, en réalité, peuvent constituer un réel danger non seulement pour les Nègres eux-mêmes, mais pour le mouvement ouvrier organisé dans son ensemble. La véritable direction de la lutte des Nègres doit donc rester entre les mains du mouvement ouvrier organisé et d'un parti marxiste. Dans le cas contraire, cette lutte sera affaiblie et deviendra inévitablement une source de problèmes pour les Nègres et de dangers pour le mouvement ouvrier. Telle a été la position de nombreux socialistes par le passé. Certains des plus grands socialistes des États-Unis ont partagé cette position.

NOTRE POINT DE VUE

En ce qui nous concerne, nous avons un point de vue complètement différent.

Premièrement, nous disons que la lutte des Nègres, la lutte indépendante des Nègres, a une vitalité et une validité qui lui sont propres ; elle plonge profondément ses racines historiques dans le passé de l'Amérique et dans ses luttes actuelles ; elle constitue une perspective politique fondamentale qui évolue avec le temps d'un degré à un autre, et tout nous montre qu'aujourd'hui elle a une vigueur et une acuité considérables.

Deuxièmement, nous disons que ce mouvement nègre indépendant est capable d'intervenir avec une puissance formidable dans la vie sociale et politique de la nation, bien qu'il se déploie sous la bannière des droits démocratiques et ne soit pas nécessairement dirigé par le mouvement ouvrier ou par un parti marxiste.

Troisièmement, et c'est le plus important, nous disons que ce mouvement est en mesure d'exercer une puissante influence sur le prolétariat révolutionnaire, qu'il apporte une importante contribution au développement du prolétariat américain et qu'il est en lui-même une partie constitutive de la lutte pour le socialisme.

Dans cette perspective, nous nous opposons à toute tentative de subordonner ou de minorer le sens politique et social de la lutte indépendante des Nègres pour les droits démocratiques. C'est là notre position. C'était, il y a trente ans, la position de Lénine. C'était également la position que Trotsky a défendue pendant de nombreuses années. Elle a reçu une illustration concrète avec la lutte des classes aux États-Unis et la lutte titanesque des Nègres. Elle a été renforcée et affinée au cours de la controverse politique à l'intérieur de notre mouvement et, par-dessus tout, elle est le fruit de trois ou quatre années d'engagement pratique du *Socialist Workers Party* dans la lutte des Nègres et dans la lutte des classes.

Aujourd'hui, puisque notre position a été suffisamment développée pour pouvoir avancer sur la voie que nous proposons, cela signifie qu'elle devrait être plus aisément comprise qu'auparavant; en observant simplement la question noire, la population noire et les luttes qu'elle a menées, ses idées, nous sommes capables de mieux comprendre les fondements de notre position qu'il y a ne serait-ce que dix ou quinze ans. Les Nègres, disons-nous, sur la base de leur propre expérience, se rapprochent des conclusions du marxisme. Et je vais brièvement montrer comment cela s'illustre dans la résolution.

Tout d'abord, sur la question de la guerre impérialiste. Les Nègres ne croient pas que les deux dernières guerres – pas plus que celle qui nous guette – sont le produit des nécessités de la lutte pour la démocratie et pour la liberté de ceux qui sont persécutés, comme le prétend la bourgeoisie américaine. Ils ne peuvent pas le croire.

Sur la question de l'État, quel Nègre, particulièrement au sud de la ligne Mason-Dixon[6], peut croire que l'État bourgeois est un État au-dessus des classes et au service de l'intérêt du peuple? Ils

6. NdT: La ligne Mason-Dixon désigne depuis 1820 la ligne de démarcation entre les États libres du Nord et les États esclavagistes du Sud.

peuvent bien ne pas exprimer ces conclusions en termes marxistes, mais leur expérience les amène à rejeter ce tabou de la démocratie bourgeoise.

Sur la question de ce qu'on appelle le processus démocratique, les Nègres ne croient pas que les doléances et les difficultés de la population puissent être résolues par des discussions, par des votes, par des télégrammes au Congrès, par la pratique ce qui est connu comme la «manière américaine».

Enfin, sur la question de l'action politique, la bourgeoisie américaine prêche que la Providence dans sa divine sagesse a décrété qu'il devait y avoir deux partis politiques aux États-Unis, non pas un, ni trois, ni quatre, mais seulement deux; dans sa bonté, la Providence a également montré que ces deux partis prendraient la forme du Parti démocrate et du Parti républicain, et cela jusqu'à la fin des temps.

Tout cela a été mis en cause par un nombre croissant de personnes aux États-Unis. Et les Nègres montrent, plus que jamais auparavant (toute leur presse et leurs activités nous le prouvent), qu'ils entendent rompre avec cette conception.

LES RÉCENTES LUTTES DES NÈGRES

De telles idées progressent parmi les Nègres. Et il ne s'agit pas simplement de savoir s'ils s'approchent des conclusions du marxisme par leur propre cheminement instinctif sous la bannière des droits démocratiques. Nous avons vu au cours des dix ou quinze années passées que les Nègres ont mené d'immenses luttes qui sont non seulement significatives en elles-mêmes, mais qui sont aussi annonciatrices d'autres possibilités à venir. Nous avons pu voir cela avec les émeutes de 1935 à Harlem. Nous l'avons encore vu en 1940 quand la «Marche sur Washington» fit irruption sur la scène politique et inquiéta la bourgeoisie américaine, et particulièrement l'administration Roosevelt. Nous l'avons vu encore à Détroit et dans d'autres villes, en 1943 et après. Nous l'avons vu plus récemment dans le défi et la contestation extraordinaires du mouvement Randolph-Reynolds[7]. Enfin, et c'est le plus important,

7. NdT : En 1947, Grant Reynolds et A. Philip Randolph relancèrent un Comité pour

en pleine guerre, alors que la bourgeoisie américaine était puissamment organisée et qu'avec sa machine de guerre elle bridait le peuple américain, nous avons vu des Nègres, des individus, des groupes ou en masse, se ruer sur cette machine avec témérité, sans se préoccuper de leur sécurité et de leur situation personnelle, ce qui montre l'énorme potentiel révolutionnaire qui couve dans la population noire.

Notre position théorique et notre analyse de ce qui se passe parmi les Nègres – ce qu'ils pensent – trouvent leurs fondements dans leur activité même.

Nous pouvons tirer de tout cela une première conclusion importante. Le mouvement Randolph-Reynolds, y compris les simples déclarations de Reynolds et de Randolph, a provoqué un énorme trouble dans les rangs de la bourgeoisie en perturbant la propagande de guerre destinée à mobiliser la nation. Nous avons également vu que ce mouvement a sérieusement entravé le passage d'une loi au Congrès sur la conscription. Si à défaut de ce que dit et propose Randolph, c'est ce qu'il exprime qui trouve l'expression organisationnelle que nous espérons, alors il est certain que sous la bannière des droits démocratiques des Nègres, même en ne réclamant que la fin de la ségrégation dans l'armée, les Nègres auront un impact formidable, tant au plan national qu'international, sur les préparatifs de la bourgeoise à la guerre. On ne peut pas nier ce fait.

Deuxièmement, si nous examinons ce qui s'est passé après la «Marche sur Washington», et si nous regardons également ce qui s'est produit après l'explosion de 1943 à Harlem, nous verrons que les Nègres, par leur activité indépendante de masse et par leur détermination à arracher leurs droits, ont touché un point sensible pour le Parti démocrate, le lien entre le mouvement ouvrier organisé et les réactionnaires du Sud.

Quand il faudra écrire l'histoire du Parti démocrate, et particulièrement celle de sa dislocation, on verra que la lutte indépendante des Nègres, la vigueur avec laquelle ils se manifestent et leur détermination à obtenir leurs droits dans le cadre de la démocratie

---

l'abolition de Jim Crow dans l'armée qui débouchera en 1948 sur un décret mettant fin à la ségrégation dans les forces armées.

américaine bourgeoise ont été un des coups les plus violents portés contre l'alliance contre nature des secteurs les plus progressistes de la population – le mouvement ouvrier organisé – avec les réactionnaires du Sud.

UN FACTEUR DÉJÀ PUISSANT

Sous la bannière des droits démocratiques noirs, en combattant pour ce qui ne semble être que des objectifs limités, le mouvement nègre indépendant contribue à desserrer l'emprise du Parti démocrate sur le prolétariat et à ouvrir la possibilité de voir émerger une force politique indépendante.

C'est là notre position de base. Elle devra être enrichie et développée. Mais il est clair que nous ne pouvons pas considérer le mouvement nègre indépendant comme un phénomène épisodique ou de peu d'importance. Il fait partie de la vie politique du pays et, plus important encore, il est d'une importance fondamentale pour l'évolution politique du prolétariat. Ceci étant dit – et nous ne doutons pas que cela sera validé –, nous sommes confrontés à une série de problèmes importants.

En tant que bolcheviks, nous sommes vigilants, non seulement théoriquement, mais aussi pratiquement, sur le rôle de premier plan du mouvement ouvrier organisé dans toutes les luttes décisives contre le capitalisme. C'est pourquoi, depuis de nombreuses années, cette position sur la question nègre a connu quelques difficultés à être complètement admise, notamment dans le mouvement révolutionnaire. Il y a en effet une difficulté : quelle est la relation entre ce mouvement et le rôle de premier plan du prolétariat? Et ce notamment alors que beaucoup de Nègres, et parmi eux les secteurs les plus disciplinés, les plus endurcis, les plus formés et les plus politisés, sont aujourd'hui au sein du mouvement ouvrier organisé.

DES PROPOSITIONS FONDAMENTALES

Notons tout d'abord que la résolution n'affaiblit pas le moins du monde notre proposition fondamentale. Elle déclare, par exemple, que les luttes des Nègres dans le Sud ne sont pas uniquement des luttes nègres, aussi importantes soient-elles. La question qui est posée est celle de la réorganisation totale du système agricole aux

États-Unis, et par conséquent c'est une question qui concerne la révolution prolétarienne et la réorganisation de la société sur des bases socialistes.

Nous disons que dans le Sud, bien que l'unité des Blancs et des Nègres semble faible au sein du mouvement ouvrier et se heurte à des difficultés dans les syndicats, la décadence de la société sudiste et l'importance fondamentale du prolétariat – notamment quand il est organisé en syndicats – sont telles que ce petit mouvement sera inévitablement amené à jouer un rôle décisif dans les luttes révolutionnaires.

La résolution porte une grande attention au fait qu'il y a au moins 1 250 000 Nègres dans le mouvement ouvrier organisé.

Sur ces positions fondamentales, nous n'avons pas bougé d'un pouce. Non seulement nous n'avons pas bougé, mais nous les réaffirmons avec plus de force encore. Mais la question demeure: quelle est la relation entre le mouvement de masse indépendant des Nègres et le mouvement ouvrier organisé? Et nous en arrivons ici immédiatement à ce qui a été, et qui sera encore une question insoluble tant que nous n'aurons pas un positionnement clair.

Ceux qui pensent que la question nègre n'est en réalité, de manière pure et simple ou encore dans une grande mesure, qu'une question de classe soulignent avec jubilation le nombre croissant de salariés nègres dans le mouvement ouvrier organisé qui est passé, en quelques années, de trois cent mille à un million puis à un million et demi. Mais, à leur grande surprise, au même moment, depuis 1940, la lutte du mouvement nègre indépendant n'a été ni amoindrie ni affaiblie, car plus les Nègres s'engagent dans le mouvement ouvrier, plus le capitalisme les incorpore dans l'industrie, plus ils sont acceptés dans le mouvement syndical et plus le mouvement de masse indépendant se développe avec une force qu'il n'a jamais eue précédemment.

Voilà donc le problème auquel nous sommes confrontés et que nous devons traiter. Nous ne pourrons ni avancer ni nous expliquer si nous n'y apportons pas une réponse claire. Je sais que c'est difficile. J'ai l'intention de m'attarder un peu sur ce point, car si nous pouvons le régler, alors tout le sera. Les autres difficultés sont secondaires. Cependant, si celle-ci n'est pas surmontée, nous

affronterons sans cesse des difficultés que nous résoudrons sans doute avec le temps, mais ce congrès doit avoir pour fonction de les régler une fois pour toutes.

Lénine a traité ce problème et nous l'avons cité dans la résolution. Il disait que la dialectique de l'histoire est telle que les petites nations indépendantes, les petites nationalités, qui sont impuissantes – prêtez attention à ce terme –, impuissantes dans la lutte contre l'impérialisme, peuvent néanmoins devenir un des ferments, un des bacilles, qui peut amener sur la scène la réelle force contre l'impérialisme – le prolétariat socialiste.

En d'autres termes, ainsi que cela se produit souvent d'un point de vue marxiste, du point de vue de la dialectique, la question de la direction est très compliquée. Selon Lénine, bien que la force fondamentale soit le prolétariat, malgré la faiblesse de ces groupes et bien que le prolétariat devrait être à leur tête, cela ne veut en aucun cas dire qu'ils ne peuvent pas agir tant que le prolétariat ne s'est pas porté à leur tête. Lénine dit exactement le contraire. Par leur mouvement propre, leur résistance et les développements politiques qu'ils peuvent amorcer, ils peuvent ouvrir la voie par laquelle le prolétariat surgit sur la scène. Ce n'est pas le seul moyen en tout temps, mais c'est un des moyens. C'est ce que nous devons poser clairement.

NOTRE TÂCHE

Il est ici très utile d'examiner cette question du point de vue d'un marxisme qui a développé ces idées sur la base des expériences européennes et orientales. Lénine et Trotsky ont appliqué ces principes à la question nègre aux États-Unis. Ce que devons faire, c'est les concrétiser, et la meilleure façon de le faire est de fouiller dans l'histoire des Nègres aux États-Unis et d'examiner la relation entre eux et les éléments révolutionnaires dans les luttes révolutionnaires passées.

Pour nous, le point nodal doit être la Guerre civile. Je vais en tirer brièvement quelques conclusions et nous verrons si cela nous aide à éclaircir notre perspective. Non pour la connaissance historique, mais pour observer le mouvement tel qu'il se développe sous nos yeux et nous permettre d'avoir une vision plus claire de

cette difficile relation entre le mouvement nègre indépendant et le prolétariat révolutionnaire. La Guerre civile était un conflit entre la bourgeoisie révolutionnaire et la plantocratie sudiste. Nous le savons. Le conflit était inévitable. Mais pendant les vingt à vingt-cinq années qui ont précédé le déclenchement de la Guerre civile, les masses nègres du Sud, avec leur filière d'évasion clandestine, leurs révoltes, ainsi qu'Aptheker[8] nous l'a expliqué, et par le formidable soutien et élan qu'ils ont donnés aux éléments révolutionnaires du camp abolitionniste, ont empêché la bourgeoisie réactionnaire (révolutionnaire plus tard) et la plantocratie de parvenir à l'accord qu'elles souhaitaient conclure.

En 1850, les deux parties tentèrent de trouver un compromis. Sur quel obstacle ce compromis s'est-il brisé? Sur le *Fugitive Slave Act*[9]. À ce moment, beaucoup de choses pouvaient encore être faites par ceux qui cherchaient un compromis, mais ils ne pouvaient pas empêcher les esclaves de s'enfuir et les révolutionnaires du Nord de les aider. Ainsi, nous voyons dans l'histoire des États-Unis que la situation des Nègres et leur disponibilité à la révolte dès qu'ils en avaient l'occasion, et ce bien avant la Guerre civile, en relation avec la bourgeoisie américaine, ont constitué une force qui a initié, stimulé et agi comme un ferment. C'est le premier point.

Deuxième point. La Guerre civile emprunta une direction toute tracée. Nombre de Nègres et de leurs dirigeants tentèrent d'entrer dans le Parti républicain et de faire adhérer la bourgeoisie à leur cause. Et que s'est-il passé? La bourgeoisie refusa. Elle ne voulait pas de l'émancipation des Nègres.

---

8. Herbert Aptheker (1915-2003), historien marxiste, a notamment publié *The Literary Legacy of W. E. B. Du Bois,* White Plains, Kraus International Publications, 1989; *Nat Turner's Slave Rebellion,* New York, Humanities Press, 1966; *Histoire des Noirs aux USA,* Paris, Éditions sociales, 1966; *To Be Free: Studies in American Negro History,* New York, International Publishers, 1948; *American Negro Slave Revolts,* New York, Columbia University Press, 1943; *The Negro in the Civil War,* New York, International Publishers, 1938.

9. NdT : Adoptée en 1850 par le Congrès, cette loi est partie intégrante du compromis de 1850 entre le Nord et le Sud. Ce texte ordonne l'arrestation des esclaves en fuite réfugiés au Nord et leur renvoi chez leurs maîtres et punit ceux qui contreviendraient à cette disposition. À cette époque, des centaines d'esclaves trouvaient chaque année refuge dans les États frontières et dans ceux du Nord.

Troisième point. Au fur et à mesure du développement de la lutte, la situation des Nègres était telle que l'émancipation des esclaves devint une nécessité absolue, sur le plan politique, organisationnel, ainsi que militaire. Les Nègres sont intégrés dans la bataille contre le Sud. Non seulement le sont-ils dans la guerre elle-même, mais ils le seront également dans le gouvernement militaire qui écrasera les derniers soubresauts de résistance dans les États sudistes. Mais, quand tout ceci fut fait, la bourgeoisie abandonna les Nègres et déchaîna contre eux une terrible répression. Telle est la dynamique de cet épisode central de l'histoire américaine.

ANTICIPATIONS HISTORIQUES

Maintenant que nous avons vu ce qui s'est passé pendant la Guerre civile, nous pouvons examiner la période de la guerre d'Indépendance. Il est probable, non pas certain, mais probable, comme nous le verrons, que nous y trouverons quelques anticipations du développement logique que connut la Guerre civile.

Les Nègres entreprirent de revendiquer leurs droits. Ils expliquèrent que si on demandait la liberté aux Anglais, alors leurs droits devaient être reconnus et l'esclavage devait être aboli. La bourgeoisie américaine ne réagit pas très bien à cela. Les Nègres exigèrent – ceux qui étaient dans le Nord – de pouvoir rejoindre l'armée de l'indépendance, ce qui leur fut refusé.

Cependant, plus tard, Washington considéra qu'il était impératif de pouvoir en disposer et quatre mille d'entre eux combattirent parmi ses trente mille soldats. Après l'indépendance, ils obtinrent certains droits. Puis, des secteurs de la bourgeoisie qui étaient avec eux les abandonnèrent. Et le mouvement nègre s'effondra.

Nous pouvons voir le même processus avec plus de profondeur, avec le mouvement populiste. Il existait alors dans le Sud un mouvement fort d'un million 250 000 de Nègres (la *Southern Tenant Farmers Union*). Celui-ci rejoignit le mouvement populiste et en constitua l'aile la plus à gauche lorsque le mouvement populiste discutait de savoir s'il devait faire alliance avec le Parti démocrate ou faire campagne comme troisième parti. Les Nègres votèrent pour le troisième parti et pour tous les points les plus radicaux du programme.

Les Nègres se battirent aux côtés du mouvement populiste, mais quand celui-ci fut défait, entre 1896 et 1910, ils furent en proie à une épouvantable répression légale et à la persécution des États sudistes.

Certains d'entre nous pensent qu'il est parfaitement clair que le mouvement de Garvey est apparu et s'est tourné vers l'Afrique parce qu'il n'y avait pas de mouvement prolétarien aux États-Unis qui aurait proposé une direction et permis de faire pour cette grande irruption des Nègres ce que la Guerre civile et le mouvement populiste avaient fait en leur temps pour les insurgés noirs.

Que voyons-nous aujourd'hui? Aujourd'hui, aux États-Unis les Nègres sont organisés, comme jamais ils l'ont été. Il y en a plus de 500 000 dans les rangs de la *National Association for the Advancement of Colored People* et il existe en outre toutes sortes de groupes et d'organisations noires – les Églises en particulier. Chacune de ces organisations défendant l'idée que, d'une manière ou d'une autre, elle contribue à l'émancipation des Nègres de l'humiliation et de l'oppression capitalistes. Aussi, le mouvement nègre indépendant que nous avons aujourd'hui sous les yeux et que nous voyons se développer n'a rien d'étrange. Il n'a rien de nouveau. C'est quelque chose qui est toujours apparu dans le mouvement américain au premier signe sérieux de crise sociale.

UN SIGNE DES TEMPS

Le mouvement actuel est le point culminant des mouvements nègres que nous avons pu observer au cours de la période antérieure. À la lumière des mouvements passés, nous pouvons nous attendre à ce que le mouvement nègre se tourne vers le mouvement ouvrier. Il ne s'agit pas simplement d'une considération historique, car aujourd'hui l'expérience concrète nous montre que les masses nègres considèrent le CIO avec un respect et une considération dont aucune force politique ou sociale ne bénéficie dans le pays. Si on connaît les Nègres, si on lit leur presse – et je ne parle pas ici spécifiquement des travailleurs nègres –, si l'on observe la petite bourgeoisie nègre – réactionnaire ou réformiste –, sa propagande ou ses activités, on peut voir que devant toute difficulté, ils se tournent vers le mouvement ouvrier. Tout comme les masses

nègres qui deviennent, chaque jour, de plus en plus partisanes du mouvement ouvrier. Ce ne sont pas ici seulement des idées; ce n'est nullement la question d'une analyse bolchévique-marxiste, mais uniquement celle de l'histoire des Nègres aux États-Unis qui est en jeu.

Les éléments concrets qui sont sous nos yeux nous conduisent, ainsi que tous ceux qui veulent les voir, à une importante conclusion: le mouvement nègre est conduit logiquement et historiquement vers le prolétariat. C'est la voie qu'il a toujours empruntée par le passé, celle qui le mène vers les forces révolutionnaires. Aujourd'hui, le prolétariat est cette force. Et si les idées que nous avons observées par le passé dans les crises révolutionnaires américaines ont eu un impact certain, si telle est aujourd'hui la base de la lutte des classes, si tel est l'antagonisme entre la bourgeoisie et si tel est l'élan qui porte le mouvement noir vers le prolétariat, alors il est clair que le mouvement des Nègres vers les forces révolutionnaires est aujourd'hui plus puissant qu'il ne l'a jamais été dans le passé. Nous devons donc examiner le mouvement nègre non pas uniquement au prisme de ce qu'il a été ou de ce qu'il a été capable de réaliser; en tant que marxistes, grâce à notre propre théorie et par l'examen de l'histoire américaine, nous pouvons comprendre qu'il se dirige vers le mouvement du prolétariat, et que c'est dans cette voie qu'il doit s'engager. Il n'y en a pas d'autres.

En outre, nous pouvons voir que s'il ne se dirige pas dans cette direction, les difficultés endurées par les Nègres quand les forces révolutionnaires les abandonnaient seront désormais dix fois, cent fois plus graves que par le passé. Le mouvement nègre indépendant qui est en ébullition et en mouvement doit trouver sa voie vers le prolétariat. Si le prolétariat s'avère incapable de le soutenir, la répression qui s'abattra sur les Nègres sera infiniment, je le répète, infiniment plus terrible aujourd'hui qu'autrefois quand les forces révolutionnaires avaient abandonné les Nègres.

Par conséquent, notre prise en compte du mouvement nègre indépendant ne minore pas la signification de la direction prolétarienne et avant tout prolétarienne. En aucun cas. Elle l'inclut. Nous sommes à même de voir que la simple existence du CIO, sa simple existence, malgré la sournoiserie des directions syndicales sur la

question nègre, comme sur toutes les autres questions, est une protection et un éperon pour les Nègres.

LE PRIX DE LA DÉFAITE

Nous sommes capables de voir, et nous le montrerons séance tenante, que les Nègres sont en mesure, par leur activité, d'attirer à eux les éléments révolutionnaires et les plus puissants du prolétariat. Nous en sommes arrivés là. Mais nous devons en tirer cette conclusion essentielle et insister, encore et encore. Si – et nous devons prendre en compte théoriquement cette éventualité – le prolétariat est défait, si le CIO est détruit, alors une vague de répression et de persécutions sans précédent s'abattra sur la population nègre. Nous avons vu, en Allemagne et ailleurs, la barbarie dont peut faire preuve le capitalisme agonisant. Aux États-Unis, les Nègres offrent une opportunité similaire à la bourgeoisie américaine qui a montré qu'elle comprenait que la question nègre lui fournissait la chance d'entraver, de corrompre et de détruire le mouvement ouvrier.

Mais le développement du capitalisme n'a pas seulement donné au mouvement nègre indépendant cette relation fondamentale et profonde avec le prolétariat. Il a aussi créé un prolétariat noir et celui-ci est le plus opprimé et le plus exploité. Mais dans l'industrie automobile, la sidérurgie et les charbonnages par exemple, ces prolétaires sont devenus l'avant-garde de la lutte ouvrière et ont entraîné un nombre substantiel de Nègres en première ligne dans la lutte contre le capitalisme. L'arriération et les humiliations qui ont poussé les Nègres dans ces industries sont précisément ce qui les anime aujourd'hui et les porte à l'avant-garde du mouvement prolétarien à partir des impératifs de la lutte prolétarienne elle-même.

Comment, enfin, s'exprime ce lien étroit et compliqué, cette interrelation «léniniste»? Henry Ford pourrait apporter une bonne contribution sur ce sujet puisqu'il s'en préoccupe.

L'EXPÉRIENCE DE FORD

Chez Ford, les Nègres ont été intégrés dans la production par Ford lui-même: il en avait avant tout besoin pour les travaux les plus pénibles et les plus durs. Les camarades de Détroit ont également attiré mon attention sur le rôle paternaliste qu'il tenait à

jouer vis-à-vis de la petite bourgeoisie nègre. Il voulait montrer qu'il n'était pas celui qu'on disait qu'il était: «Regardez, il ouvre son usine aux Nègres». Par ailleurs, il savait créer des divisions entre Blancs et Nègres pour pouvoir développer sa politique antisyndicale réactionnaire.

Qu'est-ce qui a changé ces dernières années? Les Nègres de l'usine de River Rouge, m'a-t-on dit, constituent une des couches les plus puissantes du prolétariat de Détroit. Ils sont à la tête des luttes prolétariennes, et non pas les larbins que Ford voulait qu'ils soient.

Plus encore, non seulement agissent-ils comme des dirigeants dans le mouvement ouvrier, mais également dans la communauté nègre. C'est ce qu'ils disent qui est ici décisif et fort triste pour Henri Ford. Et en plus, le petit-bourgeois nègre suit le prolétariat. Il est désormais aux côtés du mouvement ouvrier et a abandonné Ford. On dit que Ford a fini par comprendre cette situation et qu'il n'emploiera plus de Nègres. Il pense qu'il réussira mieux avec les femmes. Mais nul doute qu'elles le décevront également.

[LE CAS DES FEMMES NOIRES[10]]

Nous avons maintenant un mouvement, un mouvement essentiellement prolétarien, de Nègres prolétarisés, de Nègres qui sont intégrés au mouvement ouvrier organisé et qui dominent la communauté nègre. On pourrait penser que le mouvement nègre indépendant joue ici un rôle subordonné. Mais l'histoire suit son propre chemin. Jetons un œil sur ce qui s'est passé à Détroit en 1943.

Les événements ont débuté à propos du *Sojourner Truth Housing Development for Negroes,* n'est-ce pas? Ils se sont poursuivis par le mécontentement des Nègres qui en avait assez de se faire marcher sur les pieds et finalement l'insatisfaction générale a éclaté en émeute[11].

---

10. NdT : Transcription du rapport oral fait par C. L. R. James au congrès, certaines questions annoncées n'ont soit pas été développées soit pas retranscrites dans le texte auquel nous avons eu accès. «Le cas des femmes noires», titre d'une des sections du texte, n'est en définitive pas abordé dans ce texte.

11. NdT : Les industries de guerre offrant des emplois et des salaires élevés, Détroit attira de nombreux migrants noirs en provenance du Sud. Le nombre de Noirs doubla

À ce stade, le mouvement ouvrier devait intervenir, il devait absolument intervenir. En d'autres termes, en raison du mouvement et du conflit engageant les Nègres, le prolétariat commença à acquérir des connaissances sur ses responsabilités, non pas uniquement sur les besoins et les revendications du monde du travail, mais également pour d'autres segments de la population. Mais il n'en était pas encore là, il n'en est pas encore là.

Au moment des élections municipales, les Nègres voulurent présenter un candidat et mirent en avant l'un des leurs, un pasteur (un de ces petits-bourgeois que Ford pensait avoir gagné). La révolution a parfois besoin du coup de fouet de la contre-révolution. Frankensteen, qui était alors un dirigeant du CIO, se lança lui aussi dans la course pour devenir maire. Le maire Jeffreys et ses amis pensaient pouvoir discréditer Frankensteen en le traitant d'«amoureux des Nègres» et en expliquant que s'il était élu, les Blancs et les Nègres devraient vivre dans les mêmes maisons, etc.

Naturellement, Frankensteen (en grande difficulté et qui est sans aucun doute en sueur) devait se positionner sur cette question. Se rappelant que les Nègres jouaient un rôle certain dans le mouvement ouvrier, il ne voulait pas prendre le risque de les contrarier, comme il a toujours pris soin de ne pas se les mettre à dos. Il devait

---

entre 1933 à 1943 pour atteindre deux cent mille résidents. Les premiers affrontements intercommunautaires eurent lieu dès 1941. Pour ne citer qu'un exemple, en 1943, les 25 000 ouvriers blancs de chez Packard cessent le travail pour ne pas avoir à travailler sur la même chaîne que des ouvriers noirs. (Les mouvements de ce type ont été désignés comme les «grèves de la haine».) En signe de protestation contre la situation générale qui leur était faite dans la ville, les Noirs commencèrent à résister, notamment en bousculant ostensiblement les Blancs sur les trottoirs et dans les ascenseurs. («Traditionnellement» dans les villes ségréguées et dans le Sud, les Noirs devaient descendre du trottoir pour laisser passer les Blancs.) Ville ségréguée, Détroit n'ayant aucun logement décent à offrir aux nouveaux venus, un programme de construction de logements sociaux pour les travailleurs des industries de défense fut lancé. Deux sites furent choisis, un pour les Blancs, un autre pour les Noirs. Baptisé *Sojourner Truth*, celui-ci était situé dans un quartier blanc. Dès les travaux achevés, des rassemblements de «*angry white men*» armés et appuyés par le *Ku Klux Klan* s'opposèrent à l'emménagement des locataires noirs. Depuis les années 1920, la communauté blanche s'acharnait à maintenir la ségrégation résidentielle, cantonnant les Noirs dans un ghetto appelé *Paradise Valley*. L'émeute devait éclater quelques mois plus tard, en juin 1943, et fit vingt-cinq morts parmi les Noirs, dont dix-sept tués par la police.

aussi préserver l'honneur du mouvement ouvrier tout en étant soucieux de ne pas donner l'impression qu'il était un «amoureux des Nègres». C'était difficile, mais cette difficulté était la sienne, pas la nôtre.

Nous devons prêter une grande attention à ce qui s'est passé. Malgré eux, les Nègres se sont trouvés en opposition au mouvement ouvrier organisé et, quoiqu'avec beaucoup de confusion, le mouvement ouvrier lui-même s'est senti obligé de prendre, pour ainsi dire, la direction de la communauté noire. Tout cela fut confus et indécis, mais la tendance générale était claire.

Le plus remarquable, c'est que cet homme d'Église noir s'est présenté sur la liste du CIO. Ce qui conduisit Jeffreys à déclarer que les Nègres et les syndicats ouvriers avaient l'intention de diriger Détroit. C'était une conclusion un peu prématurée, mais elle montrait que Jeffreys reconnaissait cette possibilité[12].

LE DÉBUT D'UNE GRANDE ALLIANCE

Depuis, le mouvement a perdu de sa force. Nous en avons cependant assez vu pour comprendre ceci : la lutte qui a débuté à l'initiative de militants nègres au sein de leur communauté et strictement

12. NdT : Richard T. Frankensteen (1907-1977) était le vice-président de l'*United Auto Workers Union*. L'élection municipale en question eut lieu en 1945, après la fin de la guerre, alors que la ville (et le pays) était secouée par une vague de grèves. Pour éclairer ce que dit C. L. R. James, nous citerons Martin Harvey («Lessons of the Détroit Elections», *New International*, vol. 12, n° 1, janvier 1946) : « Une des questions centrales de la campagne était la question nègre. [...] Jeffreys fit campagne en utilisant les pires calomnies contre les Nègres et en faisant appel aux plus bas des préjugés des Blancs rétrogrades. Au lieu de passer à l'offensive et de lui opposer un programme contre la ségrégation, Frankensteen s'opposa à l'introduction de ce débat, ce qui ne fit que confirmer les préjugés contre les Nègres. La question apparut dans toute sa clarté à propos du logement. [...] La [municipalité] avait elle-même publiquement reconnu que de nouveaux logements pour les Nègres ne pouvaient être bâtis que dans des zones non ségréguées, les quartiers noirs étant saturés. Jeffreys prit position contre tout changement des caractéristiques raciales des quartiers, refusant ainsi de s'attaquer à la crise du logement des Nègres. Quand on a demandé à Frankensteen quelle était sa position sur la question du logement biracial et sur la transformation des caractéristiques raciales des quartiers, il a répondu : "Je pense que la question est mal posée. Nous avons besoin de logements modernes pour tout le monde et particulièrement dans les quartiers nègres." C'est-à-dire là où il n'y a pas la place de construire quoi que ce soit ! »

pour leurs droits, à savoir ici une question toute simple de logement et de gens qui résistent à ceux qui les bousculent, a fini par déboucher – disons-le avec prudence – sur le début d'une alliance, une alliance politique entre la communauté noire et le mouvement ouvrier organisé à Détroit[13].

Je donne cet exemple pour montrer la complexité de la relation entre le mouvement ouvrier organisé et la communauté noire, même dans une ville où celle-ci est dominée par des prolétaires de très haute valeur et qui sont fortement attachés au mouvement ouvrier organisé.

Si nous pouvons réfléchir à cela, si nous pouvons être constamment en alerte pour déceler ces possibilités, le leadership, la direction fondamentale que le mouvement ouvrier peut donner au mouvement nègre, la dépendance du mouvement nègre vis-à-vis du mouvement ouvrier et si nous pouvons en même temps observer le type de direction, le type d'aiguillon, le type d'élan, le type d'anticipation que le mouvement noir peut apporter au mouvement ouvrier organisé, alors nous pourrons traiter tous les problèmes, non seulement les problèmes généraux, mais aussi les problèmes spécifiques auxquels le parti sera confronté.

Donc, si tout cela est vrai d'un point de vue théorique, si c'est également vrai d'un point de vue historique et si nous sommes capables d'en saisir les symptômes – pas très clairement, cependant suffisamment pour nous pour en tirer quelques conclusions s'agissant de Détroit –, alors, nous devrions, en tant que parti ayant participé au travail nègre ces trois ou quatre dernières années, être en mesure de voir ce mouvement général se refléter dans la vie du parti et dans son activité.

Quelle a été fondamentalement l'histoire du parti, telle que je la conçois, telle qu'elle a été expliquée, telle qu'elle a été dépeinte au cours de la discussion? En 1946, le parti s'est engagé, consciemment et délibérément, dans sa transformation de groupe propagandiste (c'est-à-dire un groupe qui défend partout plus ou moins la totalité du programme) en un parti de masse, en d'autres termes, un parti qui attire les travailleurs non pas sur la base de conceptions

13. NdT : Martin Harvey, dans l'article cité précédemment, conteste cette appréciation.

socialistes générales, mais sur la base d'une activité concrète et d'une capacité à leur apporter de l'aide sur les problèmes concrets qu'ils rencontrent et qui, autant qu'ils puissent le voir, réclament si ce n'est une solution immédiate du moins une action immédiate. Ce furent les Nègres qui, dans les crises de 1943, 1944 et 1945, vinrent les premiers au parti et qui, pour la première fois, lui permirent de saisir l'occasion d'attirer les masses sur la base d'une agitation et dans la perspective d'une activité concrète. Notre analyse générale montre que cette expérience n'est pas un accident. Elle a pris cette forme en raison de la relation particulière du mouvement nègre de masse à la lutte générale. La première occasion que nous ayons eue, la première chance, de devenir réellement un parti de masse nous a été donnée par les Nègres.

LES EXPÉRIENCES RÉCENTES DU PARTI

Il n'en reste pas moins qu'un grand nombre de Nègres qui avaient rejoint le parti l'ont quitté. La raison la plus fondamentale qui m'a été donnée, et que je n'ai aucune raison de rejeter, est que le parti n'était pas prêt à gérer des problèmes aussi importants. Il pouvait prendre en charge un cas spécifique comme celui de Fontana[14]. Il pouvait également prendre en charge l'affaire Hickman et la mener

14. NdT : Située à l'est de Los Angeles, la petite ville agricole de Fontana connaît un important développement industriel à partir de 1941-1942 avec l'installation de la sidérurgie destinée aux chantiers navals et aux usines d'armement de la côte. Embauchés dans les hauts-fourneaux, les Afro-Américains s'installent alors dans les quartiers nord de la ville. La fin de la guerre, avec les problèmes de reconversion des industries de guerre, est le théâtre de la résurgence des activités du *Ku Klux Klan* qui tente notamment d'intimider les soldats noirs et chicanos. En décembre 1945, quelques mois après avoir acheté une maison en dehors des quartiers noirs, O'Day Short, militant des droits civiques, sera menacé par des miliciens blancs qui lui ordonnent de déménager. Les autorités locales ne donneront pas suite à sa plainte, tandis que la Chambre de commerce lui offrira de racheter sa maison afin de reségréguer le quartier et de repousser les Afro-Américains dans le quartier insalubre des cokeries. Le 16 décembre, sa maison sera incendiée et toute la famille périra dans les flammes. L'enquête conclura à un accident. Une importante campagne fut alors développée par la NAACP avec l'appui de syndicats, des organisations progressistes juives et de divers mouvements, dont le SWP et le Parti communiste. Le Klan sera interdit en Californie. Le SWP publiera en 1946 un livre, *Vigilante Terror : The Tragic Story of O'Day H. Short and his family.*

à une brillante conclusion[15]. Mais nous n'étions pas assez forts pour gérer les luttes quotidiennes en cours contre la bourgeoisie, les tensions avec les organisations nègres et l'inertie du mouvement ouvrier.

Nous pouvons à partir de là tirer une autre importante conclusion pour notre activité pratique. Si la vitalité d'un mouvement nègre indépendant dépend en dernière analyse de la force et de la réponse du prolétariat, alors la, vie, l'activité et la force du travail nègre du parti doivent dépendre également – la société américaine étant ce qu'elle est – de la force que le parti a dans le mouvement ouvrier organisé et comme organisation marxiste.

On le voit, ce schéma persiste. Il est impossible à cette étape de pouvoir faire le travail nègre comme l'entend le parti – une activité de masse qui va au-devant des revendications des Nègres et qui transforme une organisation propagandiste en un parti de masse – sans peser sur les orientations du mouvement ouvrier organisé.

Le congrès doit traiter de ce problème. Nous devons nous souvenir que nous discutons ici d'une résolution sur la question nègre, mais nous ne devons pas perdre de vue un aspect: on parle ici de nos expériences. Et en fait, on m'a dit que là où le meilleur travail a été fait et là où les meilleurs cadres nègres sont restés, c'était là où notre parti était le plus fort dans le mouvement ouvrier. Cela doit nous guider dans la période à venir.

Il existe en outre des raisons secondaires à nos difficultés. Des militants nègres sont venus à nous par rejet de la NAACP et d'autres organisations qui, comme souvent, et de la même manière que la bureaucratie ouvrière, parlaient beaucoup et agissaient peu.

15. NdT: Ouvrier métallurgiste afro-américain, James Hickman vivait avec sa famille dans un taudis d'un ghetto délabré de Chicago. En 1947, après la mort de quatre de ses enfants dans l'incendie de sa maison, il tue son propriétaire qui l'avait menacé d'y mettre le feu s'il ne quittait pas les lieux. Passible de la peine de mort, son cas donne naissance, à l'initiative du SWP, à un comité de défense et à une campagne de soutien à laquelle se joignent des dirigeants syndicaux, le syndicat des métayers, la NAACP, des groupes religieux, des personnalités du monde culturel, etc. À la veille du procès, le procureur annonça qu'il renonçait à la peine de mort. Le jury (entièrement composé de jurés blancs) ne parvint pas à se mettre d'accord (sept voix pour la condamnation contre cinq pour l'acquittement), Hickman fut libéré.

Lorsqu'ils sont venus à nous, nous n'étions pas, ainsi que je l'ai dit, en mesure de mener, sous notre propre bannière, une activité de masse prolongée sur ces questions.

La seule voie pour ces militants nègres était dès lors de retourner dans les organisations de masse nègres et d'y mener un solide et patient travail de fraction comme nous le faisons dans le mouvement syndical. Mais ils venaient de ces organisations. Et il était difficile, très difficile, pour eux de comprendre que nous ayant rejoints, ils devaient retourner dans ces organisations.

Et, cela ne doit pas être oublié, j'ai été informé que le parti n'avait ni formé ni préparé les militants pour qu'ils soient capables de mener ce travail de la façon dont il devait être fait. Voilà pourquoi nous avons connu plus de succès avec les camarades nègres dans les syndicats qui pouvaient militer dans nos fractions au sein du mouvement ouvrier. C'est bien, mais ce n'est pas suffisant.

Grâce à l'expérience que nous avons acquise, grâce aux cadres nègres solides qui nous restent, grâce au travail que nous comptons réaliser à partir de cette résolution, grâce à l'élan qui nous pousse à étudier, à penser et à pénétrer le mouvement nègre et grâce à l'observation des Nègres dans le mouvement syndical, grâce à ce congrès et aux six mois de discussion, nous espérons que les occasions qui se présenteront à nous – et soyons certains qu'elles se présenteront – nous permettront d'accomplir nos tâches et qu'elles constitueront les bases solides de notre travail nègre.

UN TRAIT PERMANENT DE NOTRE ACTIVITÉ

Par conséquent, notre politique prend clairement en considération toutes les questions théoriques, bien qu'elles soient difficiles et peuvent parfois être exaspérantes, et notre parti propose que nous fassions de cette activité dans les organisations nègres un trait permanent et fondamental de nos activités. [Applaudissements.]

Nous disons que quelles que soient les organisations nègres aujourd'hui, elles représentent le canal par lequel les Nègres, aujourd'hui ou demain, s'exprimeront dans le sens que nous avons souligné. Nous faisons de la NAACP notre orientation principale. C'est l'organisation nègre la plus importante. Si elle peut apparaître aujourd'hui comme petite-bourgeoise, réformiste ou tout ce qu'on

peut en penser, là n'est pas la question. Derrière cette organisation, en son sein, ou pour créer une organisation qui pourra la détruire un jour ou l'autre, les Nègres ont une énorme potentialité révolutionnaire sur laquelle nous avons insisté.

Nous devons être dans ces organisations et nous devons nous consacrer à ce travail. Nous devons agir en leur sein, quasiment de la même façon que nous le faisons dans les syndicats, en les considérant comme les lieux essentiels où nous militons, quelle que soit la position de la bureaucratie syndicale. Nous nous concentrons sur les organisations nègres et pour le moment, comme une règle générale, la NAACP est l'endroit où nous allons travailler, car nous sommes confiants dans le fait que le mouvement nègre recèle de grandes potentialités tant pour lui-même que pour les développements révolutionnaires.

Mais, ainsi que la résolution le stipule clairement, nous allons dans ces mouvements, dans ce mouvement, comme nous allons dans tous les autres mouvements, en tant que révolutionnaires.

J'ai discuté avec quelques camarades nègres – j'aurais souhaité pouvoir le faire avec beaucoup plus d'entre eux –, et l'un d'entre eux m'a dit que l'insistance mise sur la signification de la lutte des Nègres pour les droits démocratiques lui donnait l'impression que dans le mouvement nègre nous n'avons qu'un programme démocratique, alors qu'en réalité, m'a-t-il dit, il y avait beaucoup de militants qui attendaient un positionnement marxiste. Nous pouvons vous assurer que quand il dit que beaucoup de militants veulent le marxisme, il a absolument raison. Nous y allons pour faire de ces organisations des organisations de classe, en cherchant à inculquer les méthodes prolétariennes de lutte, en cherchant à mettre de côté la direction réformiste petite-bourgeoise en lui substituant la direction du mouvement ouvrier organisé ou des militants révolutionnaires. Mais nous faisons plus que cela.

Si notre analyse de la question nègre est correcte, si ce qu'ils pensent sur les questions fondamentales se rapproche empiriquement des conclusions du marxisme, si nous pensons que leurs mouvements se tourneront vers la révolution prolétarienne conduite par le prolétariat, il est alors absolument impératif que nous apportions dans ces organisations les doctrines fondamentales du marxisme,

non seulement sur la question nègre mais sur toutes les questions politiques actuelles. Nous n'allons pas dans ces mouvements pour nous limiter à la lutte pour les droits démocratiques et aux méthodes particulières qui peuvent être utilisées par la majorité des Nègres de ces organisations. Pas du tout! Si notre analyse est solide et si nous nous saisissons de sa portée, nous obtiendrons deux choses. Nous acquerrons la conviction de notre capacité à rester dans ces mouvements et à travailler patiemment dans des conditions des plus difficiles. Mais nous obtiendrons quelque chose d'autre. Nous aurons la conviction de la nécessité que nos idées marxistes, que la propagande marxiste, que notre lutte pour un *Labor Party* et pour la révolution prolétarienne peuvent rencontrer un écho chez les militants nègres de ces organisations et, avec la prudence nécessaire, nous aurons un terrain fertile pour recruter pour notre parti et pour le développement du mouvement marxiste en général.

DES PRÉJUGÉS RACIAUX

Je voudrais ajouter deux ou trois choses. Il y a la question – et j'espère que vous m'accorderez une minute ou deux de plus pour en parler –, il y a la question du préjugé racial. Je ne parle pas ici du fait d'aller dîner avec des Nègres, d'inviter des Nègres chez vous ou d'autres attitudes similaires. Quand le parti s'élargira et qu'il gagnera de nombreux travailleurs, des Nègres et des Blancs, les travailleurs blancs viendront avec leurs préjugés. Les Nègres viendront avec leur méfiance et, selon moi, leur méfiance sera absolument justifiée, et nous aurons alors des difficultés de toutes sortes. Mais le parti est une organisation bolchevique qui, sur la base de son orientation fondamentale et de ses aspirations socialistes, sera capable d'en appréhender les formes les plus grossières dans la mesure où elles se manifesteront. Dans l'ensemble, le cadre fixé va dans ce sens. Mais aux États-Unis, les préjugés raciaux bourgeois contre les Nègres sont extraordinairement puissants et il en existe une large gamme composée d'innombrables nuances. Il faudra donc de nombreuses années pour les comprendre et seule la révolution prolétarienne et la défaite de la bourgeoisie donneront au prolétariat une complète compréhension de tout cela. Tel est l'énorme pouvoir qu'exerce aux États-Unis le préjugé racial, à chaque étape

et partout où les races se côtoient. Dans la résolution, nous avons cité plusieurs exemples.

Indubitablement, cette résolution ouvre une nouvelle étape de la forme organisée par laquelle nous mettons en avant, devant le pays et les organisations du mouvement ouvrier, notre travail nègre et notre conception de la participation des Nègres. Nous devons l'admettre. Nous percevons la nécessité de tout faire pour la mettre en œuvre. Mais le préjugé racial ne se laissera pas faire facilement. Non! Nous avons indiqué (et cela a été l'expérience de beaucoup d'entre nous, en particulier dans le vieux Parti communiste) que vous pouvez trouver des syndicalistes de haut niveau qui se diront favorables à une politique active sur la question nègre et désireux de la mettre en œuvre. Mais ils se retrouvent dans une situation particulière dans le syndicat, qui est souvent majoritairement blanc, et sont soumis aux rappels incessants de l'importance et la signification de la question nègre que martèlent la presse, la propagande et l'agitation du parti, et qui peuvent affecter leur activité. Voilà les problèmes qui vont apparaître.

Quand le problème surgit, ces syndicalistes demandent alors s'il ne serait pas possible, dans cette situation particulière, pas définitivement, mais juste dans ce moment de crise, de mettre un peu de côté la question nègre. Parfois, dans les faits, il faut le faire. Il n'est pas impossible qu'au fur et à mesure de notre développement, nous soyons amenés à rencontrer cette tendance à mettre la question nègre un peu de côté. Non pas pour des raisons réactionnaires, mais avec une véritable intention de faire avancer ce qui leur semble le plus important: le rôle du parti dans l'ensemble du mouvement ouvrier organisé. Si nous en avons le temps ce soir, je vous donnerai plusieurs exemples qui m'ont été rapportés. Cela ne participe pas d'une aberration individuelle ou de la faiblesse personnelle d'un camarade. Si c'était le cas, cela n'aurait pas de place dans notre résolution. C'est la pression du préjugé racial qui pénétrera notre parti et entravera le développement du travail nègre que nous voulons mettre en place.

LES PROBLÈMES AUXQUELS FONT FACE LES MILITANTS NÈGRES

Il y a d'autres exemples. Vous avez le cas de ce syndicaliste nègre qui pendant trente ans de sa vie a été harcelé par le chauvinisme et par la question de savoir où les Nègres allaient bien pouvoir trouver leur salut. Il finit par rejoindre le mouvement syndical, dans un syndicat progressiste. Il y rencontre d'autres syndicalistes, il comprend le sens du syndicalisme, il prend part à la lutte des classes. Bien. Il a désormais une perspective. Il rejoint le parti révolutionnaire qu'il voit en formation; malgré certaines difficultés, il entrevoit la perspective d'une nouvelle société et il est renforcé dans ses conceptions fondamentales. Alors quand nous commençons, quand le parti commence à insister sur la signification et la vitalité du mouvement nègre indépendant, c'est un choc pour lui.

Il ne le comprend pas très bien. Il pense que nous sommes en train de faire un pas en arrière. Il ne voit pas cela d'un très bon œil. Il se trouve qu'il se rangera avec ceux qui (je l'ai déjà vu) ont des objections sur la mise en avant du travail nègre. C'est un autre aspect du préjugé racial bourgeois. Ce n'est pas le syndicaliste noir qui a des préjugés. Comprenez-le bien. C'est l'impact des préjugés qui nous affecte tous à chaque instant.

Il y a d'autres exemples, beaucoup d'autres, que ceux que je mentionne ici. Il y a ces Nègres petits-bourgeois qui, plus que tous les autres groupes de Nègres, subissent personnellement les persécutions et les humiliations de la société bourgeoise. Ils entrent dans un parti assez large pour œuvrer véritablement pour la révolution ainsi que pour trouver un milieu social où ils se sentent à l'aise et échapper ainsi à la répression sans merci et aux attaques sauvages de la société bourgeoise. J'ai vu, on m'en a parlé et nous le verrons sans aucun doute – si ce n'est pas aujourd'hui ce sera demain –, certains d'entre eux utiliser l'argument central de «la lutte de classe» pour évacuer la question nègre, la reléguer dans l'ombre pour ainsi dire. Il semble bien nécessaire ici de mettre en avant ce qu'ils s'efforcent d'écarter. Ici encore nous retrouvons l'influence des préjugés de la société bourgeoise.

Ainsi, à l'intérieur du parti, nous avons certaines tendances qui peuvent entraver notre travail. Seules une ligne théorique fondamentale et l'éducation du parti pourront venir à bout de ces

obstacles. Mais en aucun cas une ligne proclamant abstraitement «Nègres et Blancs unissez-vous» (c'est un exemple très grossier) ou que «les Nègres doivent suivre les Blancs et le prolétariat doit les diriger». Pas du tout! Nous devons, avec beaucoup de précautions et de persévérance, construire la compréhension historique, économique, politique et culturelle du parti sur la question nègre. Parce que c'est seulement là où il y a des idées bolcheviques, des idées marxistes, un savoir marxiste, une histoire marxiste, des perspectives marxistes que l'on pourra échapper aux idées bourgeoises, à l'histoire bourgeoise et aux perspectives bourgeoises qui sont aux États-Unis si puissantes sur la question raciale. Voilà ce que nous devons faire. [Applaudissements.]

DES DIFFICULTÉS INÉVITABLES

Nous avons connu et nous connaîtrons des difficultés dans le parti. Nous ne pourrons pas y échapper. J'ai pris connaissance de certaines d'entre elles. J'espère que les camarades nègres s'exprimeront librement et complètement à ce sujet. Toutes ces difficultés sont décisives et, en dernière analyse, elles peuvent être retrouvées (je parle ici du parti) chez les camarades blancs et chez les camarades noirs. On les retrouve parce que nous n'avons pas totalement appréhendé toutes les difficultés auxquelles le parti a fait face avec l'arrivée de nombreux Nègres en son sein et qu'il a fallu gérer comme un parti de masse alors que nous n'étions encore qu'un groupe propagandiste.

L'idée est bien ancrée chez les plus expérimentés de nos camarades – et c'est assurément mon cas, ayant une large expérience de la question nègre – que la compréhension fondamentale et claire (dans les limites qui sont celles du parti et de la situation objective) et la claire maîtrise historique et théorique des perspectives constituent la seule façon de surmonter les difficultés qui ne manqueront pas de surgir, que ce soit aujourd'hui ou demain. Parce que nous ne les créons pas nous-mêmes. C'est la formidable puissance de la société bourgeoise qui essaie d'enrayer et de prévenir une coordination plus importante et qui s'invite dans le parti à tout moment. Voilà ce qui se passe. C'est un aspect de la lutte entre la bourgeoisie

et le mouvement du prolétariat. Et nous devons apprendre à y faire face de façon prolétarienne.

Camarades, en proposant cette résolution, le comité politique dit au parti, d'une manière plus sérieuse, plus forte et plus organisée que jamais, de ne pas nous considérer comme les simples champions des droits des Nègres, mais de faire notre affaire particulière de la défense parmi les Nègres, dans le mouvement ouvrier et plus largement devant le pays, du rôle que vont jouer ces persécutés, ces humiliés et ces méprisés dans la destruction de la société bourgeoise. Quand nous proclamerons que le système bourgeois américain est plein de préjugés raciaux, de haine et de mépris pour les Nègres, au moment même où nous proclamerons que nous mettons en avant ce que les Nègres peuvent et pourront faire, nous serons alors désignés non seulement comme les champions des droits des Nègres, mais comme les ennemis mortels du système bourgeois tout entier.

UN POTENTIEL RÉVOLUTIONNAIRE

N'oublions pas que se réveille chez les Nègres une colère assoupie, une colère d'une violence qui dépasse, pour autant que les choses soient comparables, toutes les forces auxquelles le capitalisme a donné naissance. Ceux qui les connaissent, qui connaissent leur histoire, qui peuvent leur parler en toute intimité, qui vont les voir jouer dans leurs théâtres, qui vont les voir danser et prier dans leurs églises et qui lisent leurs journaux avec discernement, doivent reconnaître que même si leur force sociale ne peut pas être comparée avec celle que constitue la masse équivalente des travailleurs organisés, la haine de la société bourgeoise et la disponibilité pour la détruire quand l'opportunité se présentera sont présentes chez eux à un degré plus important que dans toute autre section de la société américaine. Nous devons savoir cela et nous devons savoir que notre résolution, derrière ses termes sobres et disciplinés, comporte une lumineuse reconnaissance de cet immense potentiel révolutionnaire.

Lorsque nous allons vers le mouvement nègre, nous préparons une des plus importantes expressions de la révolution prolétarienne. Et nous devons faire cela en gardant à l'esprit que l'on

parle d'un avenir plutôt éloigné et que nous avons devant nous une longue période de préparation théorique. En 1943, les mineurs se sont révoltés à leur manière contre la domination de la bourgeoisie américaine. Les Nègres de Harlem ont fait de même. Aujourd'hui, la bourgeoisie américaine se prépare à la guerre. Et à nouveau les mineurs, ce secteur des opprimés, expriment leur défiance. Randolph et Reynolds ont ouvert le feu pour les Nègres. C'est une répétition à une plus large échelle de ce qui s'est passé au milieu de la guerre. Dans la période que nous affrontons, ces deux courants sont destinés à se rejoindre. C'est notre tâche que de les unifier. Personne d'autre que nous ne peut le faire. Lorsque cette unification se réalisera, les digues céderont, mais il n'y a pas de quoi s'effrayer. Nous dompterons le vent et la tempête. Nous serons capables de gérer les passions et les forces qui se développeront une fois que nous les aurons orientées clairement et simplement vers le renversement de la société bourgeoise.

Cependant, pour atteindre ce but, cela nécessite une activité et une préparation réfléchies, patientes et persévérantes. C'est le sens de cette résolution de nous y préparer. Et c'est pourquoi je vous recommande de l'étudier attentivement et de la soutenir.

«LE DIXIÈME TALENTUEUX»: LES DIRIGEANTS NÈGRES ET LES DROITS CIVIQUES[1]

1949

Les débuts de la lutte pour les droits civiques ont déjà montré aux Nègres qu'ils n'ont pas grand-chose à attendre du Congrès. Le *Pittsburgh Courier* du 26 février livre dans son éditorial l'opinion nègre:

> «Y avait-il une raison de penser que le 81e Congrès, dominé par les démocrates, serait plus "convainquant" qu'un 80e Congrès à dominante républicaine?»

La conclusion a valeur de répétition:

> «Le théâtre d'ombres qui se joue au Sénat pourrait servir de cours pour la délivrance d'un diplôme à ceux dont l'éducation politique n'a pas été au-delà des programmes de campagne.»

Mais cela ne signifie pas que l'injustice dont est victime le Nègre suit son cours habituel. Pas le moins du monde. Les élections de 1948 ont montré que jamais depuis la Guerre civile la question nègre n'avait autant secoué le pays. Et depuis cette époque, jamais la question nègre n'avait occupé une telle place dans l'activité du Congrès.

Pour faire adopter la moindre loi sur les droits civiques, il faut établir des règles fermes et en finir avec l'obstruction parlementaire. Cela implique d'abord de rompre avec des procédures en usage dont il ne faut pas sousestimer le poids. Ensuite, il faut garder à l'esprit que les droits civiques sont exploités comme une arme politique par le Parti républicain contre le Parti démocrate. Bricker, un républicain de l'Ohio, a ainsi fait la proposition perfide d'adjoindre des clauses contre la discrimination à la loi sur le logement.

1. Publié sous le pseudonyme de J. Meyer dans *Fourth International*, vol. 10, n° 4, avril 1949.

Un sénateur démocrate a alors amèrement protesté contre cette proposition qui, affirmait-il, ruinait toutes les chances de voir cette loi adoptée.

La NAACP et d'autres demandent que la nouvelle législation sur le travail comporte des clauses refusant l'accès aux dispositions du *National Labor Relations Board*[2] aux syndicats qui discriminent les travailleurs nègres. Le sénateur Taft a annoncé qu'il souscrivait à cette revendication. Le *New York Times* du 8 février rapporte que l'âpreté des débats autour de la tentative républicaine d'utiliser la question des droits civiques dépasse tout ce qu'on a pu connaître. [...]

[Le Président Truman] s'efforce de créer une scission entre les masses nègres et la petite bourgeoisie nègre et de lier celle-ci au Parti démocrate et à son administration. Il se propose de l'utiliser pour étouffer non seulement les actions, mais le mouvement nègre lui-même. Ainsi, ceux qui parmi les Nègres sont éduqués, les cols blancs, ceux que Du Bois avait autrefois gratifiés du nom de «dixième talentueux» reçoivent enfin la reconnaissance qu'ils appelaient de leurs vœux. [...]

Bien au-delà du Congrès, c'est le pays tout entier qui est agité en profondeur par cette insoluble crise générale et de plus en plus nombreux sont ceux qui considèrent la question nègre comme une question devant être résolue à tout prix. La petite bourgeoisie déploie une activité politique comme elle ne l'avait jamais fait auparavant. Nombre d'industriels s'éveillent au fait qu'ils ne peuvent laisser le mouvement ouvrier et le «communisme» être les seuls défenseurs des droits démocratiques. Les organisations catholiques et juives, pour des raisons qui leur sont propres, se sont jointes à la bataille. Tous, y compris la direction du mouvement ouvrier, perçoivent avec un instinct infaillible que la petite bourgeoisie nègre est, pour eux, la clé de la situation. [...]

Cependant, la politique du Président Truman et de son administration n'est pas un simple tour de passe-passe. C'est la réponse de la société capitaliste aux forces sociales et politiques profondément

2. NdT : Agence fédérale créée en 1934 pendant le *New Deal* et chargée de conduire les élections syndicales et d'enquêter sur les pratiques illégales dans le monde du travail.

enracinées dans l'histoire du pays et à leur composition sociale actuelle.

Au fur et à mesure que les forces se mettent en marche – et elles le font avec une grande célérité –, la question des droits civiques des Nègres donne d'inestimables indications sur les conflits sociaux fondamentaux qui vont concerner l'avenir de toute la société américaine.

L'administration et ses soutiens ont pris en main, avant toute chose, la question de la propagande. Le rapport du comité présidentiel sur les droits civiques fut un modèle du genre. Depuis, nous avons également eu un rapport franc, presque brutal, sur Jim Crow à Washington. L'*Attorney General* Tom Clarke figure désormais dans les librairies de gauche comme l'auteur d'un opus (ennuyeux et dépourvu d'imagination) attaquant les congrès raciaux et portant le titre suggestif de «Préjugés et propriété». Cependant [...], il suffit de regarder le bilan piteux de Roosevelt de 1932 à 1945 pour apprécier l'énorme chemin qu'ont parcourus le Parti démocrate et l'administration sous le fouet des masses nègres et du soutien populaire. Ils ne sont plus sur la défensive, du moins en parole. Ils ont appris l'astuce consistant à se joindre d'une voix tonitruante au chœur de la dénonciation.

L'administration sait combien ses porte-parole nègres sont précieux. Leur présence dans les plateformes démocrates et leurs signatures sur les documents du parti sont l'unique certificat de pureté du Parti démocrate dans le domaine des droits civiques. Le contrôle qu'ils exercent sur les masses nègres est la fragile barrière entre la situation actuelle, au bord de l'explosion, et les effusions de sang. Roosevelt [...] a l'habitude de nommer des Nègres aux postes relatifs aux affaires nègres. Cela ne suffit plus. Earl Brown, le chroniqueur de l'*Amsterdam News,* a récemment lancé une attaque cinglante contre la politique nègre du *New Deal*:

> «À cette époque, nombre de Nègres ont été nommés à des postes de prétendus conseillers dans le gouvernement. Tous n'étaient que des marionnettes qu'agitaient les différents chefs de service. Ils n'avaient pas le moindre pouvoir. La plupart d'entre eux ne savaient même pas ce qu'ils étaient supposés faire.» [...]

«UN GRAND JOUR POUR LA DÉMOCRATIE»

Le Président Truman, originaire du Missouri, et le vice-président Barkley, natif du Kentucky[3], ont administré à la tradition de Jim Crow à Washington la plus sévère des corrections qu'elle ait jamais reçue. Deux cent cinquante Nègres ont été invités au bal d'investiture. Quelques Nègres ont participé comme invités d'honneur à des réceptions où l'on retrouvait le gratin du Parti démocrate. [...] Au cours des cérémonies traditionnelles qui marquent l'investiture, la race a occupé une place importante, tant sur le devant de la scène que dans les coulisses. Pour la première fois dans les annales de ce pays, trois Nègres ont donné ensemble une représentation de gala devant le chef de l'exécutif. [...]

Il n'y a aucune raison de refuser de prêter foi à la rumeur prétendant que le Président Truman a fait comprendre sans ménagement aux Sudistes que s'ils n'aimaient pas cela, ils pouvaient partir. [...] Pour la petite bourgeoisie nègre, tout cela était de la plus haute importance. Une grande partie de la presse nègre devint folle de joie: [...] «C'est un grand jour pour la démocratie», pouvait-on lire. Ou encore:

> «Ces deux grands jours de l'histoire moderne ont écrit une nouvelle page de la démocratie, et nous ont laissés épuisés, mais heureux.»

Un autre journal encore se réjouissait:

> «L'événement le plus excitant de ce jour nous a été transmis par la radio dont le présentateur gloussait de joie en racontant la rebuffade administrée par le Président et par le Vice-Président aux *dixiecrats*[4] Thurmond et Talmadge.»

Il ne fait aucun doute que cette information va se propager en Nouvelle-Angleterre, à Détroit et à Los Angeles. Cela prendra sans doute du temps, mais les invités de Truman étaient des politicards et des soutiens des Nègres venus de tout le pays. Il est inconcevable qu'un tel revirement ne frappe pas les esprits dans tout le pays.

3. NdT: Le Missouri et le Kentucky sont deux États du Sud qui élisaient traditionnellement des démocrates favorables à la ségrégation.

4. NdT: *Dixie* ou *Dixieland* est le surnom donné au Sud esclavagiste. Par extension, les oligarques démocrates des (ex-)États confédérées était appelés *dixiecrats*.

C'en est fait du temps – du moins pour l'instant – où Frederick Douglass se frayait un chemin solitaire dans la réception donnée par Abraham Lincoln, c'en est fait du temps où Theodore Roosevelt fit trembler le pays en invitant Booker T. Washington à déjeuner à la Maison-Blanche, c'en est aussi fini du temps des déjeuners furtifs offerts par madame Roosevelt à la Maison-Blanche à quelques faire-valoir nègres. Une étape a été franchie.

Au même moment, les grands industriels sont entrés en scène. La General Electric a embauché cinq anciens combattants et ingénieurs formés à la Howard University[5]. Il y avait déjà quelques Nègres travaillant comme ingénieurs à la General Electric, mais désormais il s'agit manifestement d'une nouvelle politique. [...] La *Urban League* a préparé cette politique avec la General Electric, General Motors, Merck, Fairchild Aviation, International Harvester, American Telephone and Telegraph, Du Pont, Sinclair Oil, Ford Motor Co., Chrysler, Packard et Automatic Manufacturing Company. Julius Thomas, le secrétaire aux relations avec l'industrie de la *Urban League,* explique que cette démarche concerne des «Nègres hautement qualifiés» promis à des «salaires élevés». Le mouvement ouvrier n'aura désormais plus le monopole ni la chance de travailler côte à côte avec les Nègres. Les carrières, si elles sont rationnées avec soin, sont désormais ouvertes aux membres du «dixième talentueux».

DÉVELOPPER UNE CASTE PRIVILÉGIÉE

L'État et la grande industrie ont ainsi pris de concert une orientation politique, économique et sociale, pour rallier une caste de Nègres. Cela n'a rien de nouveau. En Inde et dans les colonies, la politique impériale britannique a exploité ce filon jusqu'au bout. Dans les derniers temps de l'impérialisme britannique en Inde, il y avait moins de six cents Anglais dans l'administration indienne. (L'Angleterre conservait évidemment l'armée, la marine et l'aviation entre ses mains.)

Une telle politique radicale était nécessaire, faute de quoi la bourgeoisie américaine aurait eu à faire face à une évolution désastreuse

5. NdT : Célèbre université noire de Washington, surnommée la « Harvard noire ».

de la question nègre dans toutes ses dimensions, nationales et internationales.

Les violents soulèvements de Harlem, de Détroit et d'ailleurs, ainsi que l'histoire, encore méconnue, des luttes incessantes et souvent sanglantes des Nègres pour leurs droits dans l'armée ont débouché sur la déclaration de Randolph et Reynolds qui a ébranlé à la fois la bourgeoisie et les dirigeants nègres. [...]

Quiconque, à l'exception des réactionnaires enragés, ne peut que se déclarer satisfait de ce que n'importe quelle fraction des Nègres, après trois siècles, peut enfin être reconnue dans une certaine mesure en tant que citoyens américains. Leur droit à l'emploi doit être défendu avec acharnement, non seulement à l'usine mais aussi dans les bureaux et partout ailleurs. [...]

Il est de la plus haute importance de mettre au jour les motivations politiques de ceux qui font les concessions et, par-dessus tout, les conséquences politiques que celles-ci auront pour les Nègres et pour le pays. Celles-ci sont déjà visibles.

Le fiasco du programme parlementaire pour les droits civiques apparaît comme étant purement le résultat des manœuvres et des ruses des républicains et des démocrates intriguant avec les Sudistes.

La proposition de Brooks Hays [élu de l'Arkansas] est particulièrement effrontée. Le Sud proposait son soutien au Parti démocrate dans le vote d'une loi fédérale contre le lynchage prévoyant que le gouvernement fédéral ne pourrait intervenir qu'après que l'incapacité des autorités locales à intervenir sur les questions de lynchage ait été démontrée. Il y aurait création d'une agence fédérale, mais le gouvernement n'aurait aucun pouvoir pour faire appliquer la moindre des décisions. Il est désormais patent que le dernier mot sur cette monstrueuse impudence n'est pas aux mains du Parti démocrate, mais de celles des dirigeants nègres qui grenouillent à Washington. S'ils acceptent cela, alors Truman aura sauvé la face et ils auront pour tâche d'apaiser les Nègres et de convaincre le pays que des «progrès réels» ont été faits.

«COMPROMIS» ET «DILEMME»

Lem Graves, le correspondant du *Courier's* à Washington [...] expose le dilemme que soulève le compromis Brooks Hays. Les

dirigeants nègres devront décider, «en mettant en jeu leur prestige», s'ils peuvent travailler à une «paix honorable» avec les partisans sudistes de «solutions honnêtes et admissibles» au problème nègre, lesquelles «risquent de ne pas aller aussi loin que les dirigeants l'avaient demandé au Sud». L'alternative est celle du rejet de tout «compromis constructif». [...] Selon Graves, les deux positions comportent des dangers. [...] Si les dirigeants acceptent le compromis, les masses peuvent les abandonner et alors ils n'auront plus aucune utilité pour le pouvoir. [...] Si, au contraire, ils refusent le compromis, cela peut mettre en colère les Nègres du Sud qui sont sous pression. [...]

Les dirigeants nègres sont en réalité prêts à aller aussi loin que possible vers un «compromis honorable» avec les Sudistes à condition qu'ils puissent se maintenir comme dirigeants.

Ce qu'il advient des millions de Nègres n'intéresse personne. En revanche, grâce aux perspectives d'accéder au statut de décideur, d'être traité sur un pied d'égalité dans les relations sociales en étant invités aux réceptions et aux dîners avec les grands de ce monde, avec l'ouverture d'emplois de cols blancs bien payés dans l'industrie pour leurs fils, leurs filles, leurs neveux et leurs nièces, ainsi que leurs protégés, la base sociale de ces simulateurs va largement s'élargir. Ils ont désormais une cause pour laquelle lutter. Toutefois, s'ils ont davantage à gagner, il leur faudra également en faire plus. Il leur faudra non seulement accepter le «compromis honorable», mais aussi le vendre aux Nègres et au pays.

Truman est disposé à les aider le plus possible. Au cours du défilé d'investiture, il y avait des régiments ségrégués. Mais il y avait aussi des unités mixtes de cadets de West Point et d'Annapolis, et des unités mixtes de toutes sortes. Ce fut une démonstration aux yeux de millions de gens dans tout le pays. Il n'y a pas le moindre doute à avoir, l'administration prépare une modification symbolique de la ségrégation dans les forces armées. La presse capitaliste et la presse nègre rapportent que la fin de la ségrégation dans l'armée de l'air est imminente. Nous verrons bien.

Cependant, tandis que la presse nègre tombe en pâmoison devant les régiments mixtes d'Annapolis, elle rapporte aussi qu'avec la nouvelle politique, le nombre des officiers de marine noirs n'est

que de huit ou dix, des chiffres d'un grand ridicule. Plus parlante encore est la réalité dans le New Jersey. Si le gouverneur s'est attiré les regards en affirmant qu'il n'y avait aucune ségrégation dans la Garde nationale, un journaliste affirme qu'il n'y a que onze Nègres-alibi dans une unité blanche. Pas un de plus ! Les vieilles réalités persistent derrière la façade du petit-bourgeois nègre ayant accès à des situations privilégiées et à de petits bénéfices.

Ce sont là les prémisses de nouveau développement. Tout cela, bien entendu, comme toujours, est le résultat de la formidable activité des masses nègres. Il est cependant nécessaire de répéter que cette politique délibérée de l'administration est simplement la cristallisation de l'évolution politique et sociale du pays. La petite bourgeoisie américaine d'aujourd'hui a découvert les droits civiques. De leur côté, le Congrès et l'administration soutiennent la montée en puissance de la petite bourgeoisie nègre, de l'autre des organisations petites-bourgeoises se multiplient dans tout le pays pour la soutenir. [...]

BLACK POWER[1]

1967

[Pouvoir noir], je crois que ce mot d'ordre est destiné à devenir un des grands slogans politiques de notre époque. Il est évident que seul le temps nous le dira. Cela étant, quand nous voyons la puissance de son impact, il est évident qu'il touche des points éminemment sensibles de la conscience politique mondiale contemporaine. Je n'ai pas l'intention, ce soir, de vous parler des tâches politiques qui sont les vôtres dans le combat contre le racisme des Britanniques, ni des moyens qu'il nous faut trouver pour mettre fin à la politique racialiste du gouvernement travailliste actuel. [...]

Ce que je veux faire ce soir, c'est éclairer pour chacun d'entre nous le sens du mot d'ordre de Pouvoir noir, ce qu'il ne signifie pas et ce qu'il ne peut pas signifier. Je le dis clairement, nous devons mettre un terme une bonne fois pour toutes, à toute la confusion qui s'installe de toutes parts, tant à droite qu'à gauche. [...]

La question à traiter est extrêmement vaste et elle concerne des millions de personnes. [...] Mais avant d'exposer les prémisses sur lesquels je m'appuierai, je voudrais dire quelques mots à propos de Stokely Carmichael[2] – autant que je le sache, tout le monde

---

1. NdT : Ce discours fut prononcé par C. L. R. James à plusieurs reprises en Grande-Bretagne, la première fois en août 1967 dans un centre d'étudiants caribéens à Londres. Stokely Carmichael, dirigeant du *Student Nonviolent Coordinating Committee* (SNCC), était intervenu à Londres au cours de l'été 1967, dans le cadre du cycle de conférences « *Dialectics of Liberation* » qui rassembla de nombreux acteurs des luttes noires et radicales américaines, et c'est à cette intervention à laquelle James fait référence à plusieurs reprises. Le gouvernement britannique, attentif aux révoltes de Détroit et de Newark, craignait que la venue de Stokely Carmichael ne déclenche des « troubles ». La presse présentait le dirigeant afro-américain comme « le plus grand propagandiste de la haine raciale aujourd'hui ».

2. NdT : Dirigeant du SNCC, Stokely Carmichael était en effet originaire de Trinidad, comme C. L. R. James, où il vécut jusqu'à l'âge de onze ans. Le SNCC était une

l'appelle Stokely et c'est là un fait politique de grande importance. Le mot d'ordre de «Pouvoir noir», qui est né aux États-Unis et qui a commencé à se répandre un peu partout, est de toute évidence intimement lié à Stokely et à ceux qui se sont battus à ses côtés. Mais, pour nous, en Grande-Bretagne, son nom, que nous l'appréciions ou non, revêt une plus grande signification. Il ne fait aucun doute que c'est grâce à sa présence ici et à l'impact qu'ont eu ses discours et ses entretiens que le slogan lui-même a pu avoir un écho considérable sur la scène politique britannique, et au-delà de la scène politique, en Grande-Bretagne en général.

Je commencerai par évoquer la personne Stokely, duquel, par bonheur, je suis en mesure de parler. Je me permets de le faire parce qu'en général dans mes interventions, dans mes écrits (et aussi, dans une certaine mesure, dans les conversations privées) qui portent sur des questions politiques, je m'efforce d'éviter de mettre trop d'insistance sur un tel ou tel individu. [...]

Je l'ai entendu parler au Canada à l'université Sir George Williams, en mars de cette année. Un millier de personnes, pour l'essentiel des étudiants blancs et quelque soixante ou soixante-dix Noirs, étaient rassemblées pour l'écouter. J'ai été si frappé par ce qu'il disait et par la manière dont il le disait – ce qui politiquement ne m'arrive pas très souvent – que je me suis immédiatement attablé pour lui écrire une lettre, une lettre politique. Après tout, c'était un jeune homme de vingt-trois ou vingt-quatre ans et comme j'étais suffisamment âgé pour être son grand-père, j'ai pensé que j'avais plusieurs choses à lui dire, et à travers lui au mouvement qu'il représente, qui pourraient lui être utiles. Je vais donc vous lire quelques extraits de cette lettre.

---

organisation d'étudiants noirs qui sautera le pas de la non-mixité raciale. Un temps membre du *Black Panther Party,* Carmichael partit s'installer en Guinée en 1969, où il changea de nom pour celui de Kwamé Turé (en hommage à Kwamé Nkrumah, le président ghanéen et à Sékou Touré) et devint conseiller du président Sékou Touré. Il est l'auteur de *Black Power,* coécrit avec Charles V. Hamilton, et publié en 1967, ouvrage qui introduisit la notion de «racisme institutionnel». N'ayant pas la date précise de la conférence donnée par C. L. R. James et en l'absence de références de sa part, on ne peut savoir si l'ouvrage était déjà paru et si, le cas échéant, il n'en avait pas connaissance ou ne désirait pas l'évoquer.

«[...] Originaire des Caraïbes, une des expériences les plus essentielles pour moi est le parcours de ceux de ces îles qui ont fait leur chemin sur la scène de la civilisation occidentale. J'ai connu personnellement certains d'entre eux et les activités des autres me sont familières. Je me suis aussi imprégné de tout ce qui se disait sur eux. Je citerai Marcus Garvey, George Padmore, Aimé Césaire, Frantz Fanon. Ce sont des Caribéens qui ont joué un rôle sur la scène internationale, ce qui a d'ailleurs suscité une certaine incompréhension de la part de leur propre peuple. Un des objectifs que je me suis fixé est de faire comprendre ce que ces hommes ont fait et le sens de leur action dans la politique mondiale. D'une certaine manière, je suis l'un d'entre eux, même si je n'ai pas joué le rôle concret qu'eux ont joué. Si je dis que je suis l'un d'entre eux, c'est dans le sens où je les comprends très bien. Et vous aussi êtes l'un d'entre eux. Je m'en suis douté en lisant quelques-uns de vos articles et j'en ai acquis la certitude en vous écoutant parler. [...]»

[...] J'ai continué ma lettre en lui indiquant qu'il y avait certains points discutables dans son discours auxquels il devrait réfléchir. J'ajoutais que la lutte des Noirs aux États-Unis souffrait de graves faiblesses, notamment l'absence d'une base théorique et historique conséquente. [...] Une lutte si étendue et aux objectifs si ambitieux doit savoir où elle en est, d'où elle vient et où elle va.

J'ai reçu, en mars ou avril de cette année 1967, sa réponse qui reprenait un à un les points que j'avais soulevés et en reconnaissait l'importance. L'année n'est pas terminée qu'il s'exprime désormais avec une envergure et une profondeur politiques qui m'éblouissent. L'évolution, en moins d'une année, du Stokely que j'avais vu en mars [...] vers celui que nous écoutons et que nous observons maintenant témoigne de la rapidité de l'évolution politique du monde moderne. [...]

Venons-en au Pouvoir noir. C'est à la fois un mot d'ordre politique et pas tout à fait un mot d'ordre politique. C'est bien plutôt un drapeau. Cela apparaît clairement lorsqu'on se remémore les propositions qui, par le passé, sont parvenues à capter l'imagination politique et orienter l'activité des masses partout dans le monde. Je prendrai pour exemples les plus connues dont l'évocation nous permettra d'appréhender plus justement le mot d'ordre de Pouvoir noir.

Vous vous souvenez qu'au milieu du 18e siècle, Rousseau commençait son célèbre *Contrat social* en déclarant que si l'homme naît libre, partout il est dans les fers. Lisons-le à nouveau: «L'homme naît libre et partout il est dans les fers.» Cela a été écrit il y a deux cents ans et encore aujourd'hui, dans toutes les classes de philosophie du monde entier, dans des articles, dans des livres qui sont publiés chaque jour, le débat fait rage: que voulait donc dire Rousseau en déclarant que l'homme était libre, mais que partout il était dans les fers? Certains sont parvenus à la conclusion que Rousseau est le précurseur de l'État totalitaire, d'autres que nous n'avions pas encore atteint le stade démocratique qu'il avait en tête. Ce soir, ce n'est pas là notre problème (bien que j'aie mon opinion sur le sujet). Notre angle d'attaque doit être le suivant: cette phrase a été la bannière sous laquelle des hommes ont combattu pour la liberté et la citoyenneté et c'est en son nom que le combat continue aujourd'hui. [...]

Citons maintenant une phrase de Jefferson, vieille de près de deux siècles:

> «Nous tenons ces vérités comme allant d'elles-mêmes: tous les hommes sont créés égaux; ils sont dotés par le Créateur de certains droits inaliénables.»

C'est par ces mots que commence l'un des textes historiques les plus célèbres, la Déclaration d'indépendance des États-Unis, faite devant le Congrès le 4 juillet 1776. «Allant d'elles-mêmes»: Jefferson avait de l'audace. Rien de tout cela n'«allait de soi». En Angleterre, partout en Europe et en Asie, partout dans le monde connu, les peuples ont été gouvernés par des rois qui étaient censés avoir été placés sur le trône par la volonté de Dieu; il y avait des nobles, des aristocrates; il y avait un clergé qui jouissait de droits particuliers. Partout dans le monde. Aux États-Unis mêmes, il y avait un grand nombre de gens qui ne croyaient pas que tous les hommes avaient été créés égaux. [Au moment où Jefferson écrivit cette phrase], très peu de gens lui accordaient crédit. Encore aujourd'hui, il y a un grand nombre de personnes qui n'y croient pas. Malgré cela, il s'agit d'une des plus importantes déclarations politiques qui aient jamais été faites. C'est une bannière qui a

entraîné dans son sillage de formidables luttes pour la liberté, pour la démocratie, pour les libertés démocratiques.

J'espère que vous saisissez la nécessité d'inscrire le mot d'ordre de Pouvoir noir dans une perspective historique afin d'éviter de dangereux écueils. En réalité, ce n'est pas du tout un mot d'ordre. C'est bien plutôt une bannière pour des gens unis par des objectifs politiques, des positionnements et des besoins communs. C'est une bannière sous laquelle se rassembler. C'est une bannière que, j'en suis convaincu, des millions de gens regardent aujourd'hui et qu'ils considéreront dans un avenir pas si lointain comme le symbole d'un formidable changement de la vie et de la société qu'ils connaissent.

Laissons maintenant ce mot d'ordre – que je préfère me figurer comme une bannière – et allons directement aux origines de ce mouvement qui secoue le monde en évoquant Booker T. Washington. Oui, c'est par lui que nous devons débuter. De nos jours, son nom n'est guère mentionné lorsque l'on traite du développement de la lutte des Noirs. On parle même avec un certain mépris de sa politique de concessions ou, pourrait-on dire, de sa tristement célèbre capitulation devant la domination raciale dans le Sud. Et pourtant, Booker T. Washington fait partie de l'histoire des Noirs et de celle des États-Unis avec le discours qu'il fit à Atlanta, en Georgie, et dans lequel il déclarait:

> «Dans tout ce qui est du ressort de l'activité sociale, nous [les Noirs et les Blancs] pouvons être aussi séparés que les cinq doigts, mais nous devons ne faire qu'un, comme la main, pour toutes les choses essentielles au progrès mutuel.»

Aujourd'hui, nous devons être capables de considérer en premier lieu que Booker T. Washington faisait face à une situation où il cherchait désespérément une issue et n'en trouva une que par la capitulation. Mais il nous faut retenir autre chose de son discours. Il déclarait que les Noirs devaient se préparer à être des artisans et des travailleurs. Tous ne pourraient pas devenir des érudits ou des employés de bureau qualifiés. Le Noir devait se préparer au travail manuel. Cependant, ajoutait Booker T., il doit aussi veiller à se cultiver dans les humanités. C'est ce qu'il a fait à Tuskegee, qui fut un centre pour l'éducation des Noirs dans le Sud pendant de nombreuses années, et qui fut un lieu pionnier de l'éducation

moderne, c'est-à-dire de l'éducation des membres d'une communauté moderne, l'éducation du corps et de l'esprit des travailleurs manuels et intellectuels. C'est ainsi qu'aujourd'hui, les méthodes d'éducation de Booker T. Washington, qui se sont imposées à lui en raison des préjugés raciaux, sont devenues un idéal éducatif qui est de plus en plus largement accepté comme une nécessité dans le monde où nous vivons.

On doit aussi se souvenir des violentes attaques qu'il a essuyées de la part d'un autre grand pionnier de la lutte des Noirs, W. E. B. Du Bois. En déclarant que les Noirs ne pouvaient plus accepter la sujétion prêchée par Booker T. Washington, Du Bois a permis à l'histoire de la lutte des Noirs de franchir un pas énorme. Booker T. avait bâti un projet qui gravitait autour des figures de l'éducateur et du fonctionnaire noirs. Du Bois a proclamé le droit absolu du Noir à effectuer toutes les tâches pour lesquelles il était qualifié. [...]. Du Bois se fit néanmoins le champion du «dixième talentueux» de la communauté noire qui, croyait-il, était déjà prêt à mettre pleinement en œuvre les qualifications qu'il avait déjà acquises. La marche de l'histoire a conduit cette revendication, légitime en son temps, de ce grand pionnier de l'émancipation des Noirs à être aujourd'hui énergiquement rejetée par Stokely et par les partisans du Pouvoir noir. Ces derniers ne cherchent pas à mettre en avant des revendications et des droits pour le dixième de la population noire des États-Unis. Ils disent que c'est ce dixième qui a eu, et qui a encore, des privilèges particuliers qui entravent, tel un poids mort, le progrès des masses noires dans leur ensemble. Alors qu'il y a cinquante ans le «dixième talentueux» de Du Bois représentait un progrès, c'est aujourd'hui l'ennemi principal de tous ceux qui luttent sous la bannière du Pouvoir noir.

[...] Avec la fondation de la NAACP et de son journal, *The Crisis,* Du Bois contraignit les États-Unis et le monde à reconnaître que le préjugé racial ne se limitait pas à la persécution des Noirs, mais constituait bien un cancer qui empoisonnait la civilisation des États-Unis tout entière. Ses conférences panafricaines organisées à travers le monde contribuèrent à ce que les Américains et les autres peuples prennent conscience que l'Afrique ne pouvait demeurer dans l'état de stagnation et d'exploitation qui avait caractérisé son

entrée dans le 20e siècle. Ses études sur le commerce des esclaves en Amérique et ses travaux sur la Guerre civile en font sans aucun doute l'un des historiens les plus valables et les plus pénétrants de son temps : aujourd'hui et depuis cinquante ans, tous les historiens américains d'envergure ont une dette importante envers lui. C'est ainsi qu'il fut, à bien des égards, bien plus qu'un « dirigeant de notre peuple ». Sur des aspects fondamentaux, il a été en avance d'une génération sur ce que pensaient la majorité des Américains de son temps et compte ainsi au nombre des grands citoyens des États-Unis du 20e siècle. [...]

Il nous faut désormais évoquer Marcus Garvey, au sujet duquel je serai bref. Avant lui, les millions d'Africains et d'afro-descendants n'avaient tout bonnement aucune existence dans la conscience politique du monde en général, et dans celle de l'opinion publique et des politiciens en particulier. En moins d'une décennie, ce Jamaïcain leur a rendu leur place d'une manière définitive. Garvey ne les a pas seulement installés dans la conscience des oppresseurs, mais a fait de ce geste une composante de l'esprit et des objectifs de la grande masse des Africains et des populations afro-descendantes. [...]

Après Garvey, il y eut Padmore, qui introduisit une nouvelle dimension. Il fut l'initiateur du mouvement qui se donna pour objectif l'indépendance politique des pays africains et des peuples afro-descendants. Voilà pourquoi d'aucuns le présentent comme le père de l'émancipation de l'Afrique. Très rapidement après l'indépendance du Ghana, l'émancipation africaine a franchi une étape vers l'indépendance politique, en voyant se multiplier les dirigeants politiques africains.

À ce stade, il nous faut insister sur l'importance de l'activité et des écrits de Frantz Fanon. Nous devons le voir comme le militant et l'auteur qui a rappelé qu'une fois l'indépendance acquise, il nous faut combattre le retour larvé du vieil impérialisme, mais aussi mener une lutte globale contre les dirigeants indigènes qui peuvent avoir combattu pour l'indépendance. Nombre d'entre eux sont un frein à la marche en avant des peuples sous-développés vers une nouvelle étape du progrès économique et politique. Fanon ne dit pas autre chose : après l'indépendance, les voilà devenus nos ennemis. Nous ne pouvons pas comprendre Fanon de façon correcte si

nous ne le considérons pas comme le développement naturel de ce qu'a représenté Padmore, et Padmore à son tour comme une étape politique de la grande voie ouverte par Du Bois et par Marcus Garvey.

Ce n'est qu'ainsi que nous pouvons comprendre ce que Stokely et les partisans du Pouvoir noir représentent. Ils se sont hissés sur les épaules de leurs prédécesseurs. Je ne les ai pas tous cités. Par exemple, je n'ai parlé ni d'Aimé Césaire, l'homme de la négritude, ni de Malcolm X, cet immense combattant dont les potentialités prenaient une telle ampleur que ses ennemis durent l'écarter en l'assassinant.

Ce n'est qu'alors que nous pourrons comprendre ce que représente Stokely et le sens du concept de Pouvoir noir.

Stokely et les partisans du Pouvoir noir se sont hissés sur les épaules de ceux qui les ont précédés. Trop de gens, ici en Angleterre et malheureusement aux États-Unis aussi [...], trop de gens considèrent le Pouvoir noir et ses partisans comme un maléfice, comme une soudaine apparition, une éruption raciste venue des profondeurs de l'oppression des Noirs et de leur arriération. Le Pouvoir noir n'est rien de tout cela. Il est le point culminant de la pensée sur la question noire qui s'est développé pendant un demi-siècle. C'est cela que nous devons comprendre et faire comprendre.

Comme tout processus politique à l'échelle mondiale, il n'engage pas uniquement des principes généraux. Et dans la mesure où cela concerne un pays en particulier, nous devons considérer ce processus non seulement sous l'angle de sa signification générale, mais aussi dans ses applications particulières. Il convient de rappeler ici que Booker T. Washington était originaire du sud des États-Unis. Du Bois, qui avait à la fois un pied dans le Sud et l'autre dans le Nord, déploya son activité dans le monde entier: il avait l'esprit universel. Les Caribéens comme Garvey, Césaire, Padmore et Fanon ont agi loin de chez eux, et une grande part de leur activité – en réalité l'essentiel de leur activité – concerna l'Afrique.

De cette immense expérience politique accumulée et du niveau de développement de la société américaine, nous pouvons conclure que c'est aux États-Unis que la lutte des Noirs progresse et qu'elle atteint de nos jours des sommets inégalés. Il faut souligner que

tandis que cette génération caribéenne se concentrait de manière générale sur l'Afrique et les afro-descendants, à travers la voix de Stokely c'est la volonté claire de poser les bases d'une lutte mortelle pour les droits que le peuple noir considère être les leurs qui sont affirmées.

Ils ont ensuite étendu leur lutte à ce qu'ils appellent le tiers-monde. En parlant du «tiers-monde», ils s'adressent à ce qui constitue aujourd'hui la majorité du genre humain. Il y a ceux qui disent que le Stokely qu'ils ont entendu ici, en Angleterre, et que le Stokely dont ils ont entendu parler, est un raciste. La fausseté de cette assertion – ou tout du moins sa malhonnêteté – peut être aisément démontrée. Nous l'avons tous entendu déclarer qu'à ses yeux, Tshombé[3] est un Blanc; bien que sa peau soit noire, Tshombé est un laquais de ce que Malcolm X appelait la structure du pouvoir blanc. Stokely a précisé que le concept de tiers-monde concernait les peuples d'Amérique latine, en dépit du fait que la majorité d'entre eux ne soient pas de couleur. Après cela, qui oserait parler de racisme sauf par ignorance ou par malveillance? Et si Stokely enrôle le tiers-monde sous la bannière du Pouvoir noir c'est parce que les Noirs sont ceux qui subissent le plus et depuis le plus longtemps les crimes de l'impérialisme.

Il y a en outre aux États-Unis des conditions particulières sur lesquelles je voudrais attirer votre attention. En premier lieu, il y a dans le Sud des circonscriptions où les Noirs sont privés de toute forme d'exercice des droits élémentaires de la démocratie parlementaire par les armes que pointent sur eux les racistes blancs. Les partisans du Pouvoir noir disent qu'ils ont l'intention (par les armes si nécessaire) de restituer aux Noirs le pouvoir politique qui leur revient de droit. Ensuite, ils disent [...] que du fait de la migration

3. NdT: Le 11 juillet 1960, Moïse Tshombé déclare l'indépendance et la sécession du Katanga de l'ex-Congo belge, devenu République démocratique du Congo, avec l'appui des compagnies minières belges, des États-Unis et de la France qui envoie des mercenaires pour l'aider à former une armée katangaise. «Nous faisons sécession du chaos» déclarera-t-il à ce propos. Il sera impliqué dans l'assassinat du premier ministre progressiste Patrice Lumumba le 14 janvier 1961, par les forces armées de Mobutu. En 1963, il dut s'exiler, à la suite à la reprise du Katanga par les Nations unies pour le compte du Congo.

des Blancs dans les banlieues résidentielles, les centres des grandes villes américaines sont désormais majoritairement peuplés de Noirs. Ces quartiers constituent une source de pouvoir qu'ils se proposent d'organiser et de transformer en places fortes dans la bataille pour les droits des Noirs dans tous les États-Unis. Remarquez et notez bien la précision avec laquelle ils utilisent l'expression Pouvoir noir. Enfin, les Noirs américains ne sont pas un peuple d'une colonie arriérée; ils vivent aux États-Unis qui sont, par bien des aspects, le pays le plus développé du monde. De ce fait, non seulement les Noirs américains constituent-ils une avant-garde pour le tiers-monde, mais également pour les États-Unis dont ils sont la composante la plus avancée politiquement.

[...] Voilà ce que signifie le Pouvoir noir, et quand nous observons où cette bannière est brandie et par qui elle l'est, nous pouvons augurer que cette bannière est appelée à durer, que c'est un mot d'ordre avec lequel le 20e siècle devra compter pour vaincre la crise que la domination impérialiste a imposé au monde. Et pas uniquement au tiers-monde.

Jusqu'ici j'ai traité de ce que nous savons ou de ce que nous devrions savoir, soit une réponse à la première des trois célèbres questions posées par Kant: «Que puis-je savoir?». La seconde question étant «Que dois-je faire?», je prendrai la liberté de vous rappeler une autre des leçons prononcées par un célèbre philosophe: toute détermination est une négation. Cela signifie que chaque fois que vous agissez, chaque fois que vous faites un choix, vous en écartez un autre. Ce point est crucial pour nous. Selon moi, ce que nous devrions faire – j'évoquerai deux choses en particulier – se situe en totale opposition avec ce que nous ne devrions pas faire.

Premièrement, nous devons soutenir ceux qui se battent pour les droits des Noirs et pour le Pouvoir noir aux États-Unis. Cela veut dire que nous devons en aucun cas chercher à excuser, à expliquer – aux Britanniques (et encore moins aux marxistes britanniques), ou encore à justifier les formes, quelles qu'elles soient, que prennent ces luttes aux États-Unis. Cela fait plus d'un siècle que l'esclavage a été aboli. Les Noirs des États-Unis ont beaucoup subi mais ils ont atteint une étape où ils ont décidé que c'en était fini. Qui sommes-nous, ici, pour nous lever – ou plutôt rester

assis – et leur dire ce qu'ils doivent faire ou ne doivent pas faire? Prenons le cas de M. Rap Brown[4], dont les déclarations ont été fortement contestées. Rap Brown est résolu à affronter le racisme américain jusqu'à l'ultime limite de ses forces et de celles des Noirs qui le suivent. Qui sommes-nous pour dire: «Vous avez le droit de dire ceci, mais pas cela. Vous êtes autorisés à faire ceci, mais pas à faire cela»? Si nous connaissons la réalité de l'oppression des Noirs aux États-Unis (et si nous l'ignorons, alors nous devons la boucler jusqu'à ce que nous le sachions), alors nous devons nous laisser guider par un dicton des Caraïbes, que je vous recommande, «ce qu'il fait, il le fait bien». Je répète: à nos yeux, ce que les Noirs américains font, ils le font bien. Ils vont se saisir des opportunités, ils vont risquer leur liberté, ils vont risquer leurs vies si besoin était. Leurs décisions leur appartiennent.

Un mot de plus sur Rap Brown. Qu'il soit ce qu'«ils» appellent un raciste ou non ne m'intéresse pas du tout. Je m'intéresse à Rap Brown parce que c'est un dirigeant politique et que je sais ce qu'il est en train de faire. Il n'est pas un partisan de Garvey dont la doctrine correspond à une époque révolue. Pour sa part, voici ce que fait Brown: il veille à ce que le rejet absolu de la citoyenneté de seconde classe, la ténacité et la détermination à combattre, jusqu'à la mort s'il le faut – état d'esprit qui imprègne désormais le mouvement noir – ne soient pas corrompus, atténués, ou détournés de quelque façon que ce soit de ses buts généraux par ces Blancs bienveillants dont regorgent les États-Unis. Même quand les Blancs descendent dans le Sud pour affronter les coups et les balles de la police et des voyous sudistes, le mouvement noir trouve qu'ils provoquent des difficultés et entravent la lutte. Si vous voulez en savoir plus sur cet aspect, lisez donc le numéro d'avril 1967 du magazine

4. NdT: H. Rap Brown, qui se fit appeler Jamil Abdullah Al-Amin après sa conversion à l'islam lors d'un séjour à la prison d'Attica entre 1971 et 1976, fut le président du SNCC, après le retrait de Carmichael et «ministre de la justice» lors de la brève alliance entre le *Black Panther Party* et le SNCC. À sa sortie de prison en 1976, il se consacra à de l'activisme communautaire dans un quartier d'Atlanta. En 2002, il sera condamné à la prison à perpétuité, accusé d'avoir tué un shérif. À l'époque où l'auteur prononce cette conférence, H. Rap Brown s'était rendu célèbre par ses talents d'orateurs, qui lui valurent d'être emprisonné en 1967 pour incitation à l'émeute.

noir *Ebony*. [...] Vous pourrez y lire que certaines composantes du mouvement déclarent ne pas vouloir accepter de membres blancs dans leurs organisations. Ce n'est pas du racisme, c'est de la politique. Et la rapidité avec laquelle ils se développent politiquement est attestée par la magistrale solution qu'ils ont trouvée au problème soulevé. Ils disent aux Blancs qui veulent combattre :

> «L'apport de vos forces à la lutte est le bienvenu. Mais, là-haut, dans le Nord, dans vos propres villes, il y a des zones entières où le Noir n'a pas le droit d'acheter une maison ou même de la louer. Il y a là une occasion de combattre les préjugés raciaux américains. Vous voulez vous battre ? Allez-y et battez-vous. Ici, nous pouvons nous débrouiller sans vous.»

Non, cela n'est pas du racisme. Le racisme est en déclin aux États-Unis. Oui, en déclin. Autrefois, on voyait des Blancs attaquer les Noirs. Plus aujourd'hui. Stokely rappelle, et les violences qui ont eu lieu le montrent, que dans les villes américaines, on voit plutôt les Noirs affronter la police[5]. En d'autres termes, ils s'en prennent à un vieil ennemi qui est un des bras du pouvoir d'État.

Ce n'est pas du racisme. C'est de la politique révolutionnaire. Ils décident et nous les soutenons. Mais si nous faisons cela, nous ne faisons pas autre chose. Nous ne nous baladons pas partout pour trouver des explications à ce qu'ils ont fait, ou pour démontrer qu'ils ne sont pas de bons marxistes parce qu'ils n'attendent pas que le prolétariat américain se mette en mouvement. [...]

Deuxièmement, nous ne devons manquer aucune occasion de faire savoir à l'opinion publique britannique que nous considérons que la sécurité et la vie de Stokely Carmichael sont en grand danger aux États-Unis. Nous sommes nombreux ici, et partout dans

5. NdT : On peut supposer que l'auteur fait référence aux émeutes de juillet 1967 à Détroit, dont l'ampleur fut telle que la Garde nationale et l'armée furent envoyées pour les réprimer. On dénombra quarante-trois morts, plus de 700 blessés et plus de 7 000 arrestations. Les médias et les discours officiels tentèrent de masquer le caractère interracial de cette émeute, dont témoigne la liste des morts, des blessés et des personnes arrêtées, et en attribuèrent la responsabilité à la communauté noire. Les émeutes éclatèrent suite à une descente policière dans un bar sans licence et dans un contexte de tension créé par le couvre-feu municipal alors en vigueur. Les émeutes furent émaillées de violences et de crimes policiers qui attisèrent la haine contre la police et la Garde nationale.

le monde, à comprendre que la seule issue pour les racistes américains (ou pour les partisans de la paix, de la paix à n'importe quel prix) est de l'assassiner. C'est ce qu'ils ont fait avec Malcolm X. Et aujourd'hui, les progrès de la lutte, bâtie sur les fondations jetées par Malcolm X, font que Stokely est en danger de mort, qu'il est une cible pour ceux qui veulent préserver l'ordre existant aux États-Unis. [...] Par conséquent, nous devons faire savoir à nos amis, à nos connaissances, aux syndicats et aux partis politiques auxquels nous appartenons, nous devons leur dire qu'il est de leur devoir de prendre acte, par des résolutions et des motions, des craintes que nous avons pour la sécurité de Stokely.[...]

Les mouvements révolutionnaires partout dans le monde devraient accorder leur soutien à Stokely, soutien qui pourrait bien le prémunir contre la répression des impérialistes, de sorte que tout le monde soit convaincu qu'une atteinte à la vie de ce dirigeant aura de sérieuses répercussions internationales. Notre solidarité peut contribuer à protéger la vie de Stokely.[...]

Je voudrais maintenant vous lire un document historique, écrit il y a de cela deux cents ans mais qui s'avère riche d'enseignements pour la situation actuelle. Il s'agit d'une proclamation faite par le roi d'Angleterre, George III, en 1775, et destinée à mettre un terme à la rébellion et la sédition:

> «Alors que nombre de nos sujets, dans diverses parties de nos Colonies et Plantations en Amérique du Nord, guidés par des hommes dangereux et mal intentionnés, et oubliant l'allégeance qu'ils doivent au pouvoir qui les a protégés et soutenus [se livrent à des actes condamnables]; constatant la commission d'actes destinés à troubler la paix publique, faire obstacle au commerce et opprimer nos loyaux sujets qui s'y adonnent [...] nous avons des raisons de craindre que pareille rébellion ait été encouragée et promue par les conseils et le soutien d'individus mauvais. [...] Nous ordonnons donc à tous nos Officiers, qu'ils soient civils ou militaires, ainsi qu'à tous nos sujets loyaux et obéissants, de mettre en œuvre les plus grands efforts afin de résister et d'écraser cette rébellion, et de mettre au jour tous les attentats et les conspirations fomentés contre nous, notre couronne et notre dignité. À cette fin, nous les sommons de transmettre à l'un de nos secrétaires d'État, ou à tout autre officier compétent, des informations complètes et dignes

> de foi sur toutes les personnes qui correspondent ou prêtent une assistance quelconque aux personnes soulevées contre notre Gouvernement dans nos Colonies et Plantations d'Amérique du Nord, afin que les auteurs, les criminels et les complices de ces traîtres agissements reçoivent un juste châtiment.»[...]

En interdisant l'entrée de Stokely Carmichael sur le territoire britannique, Harold Wilson, le premier ministre travailliste, se comporte de la même façon que George III avec sa Proclamation qui conduisit les États-Unis d'Amérique à l'indépendance. Aux côtés de Harold Wilson, se tient un autre premier ministre, celui de Trinité-et-Tobago, Eric Williams, qui, au lieu d'être fier que son pays soit le lieu de naissance d'un concitoyen si brillant, suit les traces de George III et de Harold Wilson en déclarant que la présence de Stokely dans son pays natal est indésirable.

[...] Nous en arrivons maintenant à la dernière question posée par Kant. La première, vous vous en souvenez, était: «Que sais-je?» La seconde était: «Que dois-je faire?» Voici maintenant la troisième: «Que puis-je espérer?» Ici, j'aimerais partager avec vous ma propre expérience. [...] Venant d'Angleterre, je suis arrivé aux États-Unis en 1938. Et je trouvais [des militants] plongés dans une grande confusion quant à ce qu'une approche marxiste de la question noire devrait être. La complexité de cette question pour ces marxistes était en outre accrue par le fait que depuis de nombreuses années les staliniens prêchaient, au nom du marxisme, en faveur de la création d'un État noir indépendant sur le territoire américain. Quant au mouvement trotskiste, de la base au sommet, dans le pays comme à l'étranger, il ne savait tout bonnement pas comment se positionner sur cette question fondamentale pour un parti socialiste aux États-Unis. Je n'eus guère de difficultés à leur dire ce que je pensais avec certitude être la politique adéquate. Et cela, je le savais, non parce que je suis noir ou parce que j'avais soigneusement étudié la situation américaine. Non. Dès le début, j'ai mis en œuvre ce que je pensais être une très simple et très directe politique léniniste. J'avais étudié Lénine pour écrire *Les jacobins noirs,* une étude d'une révolution pour l'autodétermination dans un territoire colonial. J'avais aussi étudié Lénine pour écrire mon livre

sur la révolution mondiale[6]. Je l'avais étudié pour pouvoir participer avec George Padmore à son organisation qui militait pour l'indépendance de tous les territoires coloniaux, et plus particulièrement de ceux d'Afrique. De ce fait, j'avais été dès le départ à même de développer ma position dans une discussion que nous avons eue en 1939 sur la question noire avec Trotsky[7].

Ma position était celle-ci: la lutte indépendante des Noirs pour leurs droits démocratiques et pour l'égalité avec tous ceux qui composent la nation américaine doit être soutenue et promue par le mouvement marxiste. Celui-ci doit comprendre que ces luttes indépendantes sont un élément constitutif de la révolution socialiste. Je vais reformuler cela de manière aussi sommaire que possible: en luttant pour leurs droits démocratiques, les Noirs américains font un apport fondamental à la lutte pour le socialisme aux États-Unis. J'insiste là-dessus parce que cette proposition ne se résume pas à cette tentative de remédier à la confusion qui frappait alors le mouvement trotskiste au sujet de la question noire en 1938-1939. Aujourd'hui, en 1967, en Angleterre, la confusion sur cette question est tout aussi grande qu'aux États-Unis en 1938, et elle n'est nulle part aussi grande que parmi les marxistes.

Je vais maintenant vous citer un texte de Lénine où il jette les bases de son argumentation. On retrouvera son programme précis dans les résolutions qu'il présenta au deuxième congrès de la 3e Internationale sur l'autodétermination, et plus particulièrement celle où il fait référence aux Noirs américains. L'argumentation de base sur laquelle reposait la politique de Lénine est réaffirmée à plusieurs reprises dans les débats qu'il a menés avant 1917 sur le droit des peuples à l'autodétermination. Je citerai plus particulièrement ses observations particulièrement aiguisées sur la rébellion irlandaise de 1916:

> «Croire que la révolution sociale soit concevable sans insurrections des petites nations dans les colonies et en Europe, sans explosions révolutionnaires d'une partie de la petite bourgeoisie avec

6. NdT: C. L. R. James, *World Revolution, 1917-1936. The Rise and Fall of the Communist International*, New Jersey, Humanities Press International, 1993 [1937].
7. NdT: Voir à ce sujet les discussions entre C. L. R. James et Léon Trotsky dans Léon Trotsky, *Question juive, question noire*, Paris, Syllepse, 2011.

> tous ses préjugés, sans mouvement des masses prolétariennes et semi-prolétariennes politiquement inconscientes contre le joug seigneurial, clérical, monarchique, national, etc. [...] C'est s'imaginer qu'une armée prendra position en un lieu donné et dira "Nous sommes pour le socialisme", et qu'une autre, en un autre lieu, dira "Nous sommes pour l'impérialisme", et que ce sera alors la révolution sociale ! C'est seulement en procédant de ce point de vue pédantesque et ridicule qu'on pouvait qualifier injurieusement de "putsch" l'insurrection irlandaise.»

Ici, Lénine est très en colère, ce qu'il convient de relever, car s'il se montrait souvent acerbe, il exprimait rarement de la colère. Il poursuit en expliquant comment est survenue la révolution de 1905 :

> «La révolution russe de 1905 a été une révolution démocratique bourgeoise. Elle a consisté en une série de batailles livrées par toutes les classes, groupes et éléments mécontents de la population. Parmi eux, il y avait des masses aux préjugés les plus barbares, luttant pour les objectifs les plus vagues et les plus fantastiques, il y avait des groupuscules qui recevaient de l'argent japonais, il y avait des spéculateurs et des aventuriers, etc. Objectivement, le mouvement des masses ébranlait le tsarisme et frayait la voie à la démocratie, et c'est pourquoi les ouvriers conscients étaient à sa tête.»

Il nous faut continuer avec Lénine parce que, me semble-t-il, il a fait l'expérience, a eu l'intuition que les gens ne comprendraient pas ce qu'est la révolution socialiste. C'est là un des passages les plus percutants. Je vous le livrerai intégralement de manière à ce que vous puissiez appréhender l'importance qu'il accordait à un élément absolument nécessaire à la compréhension de ce qu'est une révolution socialiste :

> «La révolution socialiste en Europe ne peut pas être autre chose que l'explosion de la lutte de masse des opprimés et mécontents de toute espèce. Des éléments de la petite bourgeoisie et des ouvriers arriérés y participeront inévitablement – sans cette participation, la lutte de masse n'est pas possible, aucune révolution n'est possible – et, tout aussi inévitablement, ils apporteront au mouvement leurs préjugés, leurs fantaisies réactionnaires, leurs faiblesses et leurs erreurs. Mais, objectivement, ils s'attaqueront au capital, et l'avant-garde consciente de la révolution, le prolétariat avancé, qui

> exprimera cette vérité objective d'une lutte de masse disparate, discordante, bigarrée, à première vue sans unité, pourra l'unir et l'orienter, conquérir le pouvoir, s'emparer des banques, exproprier les trusts haïs de tous (bien que pour des raisons différentes!) et réaliser d'autres mesures dictatoriales dont l'ensemble aura pour résultat le renversement de la bourgeoisie et la victoire du socialisme, laquelle ne "s'épurera" pas d'emblée, tant s'en faut, des scories petites-bourgeoises.»

Lorsque Trotsky déclara qu'à ses yeux la lutte indépendante des Noirs pour leurs droits démocratiques était une partie constitutive de la voie vers la révolution socialiste, le mouvement trotskiste se rallia à cette position. Il s'y rallia, mais je ne crois pas qu'il l'ait jamais comprise.

En 1951, mes amis et moi avons rompu fondamentalement et de manière irrévocable avec les prémisses du trotskisme et, en tant que marxistes indépendants, nous avons défendu cette politique, cette politique léniniste, sur la question noire. Nous pensions que nous avions approché adéquatement cette question. Nous ne savions pas ce que cette politique allait nous réserver. J'ai commencé en vous disant qu'au début de cette année, j'ai entendu Stokely Carmichael parler et j'ai immédiatement été frappé par l'énorme potentiel révolutionnaire qu'il incarnait. Mais je ne soupçonnais pas alors qu'avant même la fin de l'année, il dirait la chose suivante:

> «Nous nous adressons à vous, camarades, parce que nous entendons montrer clairement que nous comprenons que nos destins sont inextricablement liés. Notre monde ne peut être que le tiers-monde; notre lutte est celle du tiers-monde; notre perspective est le tiers-monde.»

Ces paroles de Stokely à la conférence de l'OLAS[8] s'ajoutant à l'état actuel du mouvement noir aux États-Unis, il est désormais clair que ce dernier se considère comme partie prenante du tiers-monde. Mais rapidement, Carmichael a ajouté des précisions – précisions que je savais être présentes dans son esprit, bien que parfois peu

8. NdT: Il s'agit de «Solidarité avec l'Amérique latine», un discours prononcé par Stokely Carmichael en juillet 1967 à La Havane, lors de la première conférence de l'Organisation latino-américaine de solidarité (OLAS), organisation créée lors de la conférence tricontinentale de 1966.

présentes dans ses discours. Je vous invite à apprécier le sérieux et le poids des mots prononcés par Stokely :

> «Nous ne cherchons pas à créer des communautés où, à la place du pouvoir blanc, s'établirait le contrôle de dirigeants noirs sur la vie des masses noires et où l'argent des Noirs irait dans quelques poches noires : nous voulons que cet argent aille dans la poche de la communauté. La société que nous voulons construire n'est pas une société capitaliste oppressive – ce qui est la véritable nature du capitalisme qui est incapable de créer des structures libérées de l'exploitation. Nous combattons pour la redistribution de la richesse et pour la fin de la propriété privée aux États-Unis.»

Mon opinion comme celle de mes amis est qu'il n'y a jamais eu aux États-Unis de voix plus claire et plus puissante qui s'est élevée en faveur du socialisme. Il est évident que pour lui, alors qu'il combat pour un avenir de liberté pour les Noirs des États-Unis, la société socialiste n'est pas un espoir, mais une nécessité impérieuse. Ce qu'il dira dans l'avenir, ou ce que dira un autre dirigeant noir, je n'en sais rien. [...] Je crois que son avenir et l'avenir de la politique qu'il défend ne dépendent pas de lui en tant qu'individu. Ils dépendent des actions et des réactions de ceux qui l'entourent et, dans une certaine mesure, non pas de vos espoirs, mais de vos actes.

POSTFACE

MABOULA SOUMAHORO[1]

> « *Une lutte si étendue et aux objectifs si ambitieux doit savoir où elle en est, d'où elle vient et où elle va* », C. L. R. James, « Black Power ».

À elle seule, la trajectoire personnelle et « géographique » de Cyril Lionel Robert James (1901-1989) semble refléter le parcours politique et intellectuel de l'homme. En effet, sa naissance à Trinidad-et-Tobago et sa mort à Brixton – quartier de Londres où l'on retrouve, depuis le début du 20e siècle, une forte concentration d'Afro-Caribéens – mettent en lumière une vie jalonnée de va-et-vient effectués à travers le « triangle », à la fois ancien et inévitable, qui relie, depuis l'ère moderne, l'Europe, l'Afrique et les Amériques autour de l'Atlantique.

Tour à tour enseignant, écrivain, journaliste, historien, militant, intellectuel engagé, chantre indéfectible du panafricanisme, James propose, dans cet ensemble de textes, des analyses historiques et contemporaines de la situation des communautés noires, aux États-Unis et dans le monde.

L'ensemble de conférences et de publications – enfin traduit en français – que cet ouvrage rassemble contribue à nous faire prendre conscience de l'actualité des analyses de James. D'emblée, il est important de préciser que celles-ci s'appuient sur le traitement complet des questions de domination. Ainsi, si la révolution doit systématiquement être menée à l'échelle internationale, l'appréhension du monde doit souligner l'existence d'une hiérarchie entre centres et périphéries. Ils existent dans une relation

1. Maître de conférences à l'université de Tours et professeure invitée au Bard College (Bard Prison Initiative), aux États-Unis. Elle est spécialiste en études étatsuniennes, afro-américaines et de la diaspora.

d'interdépendance : l'existence des uns justifie et légitime celles des autres. Au sein de ce rapport de pouvoir global, planétaire, les formes de domination se révèlent multiples. La lutte des classes ne doit pas masquer celle des races. Les deux sont simultanées et indissociables. Et se greffent à celles-ci les questions de genre et de sexualité.

Revenir aux racines de la présence afro-américaine sur le territoire états-unien implique de revisiter l'histoire américaine ainsi que la signification prêtée habituellement aux «idéaux» de la Révolution américaine. En effet, si les États-Unis se sont libérés du joug colonial britannique entre 1776 et 1783 dans le but de fonder ce qui allait devenir l'une des premières républiques du monde occidental, cette «liberté» conquise est inséparable de l'infériorisation systématique des Noirs.

La question noire se trouve ainsi au centre de l'histoire états-unienne. Elle en constitue le dilemme originel. Cela apparaît tout d'abord au niveau rhétorique : les révolutionnaires des treize colonies britanniques d'Amérique du Nord se soulevèrent contre ce qu'ils considéraient alors comme les abus de pouvoir de la monarchie. Le manque de représentation politique des colons d'Amérique du Nord en métropole et la non prise en compte de leurs intérêts particuliers eurent pour conséquence l'élaboration d'un discours contestataire qui, amplement influencé par les Lumières, envisageait le fonctionnement démocratique comme seule organisation politique légitime[2]. C'est à ce moment que les «révolutionnaires» s'accordèrent sur les catégories de la population autorisées à jouer un rôle politique dans la nouvelle nation. Avec d'autres groupes (les femmes, les pauvres, les Indiens) mais pour des raisons différentes, les Afro-Américains se virent maintenus en esclavage et exclus de la citoyenneté jusqu'en 1868[3], soit près d'un siècle après la Déclaration d'Indépendance. L'octroi de la citoyenneté sur le papier exigea – outre les efforts menés par les Afro-Américains eux-mêmes par le biais des révoltes d'esclaves, de l'émigration vers

2. Voir les écrits de Thomas Paine (1776) ainsi que la rhétorique qui apparaît tant dans la Déclaration d'Indépendance que dans le Constitution de 1787.
3. Avec l'adoption par le Congrès du 14e amendement à la Constitution.

le Liberia et du mouvement abolitionniste – une longue guerre. La guerre civile qui opposa les États esclavagistes sécessionnistes, regroupés au sein des États confédérés d'Amérique, à l'Union, rassemblant les États du Nord, se solda par la victoire de l'Union et l'abolition de l'esclavage[4].

Il faut néanmoins préciser que le statut légal des Noirs libres différait peu de celui des esclaves. De ce fait, aux yeux de la loi, l'appartenance à la race noire, que l'on soit libre ou esclave, impliquait automatiquement une position légale, politique et sociale de dernier rang. En d'autres termes, même lorsqu'ils étaient libres, les Afro-américains ne pouvaient pas prétendre aux mêmes droits que les populations blanches.

Cela explique pourquoi l'abolition de l'esclavage, en 1865, ne mit pas sur un pied d'égalité les communautés blanche et noire. En premier lieu, l'abolition de l'esclavage ne donna pas lieu à une redistribution des richesses, laissant ainsi les Noirs dans le dénuement économique le plus total. En outre, imposées par le gouvernement fédéral – notamment par le Congrès républicain – les nouvelles mesures[5] prises à l'égard des Afro-Américains furent combattues par les Sudistes qui, dès qu'ils en eurent l'opportunité, s'empressèrent de mettre en place un nouveau système de domination: la ségrégation.

---

4. Par le biais de l'adoption du 13e amendement de la Constitution par le Congrès. En 1863, si le président Lincoln avait bel et bien signé la Proclamation d'émancipation, le document ne concernait que les esclaves des États confédérés, laissant de côtés les esclaves issus des États esclavagistes qui n'étaient pas entrés en rébellion contre l'Union. L'abolition proclamée par Abraham Lincoln fut donc, de fait, partielle.

5. Parmi lesquelles: les 13e et 14e amendements (cités précédemment), de même que le 15e amendement (1870), conférant aux hommes noirs le droit de vote; le premier *Civil Right Act* (1866); ou encore la création du *Freedmen's Bureau* (1865), agence gouvernementale dont l'objectif était d'aider les Noirs à faire valoir leurs nouveaux droits. De 1867 à 1877, lors de la période appelée Reconstruction, Washington veilla de près sur la situation dans le Sud et alla même jusqu'à voter l'occupation militaire des États refusant de se plier à la nouvelle législation perçue par le Sud vaincu et humilié comme la remise en cause totale d'un ordre politique, social et racial ancien et légitime. Voir Eric Foner, *Reconstruction: America's Unfinished Revolution, 1863-1877*, New York, Harper & Row, 1988.

La ségrégation, mise en place dans le Sud à partir des années 1870 avant d'être validée par la Cour Suprême en 1896, la violence des groupes suprématistes blancs œuvrant pour le retour « à la normale », le Nord en plein essor économique, ces trois éléments poussent les Noirs du Sud à migrer massivement vers les centres urbains du Nord. Lors de l'entre-deux-guerres, au cours de la vague d'immigration la plus importante que les États-Unis aient connu à ce jour, des populations noires ou métissées issues de la Caraïbe et d'Amérique centrale vinrent se mêler aux Africains-Américains dans les quartiers noirs des villes du Nord. De ce face-à-face diasporique inédit naîtra l'ébullition artistique, intellectuelle, sociale et politique[6] qui caractérise l'Amérique – et l'Europe – de l'entre-deux-guerres[7].

James fut à la fois témoin et acteur de premier plan de ces événements. La réflexion sur la question noire américaine qu'il nous offre est importante à plusieurs niveaux. Tout d'abord, cette réflexion permet de décentrer la perspective historique. En effet, à ses yeux l'Europe ne peut plus être envisagée comme le centre des évolutions politiques et intellectuelles contemporaines. Les Amériques en général, dont il est lui-même issu, et l'Amérique en particulier, doivent être conçues comme l'origine de la modernité. C'est par la colonisation des Amériques, l'imposition d'un système de domination racial dans ce continent puis à la planète toute entière, par l'esclavage, que l'Europe entre dans la modernité, se pense comme stade ultime du développement historique, comme sujet universel.

De ce fait, accorder une attention toute particulière à la communauté afro-américaine, l'incarnation même de l'exclusion, de l'assujettissement au sein d'une nation qui s'est pensée comme partie prenante de la modernité permet de comprendre deux choses. Premièrement, l'analyse d'une communauté spécifique, limitée par son cadre national, révèle immédiatement et paradoxalement l'impossibilité de respecter ce cadre strictement national. Car l'histoire

6. Sur l'impact spécifiquement politique de l'immigration caribéenne aux États-Unis au début du 20e siècle, voir Winston James, Holding *Aloft the Banner of Ethiopia : Caribbean Radicalism in Early Twentieth Century America,* Londres/New York, Verso, 1998.

7. Sur ce thème, voir Brent H. Edwards, *The Practice of Diaspora : Literature, Translation, and the Rise of Black Internationalism,* Cambridge, Harvard University Press, 2003.

des États-Unis, de par ses fondements, plonge ses racines dans plusieurs continents: l'Europe et l'Afrique. Deuxièmement, étudier une communauté qui est l'exemple presque parfait de la déshumanisation, permet à l'intellectuel «noir et anglais» de mettre en œuvre un processus de ré-humanisation. En effet, James insiste sur les révoltes, les expériences émancipatrices qui composent l'histoire noire, épisodes occultés par la puissance du discours impérialiste, qui ne peut concevoir les Noirs que comme de purs objets d'une histoire faite par les maîtres, par le centre.

Lire C. L. R. James aujourd'hui, vingt-trois ans après la disparition de l'activiste-intellectuel, contribue à une compréhension toujours aussi pertinente des phénomènes de domination mondiaux. Ce qui a été nommé «mondialisation» au cours des dernières décennies du 20e siècle ne peut, en réalité, nullement être qualifié de phénomène récent. Ce que l'auteur des *Jacobins noirs*[8] réalise par le biais de sa grille d'analyse du monde et de l'histoire est la mise en relation de la communauté afro-américaine avec l'histoire du monde. Dans cette configuration, le caractère diasporique de la communauté afro-américaine ne peut être éludé. En effet, la généalogie de cette communauté prend tout son sens lorsque l'on se souvient que le déplacement forcé et massif des Africains lors de la traite négrière transatlantique fait partie intégrante de l'ère moderne occidentale. En d'autres termes, l'esclavage et le racisme sont l'envers de la modernité.

Dans la France post-coloniale, le lectorat curieux, engagé, ou tout simplement responsable a tout intérêt à se familiariser avec la pensée de James. Le contexte national actuel montre à quel point la question noire peine à pénétrer la mémoire nationale de l'ancienne puissance coloniale et sa réalité contemporaine. La fiction nationale actuellement en vigueur en France ne laisse, globalement, que peu de place à la question raciale. La République se pense «une et indivisible» et fondamentalement universaliste.

La Révolution française, qui se déroula si peu de temps après la Révolution américaine, fut le terreau fertile qui inspira de manière

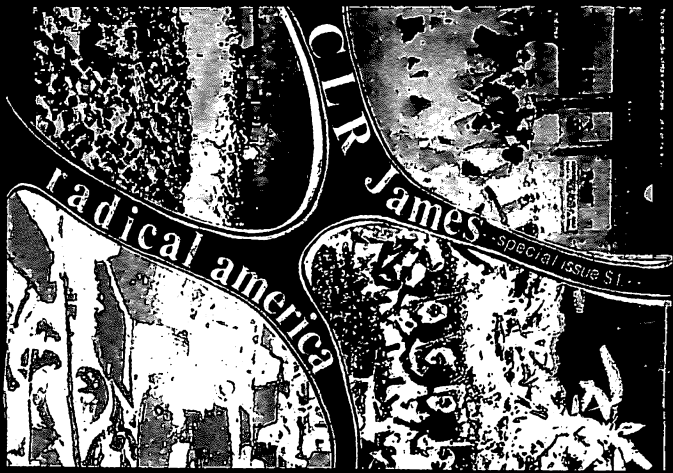
8. C. L. R. James, *Les Jacobins noirs. Toussaint Louverture et la révolution de Saint-Domingue*, Paris, Amsterdam, 2008.

inattendue – quoique tout à fait logique – la Révolution haïtienne. Rappelons le grand étonnement éprouvé par ce général français, envoyé mater la rébellion de Saint-Domingue, lorsqu'il se retrouva face aux troupes locales qui avaient, elles aussi, adopté les chants révolutionnaires. Les futurs Haïtiens avaient donné corps à la rhétorique révolutionnaire de la métropole[9]. De plus, la France dut s'y prendre à deux fois avant d'abolir l'esclavage dans ses colonies de manière définitive : une première fois en 1794, suivie d'un rétablissement napoléonien en 1802 avant de voter de nouveau l'abolition en 1848.

En second lieu, contrairement à la situation aux États-Unis, jusqu'à la seconde moitié du 20e siècle, la France n'a pas connu de présence massive de population noire sur son territoire hexagonal. Cela est un élément de plus lui permettant aujourd'hui de passer sous silence son ancien empire colonial et l'étendue de ce dernier. Cela implique également que la présence actuelle de populations non blanches dans l'Hexagone peut être expliquée de manière totalement déconnectée du passé colonial. La conséquence de cette configuration est le perpétuel maintien de citoyens français non-blancs, descendants de colonisés (ou de certains territoires d'« outre-mer ») dans une position d'altérité, et donc de domination, insurmontable et perçue comme dangereuse pour la cohésion – voire la sécurité – nationale.

À présent accessible au lectorat francophone, la pensée de James fournit à la pensée contestataire des grilles de lecture pertinentes et des outils d'analyse utiles pour comprendre tout système de domination. Cette compréhension a pour but ultime l'émancipation. Toutefois, dans le cas français, il revient à la contestation d'adapter ces outils à la spécificité locale d'une France qui se veut sourde et aveugle au poids des catégorisations raciales qu'un ancien ordre colonial a pourtant bien mis en place et maintenu. Aujourd'hui encore, l'héritage de cette histoire est pesant, lourd d'une continuité sans cesse réactualisée.

9. Voir Sujaya Dhanvatari, « French Revolutionary Song in the Haitian Revolution 1789-1804 », in Genevieve Fabre and Klaus Benesch (ed.), *African Diasporas in the New and Old Worlds : Consciousness and Imagination*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2004, p. 101-120.


C.L.R. James
radical america
special issue $1